HOMMAGE / **BERNARD PIVOT** / 16 PAGES SPÉCIALES

LiRE magazine

N° 530/JUIN 2024/WWW.LIRE.FR
L 19817 - 530 S - F: 7,90 € - RD

SPORT ET LITTÉRATURE

- Écrivains et sportifs
- Bibliothèque idéale
- La Seine, reine des JO… et des livres !

ACTUALITÉS

Joann Sfar, Marjane Satrapi, Ovidie, Tony Valente, Éric Naulleau, Valentine Goby, Nicolas Pagnol, Camille Froidevaux-Metterie…

ENTRETIEN

ZADIE SMITH
« Les romanciers sont des malades du contrôle »

La ville d'ISSY-LES-MOULINEAUX

présente

Parrain

Dany LAFERRIÈRE,
de l'Académie française

Invitée d'honneur

Marie NIMIER

FESTIVAL DU LIVRE

D'ISSY-LES-MOULINEAUX

Dédicaces

Conférences

Dictée géante

Animations
pour toute la famille

SAMEDI 22 JUIN de 14h30 à 18h30

PLACE DE L'HÔTEL DE VILLE

www.issy.com/festival-du-livre

Issy-les-Moulineaux

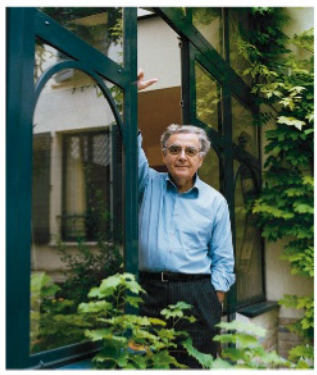
Conception graphique : M l'Atelier pour Issy Média

N° 530 - JUIN 2024

LiRE magazine

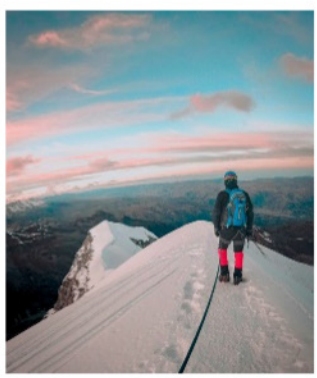
SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
ZADIE SMITH



42
L'HOMMAGE À
BERNARD PIVOT

58
LE DOSSIER
SPORT ET LITTÉRATURE



74
L'ENQUÊTE
ÉCRIRE LA MONTAGNE

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Zadie Smith

13 **L'ACTUALITÉ**

38 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Éric Naulleau

42 **L'HOMMAGE**
Bernard Pivot

58 **LE DOSSIER**
Sport et littérature

70 **LE PORTRAIT**
Nicolas Pagnol

74 **L'ENQUÊTE**
Écrire la montagne

81 **LE CAHIER CRITIQUE**
- 82 • Littérature française/Romance
- 92 • Littérature étrangère
- 97 • Polars
- 98 • Fantastique
- 99 • Jeunesse
- 104 • Bande desssinée/Manga
- 106 • Classiques/Études littéraires/Poésie
- 112 • Essais/Documents

88 **LES EXTRAITS**
- 88 • *Le Burn-out,* de Sophie Kinsella
- 100 • *La Fabrique du prince charmant,* d'Ovidie et de Sophie-Marie Larrouy
- 108 • *La Fin de la conversation,* de David Le Breton

120 **LA LANGUE FRANÇAISE**

130 **LES LIVRES DE MA VIE**
Bruno Podalydès

LA CHRONIQUE DE
31 **Marylin Maeso** Philosophie
41 **Gérard Oberlé** Livres méconnus ou oubliés
80 **Patricia Reznikov** Dans les piles
119 **Pascal Ory** Mot de tête
126 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR
OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR
TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDITS COUVERTURE : JULIE GUILLEM (ILLUSTRATION) - RAFAËL TRAPET/ALEPH POUR *LIRE MAGAZINE* (PHOTO)

Ce numéro comporte un encart First Voyages et un encart *Lire Magazine*, diffusés sur les abonnés France.

ÉRIC GARAULT/PASCOANDCO - RAPHAËL TRAPET/ALEPH POUR LIRE MAGAZINE - AKG IMAGES/TT NEWS AGENCY/SCANPIX HISTORICAL - LYON/PEXELS

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteur en chef
Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction/Correction
Meriem Djebli, Sébastien Cordin, Julien Divisia

Iconographie
Janick Blanchard, Cyril Derouineau

Chroniqueurs
Marylin Maeso, Gérard Oberlé, Pascal Ory, Daniel Picouly, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt

Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Frédérique Anne, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, François Busnel, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Hélène Gestern, Aude Giger, Ève Guerra, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Xavier Le Clerc, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Sophie Péters, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez.

Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle, 92130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnements
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

C'est Jean Giraudoux qui le dit : *« Le sport consiste à déléguer au corps quelques-unes des vertus les plus fortes de l'âme. »* Tirée de son recueil de notes et maximes – justement intitulé *Le Sport* –, cette phrase prend tout son sens dans la bouche du célèbre dramaturge (controversé) de *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, grand défenseur et pratiquant de cette activité (il fut d'ailleurs un temps à la tête de l'Association des écrivains sportifs). Les Jeux olympiques de Paris 2024 se rapprochant, nous avons choisi de mettre en lumière, dans le dossier du mois, les liens entre les exploits des stades et les prouesses des mots. En se rappelant tout d'abord les épreuves, bien réelles, de littérature qui eurent lieu lors des JO du début du XX^e^ siècle. Mais en s'ouvrant plus généralement au sport comme moteur d'écriture – sujet de livres, auteurs eux-mêmes athlètes, art de la chronique sportive, etc. Histoire de se mettre dans le bain (pas forcément dans la Seine…) avant les prochaines compétitions estivales.

Et s'il est bien un journaliste littéraire qui aimait le sport – en premier lieu, le football –, c'était bien lui : Bernard Pivot. Sa disparition, le 6 mai dernier, nous a évidemment heurtés. Non seulement parce que cet ancien président du jury Goncourt a été un formidable passeur de la littérature pendant plusieurs décennies à la télévision. Mais aussi parce que le magazine que vous avez entre les mains lui doit tout : c'est lui qui, rappelons-le, fonda *Lire*, en octobre 1975, avec Jean-Louis Servan-Schreiber. Outre un cahier hommage de 16 pages, cette édition lui est bien sûr dédiée. En perpétuant son désir de découverte et en respectant son esprit d'ouverture, hors des prises de position des uns et des autres. Comme un reflet des tables de librairies. Merci, Bernard, tout simplement. ■

Paris, plage des livres ?

LA PREMIÈRE ÉDITION DU SALON DU LIVRE DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS AURA LIEU LES 29 ET 30 JUIN.

Il n'y aura pas à attendre les JO pour que le très littéraire 6^e^ arrondissement connaisse une première effervescence estivale. En effet, les 29 et 30 juin, la place de Saint-Germain-des-Prés accueillera son premier salon du livre, au nom évocateur : Des pages avant la plage. Avec la collaboration de plusieurs célèbres établissements du quartier (Les Deux Magots, Lipp, Castel ou la librairie L'Écume des pages), près de 70 auteurs de renom viendront dédicacer leurs derniers ouvrages – parmi lesquels Douglas Kennedy, Pascal Bruckner, Annick Cojean, Olivier Adam… Parisiens ou pas, soyez au rendez-vous !

***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - SHUTTERSTOCK

CAMILLA LÄCKBERG

Le nid du coucou

Retour à Fjällbacka. Erica Falck reprend du service !

Camilla Läckberg tient ses promesses : le plaisir est intense, l'addiction immédiate !

Disponible en livre audio et numérique

actes noirs
ACTES SUD

GAGNEZ UN WEEK-END POUR 2 PERSONNES SUR LA CÔTE OUEST DE LA SUÈDE !

Découvrez Göteborg and Fjällbacka où Camilla Läckberg situe les intrigues des aventures de son héroïne Erica Falck.

Jouez sur actes-sud.fr

en partenariat avec :

Nord Espaces

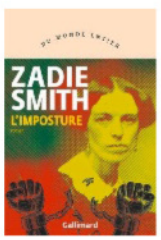
OUEST SUÈDE.com

« *Ce livre est du côté des faibles, quelle que soit leur couleur* »

Depuis *Sourires de loup*, le roman de son éclosion prodigieuse, les livres de la Britannique Zadie Smith forment un genre littéraire à eux seuls, où le don du rire n'empêche pas d'aborder de graves sujets, où l'accessibilité du style n'interdit pas de savants jeux de structure, et où l'attention portée aux personnages – qu'ils soient un tenancier de pub pakistanais tourmenté par la question du bacon ou un Anglais tenté par le suicide – produit de superbes effets de réalisme. Après avoir été comparée à Salman Rushdie à 24 ans, elle aurait pu dormir sur ses lauriers. Au contraire, elle a continué à travailler, publiant d'autres romans et des essais qui ont fait d'elle une des figures de la gauche intellectuelle anglo-saxonne. Autant dire que l'on n'en mène pas large, au moment de la rencontrer. D'abord parce que Zadie Smith a la réputation de s'ennuyer vite en entretien – tout un début de carrière à être perçue comme l'ambassadrice d'une multi-ethnicité rêvée n'a pas dû arranger les choses. Ensuite parce que son dernier roman, le dickensien *L'Imposture*, est un monde en soi, fondé sur des personnages et des événements réels, qui parle de justice et de littérature, du statut des femmes dans l'Angleterre victorienne et de celui des Noirs esclaves de Jamaïque, et qui aligne une foule de personnages complexes, tous liés. Voici William Ainsworth, peut-être le pire écrivain de l'Angleterre victorienne, par ailleurs homme très aimable. Voici Frances, sa belle première épouse, qui ignore l'humour mais s'intéresse au sort des esclaves de Jamaïque, ce qui la distingue de l'immense majorité de ses contemporains. Voici Dickens, vampire bonhomme, qui regarde la réalité en quête de sang neuf à infuser dans sa littérature. Et voici Mrs Eliza Touchet, personnage principal, profondément catholique, et cependant bisexuelle, qui couche avec William comme avec Frances, et qui sait, surtout, à quoi la bonne littérature ressemble. Et toute cette petite Angleterre se passionne plus ou moins pour l'affaire Tichborne : la requête d'un homme qui prétendait être un fils de la noblesse anglaise, présumé mort dans un naufrage et réclamant sa juste place, quand d'autres l'accusaient d'être un simple boucher tentant de se réinventer une vie. Or cet homme était soutenu par Andrew Bogle, issu d'une lignée d'esclaves, et dont les atours mystérieux et le don d'expression fascinent Eliza. Quelle est son histoire ? Elle finira par l'apprendre, et celle-ci ouvrira un trou béant – un *« abîme »*, dit Zadie Smith – dans le cours du roman comme dans la pensée des lecteurs. Lesquels auront déjà découvert cette époque d'impostures bénignes ou gravissimes qui s'appelait l'ère victorienne. Faut-il s'étonner si Zadie Smith lui trouve bien des ressemblances avec la nôtre ? •••

ZADIE SMITH

LE DICKENSIEN « L'IMPOSTURE » EST UN MONDE EN SOI



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★★
L'IMPOSTURE (THE FRAUD)
ZADIE SMITH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR LAETITIA DEVAUX,
540 P., GALLIMARD, 24,50 €

BIO- *bibliographie*

1975

Le 25 octobre, naissance de Zadie Smith, fille d'Yvonne Bailey, Jamaïcaine émigrée en Angleterre, où elle deviendra psychothérapeute, et de Harvey Smith, membre de la classe ouvrière anglaise et vétéran de la Seconde Guerre mondiale. Le couple formé par ses parents et l'enfance qu'elle vit dans le nord-ouest de Londres nourriront son écriture.

2000

Parution de *Sourires de loup*, premier roman de Zadie Smith, commencé à l'âge de 22 ans. Centré sur une banlieue londonienne, il inclut des personnages de toutes origines, des questions de toutes sortes (dont l'islamisme) et un ton inimitable, à la fois ironique, bienveillant et réfléchi. Ce roman lui vaudra le prix Whitbread, et de flatteuses comparaisons avec Dickens et Rushdie. Smith, quant à elle, juge son roman plein de défauts, trop long de cent pages… *« Je voulais écrire comme Kafka. Malheureusement pour moi, j'écrivais comme une autrice des* Simpson *qui aurait brièvement rejoint un culte religieux avant de lire Michel Foucault. »*

2006

De la beauté, son roman de campus, obtient le prix Orange. Zadie Smith enseigne alors à Harvard, et écrit pour de nombreux journaux anglais et américains (*The New York Times*, *The New Yorker*, *The Guardian*…) des articles qui nourriront le recueil *Changer d'avis*. Zadie Smith continuera à écrire des romans (*Ceux du Nord-Ouest*, 2012 ; *Swing Time*, 2016), des essais (*Feel Free*, 2024), tous publiés en France aux éditions Gallimard, et à enseigner, à l'université Columbia et à l'université de New York.

Quel fut le point de départ de *L'Imposture* ? À supposer qu'il n'y en ait qu'un seul, puisque ce livre parle à la fois d'un romancier raté, du destin d'une écrivaine, de la figure de Charles Dickens et, donc, d'une copieuse affaire d'imposture…

Zadie Smith. L'élaboration de ce livre s'est étalée sur une longue période, il m'est donc difficile de dire comment il a commencé. William Ainsworth, le romancier raté, c'est une vieille histoire de grandeur et de décadence dans le milieu littéraire britannique. Quant à l'affaire Tichborne, j'y pense depuis au moins 2010, car elle apparaissait déjà dans mon roman *Ceux du Nord-Ouest* – chose que j'avais complètement oubliée. Et puis un jour, alors que je lisais un texte sur les dîners d'Ainsworth à New York, je suis tombée sur le nom de Kenealy, qui est aussi celui de l'avocat de l'affaire Tichborne. Ça ne pouvait pas être le même homme… Mais si, c'était bien lui ! Les coïncidences sont toujours très tentantes pour un auteur, et celle-ci prouvait aussi à quel point les mondes de la justice, de la littérature et de la politique dans l'Angleterre du XIXe siècle étaient proches. Et Dickens, qui avait vécu dans tous ces milieux, en était un bon exemple. Je me suis dit qu'écrire ce livre serait une bonne façon de parler de tous ces sujets qui m'intéressaient, qui étaient reliés, et d'une époque qui me rappelle beaucoup la nôtre.

Eliza Touchet, le personnage principal de votre roman, s'intéresse à la question de l'esclavage en Jamaïque, participe à des réunions abolitionnistes, etc. On a en effet l'impression d'assister aux débuts d'un concept militant très à la mode aujourd'hui : l'intersectionnalité…

Z.S. Absolument ! Autrefois, on appelait ça la solidarité *[rires]* ! J'ai aussi pensé à ce que l'on dit souvent des gens de l'époque victorienne : qu'ils se mentaient à eux-mêmes, qu'ils étaient très réprimés, qu'ils ne parlaient jamais des choses importantes, au point de se retrouver dans des situations terribles. Et, à force d'observer mon époque, je me suis mise à penser qu'aujourd'hui aussi tout le monde ment tout le temps. À propos de tout. Prétendant avoir des sentiments qu'ils n'ont pas, des opinions politiques qu'ils n'ont pas. C'est comme une ombre qui masque la vie, et cela me semble très victorien.

L'un des grands mensonges victoriens était l'esclavage pratiqué en Jamaïque. À vous lire, il semble que presque personne, en Angleterre, ne savait ce qu'il s'y passait, ou ne voulait pas le savoir…

Z.S. Je n'avais pas compris, avant d'écrire ce livre, à quel point c'était une histoire oubliée. J'ai voulu traiter cette question sous la forme d'une fiction sur laquelle chacun pourrait revenir, n'importe quand, n'importe où, et pour toujours ! Je crois qu'il est tout à fait possible de lire ce roman comme une comédie de mœurs, d'en être assez charmé, avant de tomber dans cette sorte d'abîme. C'est dur à expliquer, mais l'un des points de blocage dans la vie intellectuelle et politique de l'Angleterre repose sur l'humour. Les Anglais sont très drôles, bien plus que les Français, si vous me le permettez. Mais c'est aussi une façon d'évacuer certains sujets. En parlant de l'esclavage, j'imaginais déjà certaines réactions de lecteurs anglais : *« Pfff… Elle était si drôle autrefois, et là elle a perdu son sens de l'humour. »* Avec ce livre, je voulais montrer que je pouvais garder mon sens de l'humour tout en ayant conscience de la vérité.

Esclaves coupant de la canne à sucre en Jamaïque vers 1825.

BRIDGEMAN IMAGES

Parlons un peu d'Eliza. De l'extérieur, elle n'est qu'une veuve, définie par son chagrin, vivant chez son cousin, William Ainsworth, où son statut dépasse à peine celui des domestiques. Mais, comme nous partageons ses pensées, nous savons qu'elle est surtout une femme brillante, tourmentée par son catholicisme, bisexuelle et, surtout, qu'elle en sait bien plus long sur l'écriture que William, écrivain professionnel. N'est-elle pas une sorte d'imposture à l'envers ?

Z.S. Quand vous êtes écrivain, vous vous appuyez sur vos propres émotions. Pour le personnage d'Eliza, j'ai pensé à la frustration de ne pas pouvoir écrire – ce qu'en tant qu'écrivaine et mère de jeunes enfants je connais très bien, malgré toute ma chance et tous mes privilèges. Eliza éprouve ce même sentiment de frustration. Bien sûr, pour les hommes de son époque, ce n'était pas la même chose. Charles Dickens, par exemple, écrivait des livres tout en étant très actif politiquement, voyageant en Italie, en France, en Amérique, alors qu'il avait dix enfants. À côté, vous avez Jane Austen, occupée toute la journée à faire le thé, le dîner, la conversation, et puis allant écrire dans son coin dès qu'elle le pouvait un peu. Sa frustration devait être inimaginable. Aujourd'hui, bien sûr, ce n'est pas pareil : l'homme qui partage votre vie vous aide, et ça fait une énorme différence. Cela a rendu les femmes capables d'écrire sans risquer le suicide ou une mort précoce. Avant 1970, les femmes écrivains étaient célibataires ou homosexuelles ou mortes.

« Avant 1970, les femmes écrivains étaient célibataires ou homosexuelles ou mortes »

J'ai été très surpris d'apprendre, à la fin du livre, qu'elle avait vraiment existé. Je l'avais prise pour un personnage fictif, inventé pour traverser cette époque…

Z.S. Elle a réellement existé, oui. Je ne sais pas grand-chose sur elle ; ce que j'ai appris vient des lettres d'écrivains qui l'ont côtoyée. Ils la décrivent comme « *formidable* ». Aussi, quand Charles Dickens et les autres viennent dîner chez Ainsworth, ils se demandent si elle sera là, s'ils devront s'asseoir à côté d'elle. Qu'avait-elle de si piquant pour susciter de l'anxiété chez des gens comme Dickens, Wilkie Collins, Thackeray ?

En tout cas, la réalité de Mrs Touchet est un message au lecteur : cela nous dit que vous avez voulu écrire un livre qui soit aussi proche que possible de la réalité, n'est-ce pas ?

Z.S. Oui, aussi proche que possible. La seule chose qui est fausse, c'est son histoire. Je ne sais pas si elle a assisté au procès Tichborne, par exemple. Mon hypothèse était qu'elle avait probablement eu une relation avec William. J'en ai eu ensuite la preuve en lisant les lettres d'Ainsworth. Il était ce garçon de 18 ans qui tentait d'avoir une liaison amoureuse avec la femme de son cousin. Ils ont eu une relation, puis, quand le mari d'Eliza est mort, elle est venue s'installer chez lui. Je crois qu'il s'agissait d'un arrangement… •••

Vous avez écrit des fictions jusqu'ici. Pourquoi ce souci de coller à la réalité ?
Z.S. Hilary Mantel, qui était à la fois historienne et romancière, disait : *« Si vous voulez vous mesurer à l'histoire, eh bien mesurez-vous à l'histoire ! »* Ici, cela impliquait aussi d'écrire certaines vérités dures à entendre, dans le contexte de la guerre culturelle actuelle. Comme je l'écris, il y avait à l'époque en Afrique des guerriers qui faisaient des raids dans les villages, qui enlevaient des gens, et qui les vendaient comme esclaves. Ces guerriers africains et leurs chefs pouvaient-ils imaginer à quoi ressemblerait l'esclavage en Jamaïque ou en Amérique ? Ça, je ne le pense pas. J'essaie de raconter une histoire complexe, où il y a beaucoup de coupables. Mais pour moi, il ne s'agit pas de diluer la question éthique. Plutôt de montrer qu'un business capitaliste reste un business capitaliste et que le pouvoir se comporte toujours en tant que pouvoir : cela vaut pour les rois africains, les présidents américains, les chefs de plantation. Et la raison d'être des mouvements de solidarité, c'est cela : être du côté des faibles, quelle que soit leur couleur. Ce livre est du côté des faibles.

Justement, vous nous montrez que Charles Dickens, que l'on a tendance à imaginer « toujours du côté des faibles », a aussi soutenu la répression contre une révolte en Jamaïque par simple goût de l'ordre. N'avons-nous pas tendance à redéfinir les romanciers d'autrefois selon ce que nous attendons d'eux ?
Z.S. Les romanciers sont des malades du contrôle. C'est d'ailleurs quelque chose que je combats en moi, afin de reconnaître que le chaos peut être aussi créatif et nécessaire. Ce jugement porté sur Dickens, je le porte aussi sur moi ou sur tous ceux qui ont des angles morts dans leur pensée, c'est-à-dire tout le monde. Nous avons une zone d'intérêt limité, c'est ainsi que sont les humains, et c'est une des leçons du livre. Quant à la façon dont nous percevons les écrivains, le cas de James Baldwin *[écrivain noir américain du XX^e^ siècle]*, que j'adore, est un bon exemple. Il a encouragé et défendu son ami William Styron, qui a écrit *Les Confessions de Nat Turner* sur une révolte d'esclaves, alors que tout le monde pensait que Baldwin serait furieux qu'un Blanc s'empare de cette histoire. Un jeune lecteur de Baldwin d'aujourd'hui serait très surpris d'apprendre ça ! Nous réécrivons l'histoire de nos héros pour qu'ils correspondent à ce que l'on voudrait qu'ils soient, mais je trouve plus intéressant de montrer les auteurs comme ils étaient.

C'est aussi pour cela que vous montrez tous ces grands écrivains buvant du porto, échangeant des compliments et des blagues, disant du mal de leurs confrères et se comportant comme des enfants pas sages…
Z.S. Les écrivains sont des gens très enfantins. Nous passons tellement de temps sans collègues ! Il n'y a pas de monde adulte dans lequel nous nous rendons tous les jours. Depuis que j'ai 23 ans, je vais dans ma chambre et j'y reste toute la journée. Il y a là comme une interruption de croissance ! Je le vois sur moi et sur beaucoup d'autres. Ce côté enfantin peut être bon : les enfants sont ouverts à des choses auxquelles les adultes oublient de s'intéresser. Mais ce peut être gênant dans des situations sociales : je me comporte comme une jeune autrice de 20 ans alors que j'ai presque 50 ans. Dickens était un écrivain très pur, et l'enfant en lui est très fort. Jusqu'à sa mort, il savait exactement ce que c'était que d'être un enfant.

Parlons un peu de la forme de votre roman. Il m'est apparu comme un roman dickensien perverti par la modernité…
Z.S. Je voulais déconstruire le roman dickensien, et mettre le lecteur en position de cocréateur. Je sais que j'en demande beaucoup. Mais je pense que nos productions culturelles en ce moment sont si intensément passives qu'il est important de pouvoir se rappeler qu'on peut aussi lire activement, reconstruire, comprendre…

En effet, votre livre fonctionne par allusions. Au début, par exemple, on apprend que Dickens a rencontré des industriels du Nord et leur a fait du tort, sans que l'on sache en quoi. Puis, à l'autre bout du livre, on assiste à la rencontre, et l'on comprend. Cela a dû demander un travail de construction incroyable. Avez-vous fait des plans ?
Z.S. C'était compliqué, mais non, je n'ai pas fait de plans. J'y vais avec mes tripes, et je crée ça en cours d'écriture. En fait, durant cette période, j'ai lu tant de romans qui m'en demandaient si peu, donc m'ennuyaient tellement ! Cela me faisait oublier l'excitation de lire, celle que je pouvais éprouver dans les années 1990 avec les romans de Thomas Pynchon. Ces livres qui réclament d'être lu deux fois pour qu'on en retire tout le sel. Je sais bien que, pour beaucoup, il est scandaleux d'en demander tant au lecteur. Pas pour moi : j'aime relire les livres, découvrir les jeux, les choses cachées.

Votre livre contient un dialogue entre Eliza et William où ce dernier critique les romans de George Eliot : *« C'est donc la seule chose dont les romans modernes écrits par des dames doivent parler ? Des gens ? »* Il définit à la fois la littérature de Dickens et la vôtre, celle qui traite d'abord des gens, n'est-ce pas ?
Z.S. Oui, les gens d'abord ! C'est ce qu'Ainsworth n'a jamais réussi à comprendre. Mais, vers la fin de sa vie, il a essayé d'écrire un livre sur son enfance à Manchester… Mrs Touchet lui avait fait lire *Jane Eyre* et il s'était dit « tiens, tiens… ». Et c'est le meilleur livre de sa production finale. Hélas, il est vite retourné à ses reines, à ses chevaliers, ses contes de fées. Mais il est amusant de le voir essayer de se greffer sur une tendance lancée par des femmes vers les années 1870-1880.

Avez-vous vraiment lu les livres de ce terrible écrivain ?
Z.S. Seulement les deux premiers, et ensuite un peu des autres. J'ai mis la première page de sa *Tower of London* pour montrer ce qu'il était vraiment. C'est presque de la folie, d'écrire comme cela ! Qui peut arriver au bout de telles phrases ?

« Pour le personnage d'Eliza, j'ai pensé à la frustration de ne pas pouvoir écrire – ce qu'en tant qu'écrivaine et mère je connais très bien »

Et pourtant, vous n'êtes pas cruelle avec lui : vous le montrez comme un écrivain nul, mais un type très aimable…
Z.S. Oui, il est une sorte d'anti-talent unique. Mais, en effet, je l'aime bien.

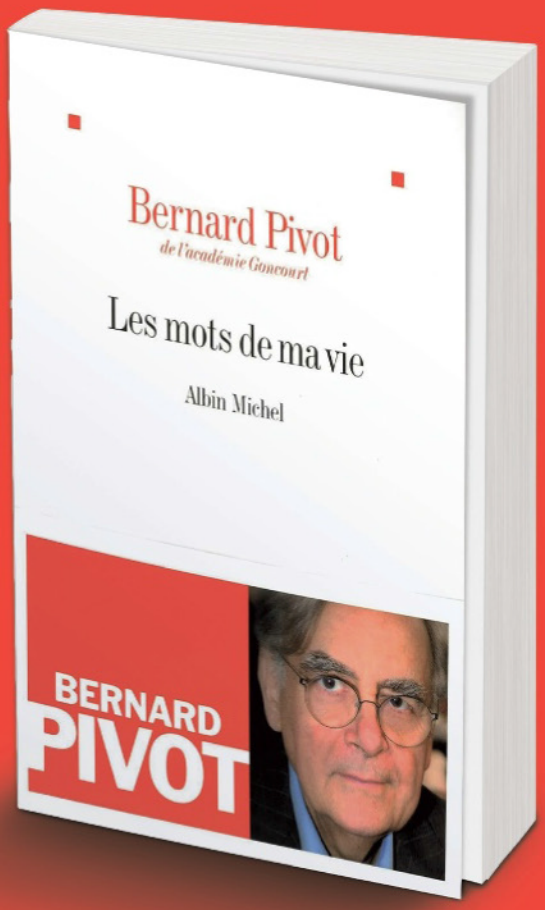
Aucun de vos personnages n'est simple. Pas même Sarah, la deuxième femme de William. Au début, on la perçoit comme une incarnation de la vulgarité, puis on la voit s'intéresser à l'affaire Tichborne et on commence à la comprendre. Et elle se révèle dans ce chapitre où elle emmène Eliza dans les quartiers misérables dont elle vient, et lui montre un fesse-mathieu…
Z.S. Ça, c'était autobiographique. Je me rappelle très bien : quand j'étais petite, mes parents étaient des sortes de protosocialistes, et nous rencontrions souvent des socialistes issus des classes moyennes qui dirigeaient le mouvement. Ils parlaient toujours du peuple. Mais, quand ils nous rencontraient, nous et le reste du « peuple », ils trouvaient que nous ne disions jamais les bonnes choses, que nous n'avions pas lu les bons livres… C'est un problème continuel entre les socialistes et le peuple. Ils aiment le peuple, en théorie, mais ne veulent pas le rencontrer, aller à l'école avec lui, etc. Je voulais penser à cela à travers Sarah, qui pour moi représente cette classe populaire, travailleuse et si encombrante. Ces gens qui n'auront pas la même perception des choses que vous, dont les valeurs seront différentes.

En effet, et vous le montrez bien, en rappelant que les ouvriers de Liverpool, ruinés par l'abolition de l'esclavage et ses conséquences sur l'industrie sucrière, en sont venus à hisser le drapeau confédéré !
Z.S. Oui, ils peuvent faire des tas de choses de ce genre. Et il faudra faire avec eux tels qu'ils sont, si vous voulez améliorer leur condition – ce qui est le but de la pensée socialiste, si j'ai bien compris. Pour ma part, quand je suis devenue une membre de la classe moyenne privilégiée, j'ai été stupéfaite de la variété de ceux qui se voyaient pauvres. Enfant, je n'aurais jamais cru que je dînerais un jour avec un banquier et que je l'entendrais se plaindre de sa pauvreté parce qu'il ne gagne que 150 000 dollars par an… Cela peut mettre en colère, mais cela fait partie de la nature humaine. Quand j'étais petite, je savais que nous étions pauvres, mais… Disons que ma leçon, en matière de privilèges, a été de rencontrer Édouard Louis, qui vient d'une famille vraiment très pauvre. Moi, je viens de la classe ouvrière. Je savais que nous n'étions pas riches, mais je n'aurais pas appelé ça de la pauvreté. Édouard, lui, savait très très bien ce que c'était.

Nous n'avons pas parlé de l'affaire Tichborne. En vous lisant, j'ai eu le sentiment qu'elle vous intéressait parce qu'elle ressemblait à une fiction, avec son personnage principal haut en couleur…
Z.S. Oui, elle ressemble à un roman. Et le droit, c'est, à l'origine, de la fiction. Au XIXe siècle, le droit commence tout juste à être formalisé. Si un type comme Kenealy a pu devenir avocat, c'est qu'à l'époque tout le monde pouvait être avocat ! Et en 1870 un avocat pouvait plaider, c'est-à-dire raconter une histoire, pendant deux semaines et demie. D'ailleurs, une des conséquences de l'affaire Tichborne fut que les pouvoirs anglais ont décidé de mieux former les avocats, pour qu'ils aient une idée de ce qu'ils faisaient. Et aussi d'autoriser un nombre raisonnable de témoins. Ce fut un genre de cas test du droit. Nous voudrions que le droit soit une science exacte, car c'est assez inconfortable de se dire que le sort des gens dépend d'une histoire. C'est pourquoi il est important de bien réfléchir à son éthique.

À travers l'affaire Tichborne, vous montrez que l'on pouvait à la fois ne pas croire l'histoire rocambolesque du requérant et le soutenir, parce que c'était se ranger du côté des classes populaires…
Z.S. C'est ça. Et je pense qu'il est tout à fait possible de défendre ces deux idées simultanément. Dans la pensée catholique, si fondamentale pour nous en Europe, le pain et le vin sont aussi le corps et le sang du Christ. Pour moi, il ne sert à rien d'essayer de changer la nature humaine. Ce que l'on peut, c'est créer des structures politiques durables qui aideront les gens à faire de meilleurs choix. Par exemple, la semaine dernière, je suis passée devant un bâtiment en brique rouge, avec des jardinières partout et des fleurs superbes. Et il y avait une petite pancarte, qui disait qu'en 1872 deux hommes avaient fait construire cet immeuble pour qu'il héberge des travailleurs, et avaient créé ces jardinières pour les encourager à jardiner. Maintenant, l'immeuble accueille des personnes âgées. Et voilà un bâtiment qui, pendant cent cinquante ans, a donné un logement décent et des fleurs à des gens pauvres. C'est mon idée d'un bon gouvernement. Et je suis sûre que des promoteurs louchent sur cet immeuble qui doit valoir des millions de livres, et qu'il y a probablement des conseillers municipaux Tories qui rêvent de le vendre aux Chinois. Et peut-être que cela se finira ainsi. Mais cela aura duré cent cinquante ans. ■

Propos recueillis par Alexis Brocas
Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine*



Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU

LES MOTS DE MA VIE DE BERNARD PIVOT

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ ***Les mots de ma vie*** pour 49€ seulement
au lieu de ~~99,50€~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/10/24 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

OMLM530

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

L'ACTUALITÉ

14 **JOANN SFAR**
L'APRÈS-7 OCTOBRE

16

CAMILLE FROIDEVAUX-METTERIE :
« NOUS AVONS BESOIN D'UNE PRISE DE PAROLE MASCULINE MASSIVE »

19 LE CODE PÉNAL VERSION ARGOT PAR **JOEYSTARR**

30 POURQUOI **L'AUTORITÉ** EST-ELLE L'ALLIÉE D'UNE **BONNE ÉDUCATION** ?

LÉA CRESPI – EMMANUELLE MARCHADOUR/SEUIL – MIKHAIL LINOV/PEXELS

BLESSURE INTIME

La vie et rien d'autre. Tel pourrait être le titre alternatif de *Nous vivrons,* roman graphique foisonnant de 450 pages dans lequel Joann Sfar, papa du *Chat du rabbin,* (s')interroge sur la place des citoyens de culture ou de religion juive en France et en Europe. Après avoir *« trituré son judaïsme pendant plus de trente ans »,* l'auteur de BD se penche sur celui de ses contemporains, à une époque plus charnière que jamais.

Pour Joann Sfar, les silences assourdissants qui ont suivi les massacres du 7 octobre 2023 par le Hamas et la remise en question d'un certain nombre de mythes fortement fragilisés par la résurgence d'un antisémitisme rampant ont été le point de départ d'un effondrement. Abasourdi, choqué, le célébré bédéiste a commencé par exprimer son désarroi à travers des dessins et de courts textes. *« J'avais besoin de mettre des mots sur quelque chose que moi-même je ne comprenais pas encore très bien »*, nous explique-t-il. Très rapidement, l'idée d'un livre où le dessin remplacera le texte s'impose,

LÉA CRESPI

presque comme une nécessité. « *Je ne me prends ni pour Stefan Zweig ni pour Joseph Kessel, mais, à force de faire parler des juifs en France, je me suis dit que le climat ressemble tellement à ce que j'ai lu chez Zweig que, si ça continue, je vais perdre le goût de vivre. Je me suis dit qu'il valait mieux que j'essaie d'imiter Kessel plutôt que de continuer à imiter Zweig.* » Quatre mois durant, Sfar stoppe tous ses projets et s'attelle à l'écriture de ce livre enquête qui, de la France à Israël – où il se rendra quelques semaines seulement après le 7 octobre –, l'amènera à croquer et interroger amis, famille, proches et anonymes, juifs comme musulmans, tous éprouvés par la situation et par ce qu'elle révèle de l'état du monde et de la société actuelle. « *Ce sont des rencontres, plus que des interviews. Quand je m'approchais des gens, je les dessinais, je ne leur posais pas de questions, je me contentais de noter ce qu'ils me racontaient. Et ça m'a fait du bien, parce que ce que je les ai entendus dire, je ne l'avais pas lu ailleurs* », précise Sfar, que l'on sent profondément chamboulé par son séjour.

SANS PROSÉLYTISME NI DÉMAGOGIE

Même si *Nous vivrons* s'est écrit de manière « *assez organique* », selon les mots de l'auteur, ne pas croire pour autant que les 450 pages qui composent le livre relèvent du chaos ordonné, dessinées sous l'impulsion de la passion avec une facilité qui ferait plus d'un envieux. Au contraire, Sfar a pris le temps d'écouter, de se documenter, d'être à la hauteur du sujet et des personnes qu'il interrogeait. « *Ce n'est pas du tout un livre fait au fil de la plume, c'est très différent de l'autobiographie dessinée telle que je la pratique depuis trente ans. Nous avons retravaillé plus d'une centaine de pages, on a changé l'ordre, beaucoup réécrit… J'ai voulu que ça ait une structure, que ça sache à peu près où ça allait.* » C'est pourquoi il s'est efforcé, par exemple, de ne jamais dessiner les massacres, mais les personnes qui les racontent. Sans jamais céder aux sirènes du prosélytisme ni de la démagogie, Sfar raconte ce que signifie être juif à une époque qui voit les « *digues céder jour après jour* ».

Cathartique, *Nous vivrons* l'est à plus d'un titre, qui permet à Sfar d'exprimer par le dessin ce que les mots ne parviennent pas à retranscrire. De son propre aveu, le dessin et, par extension, le livre lui ont permis « *d'appréhender le réel et de survivre* ». Si le résultat s'intitule *Nous vivrons,* il aurait très bien pu être conjugué à la première personne du singulier. Car, oui, même s'il invoque les vivants comme les morts, *Nous vivrons* reste une ode à la vie, ponctuée par le célèbre L'Chaïm (« à la vie ») chanté par Topol dans *Un violon sur le toit*. « *Je ne voulais pas être submergé par l'émotion, je voulais être un professionnel, et j'ai l'impression que toutes les bandes dessinées que je fais depuis trente ans m'ont mené vers* Nous vivrons. » De là à dire que Joann Sfar a peut-être bien signé son magnum opus, il y a un pas facilement franchissable. ■

Ilan Ferry

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN FLASHANT CE CODE

NOUS VIVRONS. ENQUÊTE SUR L'AVENIR DES JUIFS
JOANN SFAR
450 P., LES ARÈNES BD, 35 €

« Une tradition française consiste à nier la dimension systémique des violences patriarcales »

Dans *Patriarcat, la fin d'un monde*, mû par l'urgence de traiter les violences sexuelles, la philosophe Camille Froidevaux-Metterie analyse la réappropriation de leur corps par les femmes à la lumière du mouvement MeToo. La parole des victimes se fait désormais entendre, mais l'ouvrage alerte sur les risques d'un énième retour au silence si le sujet ne passe pas la barrière de l'action politique.

Quel était votre projet en écrivant *Patriarcat, la fin d'un monde* ?

Camille Froidevaux-Metterie. J'ai voulu attirer l'attention sur le traitement circulaire et répétitif des violences sexuelles. À la suite de l'affaire Judith Godrèche, j'ai eu l'impression qu'on ne cessait de revivre la même séquence. Tous les médias se saisissent du sujet, la personne à l'origine des révélations est invitée partout, on a le sentiment d'une prise de conscience généralisée, et puis tout retombe comme un soufflé, jusqu'à l'affaire suivante… Il y a une réticence très forte, voire une hostilité, à prendre en charge sérieusement cette question des violences sexuelles faites aux femmes et aux enfants.

À qui cet essai est-il destiné ?

C.F.-M. Les personnes à qui s'adresse ce texte sont celles qui sont en capacité de prendre les décisions qui changeraient profondément les choses : les politiques. Judith Godrèche a été entendue par l'Assemblée nationale et par le Sénat, on a annoncé la création d'une commission… Mais on sait le sort qui a été fait à la Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants *[la Ciivise, créée en mars 2021]*… Il ne faudrait pas que cela se répète.

Selon vous, comment s'exprime, en France, cette *« résistance remarquable à tirer les conséquences de la vague de dénonciations qui déferle »* ?

C.F.-M. Il y a une tradition française qui consiste à nier la dimension systémique des violences patriarcales. Si les détenteurs du pouvoir ne transforment pas les revendications en de véritables mesures publiques, c'est aussi parce qu'ils ont le sentiment que leur inaction n'aura pas de prix politique ni électoral. Par ailleurs, on ressent aujourd'hui une forme de lassitude de la société civile face à la multiplication des affaires qui ne produisent aucun effet. J'aimerais que ce livre aide à en terminer avec cet immense et insupportable silence des hommes sur ces sujets. Nous avons besoin d'une prise de parole masculine massive, une dynamique par le bas dans laquelle les hommes accepteraient de regarder en face leur propre responsabilité.

Vous revenez sur les avancées permises par les féminismes au fil de l'Histoire. Le dernier mouvement en date plonge dans le rapport intime des femmes à leur corps. Celui-ci constituerait-il l'ultime bataille ?

C.F.-M. La « bataille de l'intime » a commencé dans les années 2010 autour des thématiques corporelles : les règles, les organes génitaux, la sexualité, les violences sexistes et sexuelles, la maternité, le vieillissement… Elle relance les combats féministes des années 1970 en les approfondissant. Les nouvelles générations ont décidé de se saisir de toutes les dimensions incarnées de la vie des femmes pour que leurs corps objets, lieu par excellence de la domination masculine, deviennent enfin des corps sujets. Ce projet met à mal le socle même du système patriarcal, l'assignation des femmes à leurs fonctions sexuelle et maternelle. Mais le moment est critique et le risque de régression, bien réel. C'est pourquoi j'ai voulu écrire ce texte, pour alerter sur la nécessité de ne pas laisser retomber la mobilisation actuelle. ■

Propos recueillis par Eugénie Bourlet

PATRIARCAT, LA FIN D'UN MONDE
CAMILLE FROIDEVAUX-METTERIE
60 P., SEUIL, 4,90 €

EMMANUELLE MARCHADOUR/SEUIL

Caravanes à demeure

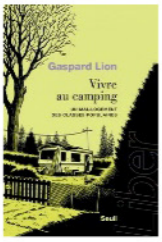
Le sociologue Gaspard Lion examine les motivations et les pratiques très diverses de ces personnes, de plus en plus nombreuses, qui ont fait le choix, libre ou contraint, de résider en permanence dans des campings.

HERMANCE TRIAY

Vingt-deux millions d'Américains, soit 7 % de la population états-unienne, vivent dans un mobil-home ou une caravane ! En France, on estime le nombre d'individus dans ce cas à plus de cent mille. Les médias parlent d'eux – quand ils le font – sur un mode misérabiliste : exclusion, marginalité, etc. Contre cette vision « *univoque et uniformisante* », Gaspard Lion, qui pour son étude a occupé une caravane, montre que le « *camping résidentiel* » est loin de constituer un « *espace social homogène* ». Dans *Vivre au camping*, il y repère trois « pôles ». D'abord, des personnes ou des familles, autour du revenu médian, pour qui c'est une alternative à la maison individuelle qu'elles n'ont pas pu s'offrir. Elles habitent des mobil-homes confortables dans des campings haut de gamme. Pour six à dix fois moins cher, elles ont la similimaison de leurs rêves, la nature en plus. Ensuite, il y a ceux qui recourent à cette forme d'habitat à la suite d'un divorce ou d'un licenciement. Pour eux, c'est une solution d'attente, mais qui parfois s'éternise. Enfin, les déshérités, au seuil de la pauvreté. Selon Gaspard Lion, ils seraient les plus heureux : ils ont souvent pour la première fois de leur vie un lieu à soi, pas cher, et ils profitent de tout un réseau de sociabilité entre eux, qui rappelle cette solidarité ouvrière disparue avec la désindustrialisation.

Lion est cependant bien obligé de passer à un registre dramatique quand il narre l'histoire d'un camping qui ferme. Car ce mode d'habitation n'est encadré par aucune loi. Les habitants perdent alors parfois tout, bien des mobil-homes ne pouvant plus, à la longue, être déplacés. Parmi les cas abordés, tous sauf un ont réussi, difficilement, à se reloger. On est saisi par ce récit : notre société est impitoyable avec ceux qui ne jouent pas le jeu « *normal* » des choses. On est soit conforme, soit rejeté. Et c'est ce qui effraie le plus. ■

Patrice Bollon



VIVRE AU CAMPING. UN MAL-LOGEMENT DES CLASSES POPULAIRES
GASPARD LION
320 P., SEUIL, 24 €

Tragique d'influence

La journaliste Emma Férey s'est rendue à Dubaï, le « paradis » des influenceurs, pour écrire son premier roman. *Émirage* nous plonge dans les coulisses d'un monde aussi fascinant qu'effrayant, sous la forme d'une enquête à suspense que ne renierait pas son père, l'auteur de polars Caryl Férey.

« Dubaï, c'est fini ! », « La grande désillusion des influenceurs français », « Le château de cartes s'effondre » : des titres d'articles parmi d'autres, début septembre 2023. Une nouvelle loi française encadrait le secteur de l'influence sur les réseaux sociaux et des placements de produits, même pour les ressortissants français établis à l'étranger. Pour certains, c'était la fin d'un âge d'or qui avait commencé lors de la crise sanitaire, quand un certain nombre de personnalités choisirent le climat ensoleillé et les largesses fiscales des Émirats arabes unis et de Dubaï, leur plus grande ville.

Ce choix a été celui de Norma, héroïne fantôme d'*Émirage*, le premier roman d'Emma Férey. L'autre protagoniste, c'est Alice, sa meilleure amie, qui part à sa recherche, car voilà : quand débute le roman, en juillet 2023, Norma a brusquement disparu des radars et ne poste plus rien sur ses réseaux. Alors Alice, envisageant le pire, embarque pour le golfe Persique. Dans la réalité, Emma Férey a fait de même. Et nous fait ici découvrir ce que son héroïne découvre : industrie numérique du *fake*, univers bling-bling de l'hyperluxe, exploitations de jeunes femmes.

« SURPRISE PAR LA RÉALITÉ »

En décembre 2022, celle qui venait de passer sept ans sur France Inter (programmatrice puis cheffe d'édition pour des tranches d'infos) se *« met en pause pour écrire »*. À la manière d'un reportage, elle va passer une semaine à Dubaï. *« Pas plus, car une semaine, c'est déjà beaucoup de dépenses,* précise-t-elle. *Je suis allée un peu dans les* beach clubs, *parce que ce sont les lieux où sortent les influenceuses et influenceurs. Mais rien qu'une place assise coûte déjà 300 euros ! »* À ce moment-là, Emma Férey avait *« déjà un an d'écriture dans les pattes ». « Je savais un peu ce que je voulais voir ou confirmer, de quels décors j'avais besoin pour mes scènes. Mais j'ai tout de même été surprise par la réalité »,* complète-t-elle.

C'est durant les confinements de 2020 et 2021 que son esprit avait été attiré par une autre question d'actualité : *« Celles et ceux qui vivaient de l'influence n'avaient plus de tournages pour des marques. Il leur fallait faire du business avec ce qu'ils étaient : eux-mêmes. Ils se sont encore plus dévoilés. C'est aussi à ce moment-là que d'ex-candidates de télé-réalité ont commencé à dénoncer les abus dont elles avaient été témoins sur des tournages. »* Bien que cet univers n'ait jamais été le sien, ce fut le déclic : *« Puisqu'on parlait peu de ces révélations qui pointaient, je me suis dit que le roman serait la forme la plus libre pour le faire. »* Si quelques fictions étaient parues sur l'univers en question, aucun ne traitait de la vie des Français qui s'étaient expatriés dans l'émirat. En ce printemps, Emma Férey est la première… avec un autre auteur de sa maison : Patrick Bauwen, dont *L'Influenceur* est un thriller qui se déroule en partie dans ce milieu.

Émirage est une (en)quête sociologique sur le monde des réseaux numériques, sur fond de sororité. Mais c'est aussi une histoire à suspense. C'est qu'Emma Férey est la fille d'un as du genre en France : Caryl Férey. Pour autant, aucun complexe de la « fille de » chez elle, qui précise : *« Si on a envie de penser en termes de népotisme, c'est qu'on veut le penser. Il est aussi possible de s'en détacher totalement et de se dire que, si un éditeur a décidé d'investir dans un premier roman, c'est qu'il a la matière pour ! »* À 28 ans, la primo-romancière n'en est pas mois restée journaliste : elle est désormais rédactrice en chef sur Sqool TV, la première chaîne de télévision française entièrement consacrée à l'éducation et au numérique. Mais Dubaï restera pour elle un début. ■

Hubert Artus

ÉMIRAGE
EMMA FÉREY
304 P, ALBIN MICHEL, 19,90 €

MATHIEU ZAZZO

L'écrit des sous-bois

Alain Guyard a répondu à l'appel de la forêt. Il y a trouvé refuge, isolé de tous, pour tirer à vue sur à peu près tout le monde…

Sur les tables de nos librairies fleurit un genre qu'on pourrait appeler la « littérature de cabane » : des récits érémitiques dont les auteurs, partis sur les traces de Thoreau et des moines zen, se sont retirés dans une cahute à flanc de montagne, avec le minimum pour survivre et un carnet pour écrire. Leur programme ? « *Le silence de la forêt, la nuit, un vide et un retrait qui sont pure Présence et Plénitude. Enfin, ce genre de conneries, quoi…* » Effaré par le succès de ces textes qui se ressemblent un peu

tous, Alain Guyard s'est dit : pourquoi pas moi ? Installé dans un mazet sur une pente du mont Lozère, avec des panneaux photovoltaïques chinois pour l'eau chaude et des hectares de sous-bois pour toilettes, il médite sur les splendeurs de la nature et sur les ridicules de l'espèce humaine, en respectant soigneusement les codes du genre, atrabilaire mais pas trop. « *C'est un exercice périlleux que la littérature de cabane solitaire. Il faut se mettre en scène comme un grincheux et porter sur le monde moderne un regard dédaigneux, alors que les gens qui vous achètent votent à gauche.* » Avec son sens de la formule et sa bonne gouaille à la Boudard, Guyard tire à vue sur tout le monde : les bobos en week-end avec leurs gosses à cheveux longs qui portent des prénoms de peintres de la Renaissance, les bourgeoises parfumées qui fantasment sur les bûcherons en marcel (« *ça sent le film de boules des années soixante-dix* »), et même l'ami Tesson, avec sa hutte en Sibérie et ses poissons fumés maison (« *sa baraque doit sentir la vieille literie viking du XIVe siècle* »). C'est désopilant, mais pas que : derrière le festival de vannes grinçantes de *Ma cabane sans peine* se cache un authentique petit livre de philosophie rustique, écrit dans un beau style patiné d'artisan accompli. ■

Bernard Quiriny

MA CABANE SANS PEINE
ALAIN GUYARD
220 P., LE DILETTANTE, 19 €

Jacter comme un baveux, ça vous tente ?

Le langage juridique est parfois bien plus vivant et poétique qu'on ne l'imagine. La preuve avec ce *Code pénal en argot* à la Audiard, cosigné par un certain JoeyStarr.

Amis de la langue verte, réjouissez-vous ! L'esprit d'Albert Simonin, d'Auguste Le Breton et de Frédéric Dard est encore vivant. On croyait l'argot enseveli sous les ruines du défunt millénaire, mais non. Ce qui était une langue codée, un idiome pour affidés, au même titre que le louchébem de nos amis bouchers, renaît aujourd'hui de ses cendres. Le volume que nous offrent, comme une plaisanterie potache, le journaliste Polo Labraise et le rappeur (mais pas que) JoeyStarr est un fort joli hommage à ce dialecte qui fit les beaux soirs du milieu, avant d'investir la littérature, le théâtre et le cinéma. À l'instar

d'un Pierre Devaux qui, en son temps, s'était amusé à publier *La Bible en argot* (un classique des bouquinistes parisiens des bords de Seine, au même titre que le mythique *Argot des typographes*), les deux compères nous proposent, chez Fayard, un roboratif *Code pénal en argot « à l'usage des braqueurs, carambouilleurs et autre malfaisants »*. Avec un mélange de sérieux et de facétie, ils traduisent en langue audiardienne (et parfois célinienne) ce classique des éditions Dalloz. L'exercice est d'autant plus audacieux que cet argot-là n'est plus une langue de nos rues depuis belle lurette ; cela équivaut ainsi à traduire un ouvrage en latin ou en vieil islandais. C'est donc une authentique démarche littéraire qui anime nos deux auteurs, lesquels en profitent pour truffer leur livre de clins d'œil, de romans-photos (mitonnés par Vincent Ravalec), de sous-entendus bien sentis aux *sensitivity readers* et au politiquement correct en règle générale. À l'heure du « nakamurisme » rampant, cet hommage lexicographique est une bonne action, à ranger dans votre bibliothèque à côté de l'indépassable *Méthode à Mimile* d'Alphonse Boudard et Luc Étienne. Bref, un livre à s'éplucher fissa ! ■

Nicolas d'Estienne d'Orves

CODE PÉNAL EN ARGOT
JOEYSTARR, POLO LABRAISE
368 P., FAYARD, 23,90 €

DR/LE DILETTANTE – PATRICK FOUQUE

Le jeune éditeur qui prenait de la hauteur

Fondateur de la revue *Feuilleton* et des Éditions du Sous-sol, par ailleurs romancier salué par l'Académie française, l'amoureux des lettres Adrien Bosc vient de prendre la barre des Éditions Julliard. Retour sur le parcours express d'un prodige de 38 ans.

La vocation d'Adrien Bosc couvait à petit feu. Après des études croisées de lettres et de philosophie, il déserte, à 24 ans, les bancs sorboniccoles d'un master d'édition pour rejoindre Allia, petite maison indépendante fondée en 1982 par Gérard Berréby. Au diable, le diplôme ! Mieux vaut se mettre à l'ouvrage, sans tarder. Stagiaire en 2009, il lit les manuscrits, travaille sur les collections, s'intéresse aux formats des livres, comme le semi-poche. Une « *communauté d'esprit* » se noue. « *Attraper la singularité du texte* » captive Adrien Bosc, happé par les longs reportages et articles de la presse anglo-saxonne (*The New Yorker*, *Granta*), « *à mi-chemin du livre et du journal* ». Un tel bouillonnement, attisé par ses lectures de Blaise Cendrars, des surréalistes et de l'*Anthologie de l'humour noir* d'André Breton, donne des ailes. Gérard Berréby l'écoute exposer son idée de réaliser une revue/mook pour la presse étrangère, ce qui n'existait pas alors en librairie. « *Intéressant,* répond l'aîné, *mais je ne la ferai pas. Faites-la. Je peux vous aider.* » Dans le sous-sol des Éditions Allia aux minuscules lucarnes, réservé au stockage des livres défraîchis, l'étudiant en rupture de ban conçoit le numéro 0 de *Feuilleton*, « *revue d'investigation littéraire* », sur une grande table d'architecte inclinée qui lui rappelle le métier de son père.

PATRICE NORMAND/STOCK

ENTRE L'ESSAI ET LE ROMAN

Ouverte aux quatre vents, *Feuilleton* « *passe en revue le monde* » sous l'exergue de l'historien d'art Julius Meier-Graefe : « *Les revues modernes sont en général comme les maisons modernes. Dès le vestibule, on sait où on est.* » À cette aune, la revue à rabats, illustrée par des infographies, bouscule les codes graphiques, imposant le sommaire dès la deuxième page de couverture et la première page de l'intérieur. En guise d'éditorial, renommé « Retournez-le dans sa tombe », une longue citation d'écrivain. Tiré à 15 000 exemplaires, le premier numéro, à l'automne 2011, réussit une percée. Et commence aussi l'aventure des Éditions du Sous-sol. Premier titre-choc : *American Ground. Déconstruire le World Trade Center*, une enquête de William Langewiesche, le seul journaliste à avoir pu circuler parmi les ruines des deux tours. Précédemment publié chez Allia, il ouvrait le numéro 0 de *Feuilleton* par un reportage sur le tourisme de guerre à Bagdad. Donner à lire des livres qui se situent dans un entre-deux, entre l'essai et le roman, c'est le créneau de la *narrative non fiction*, ou littérature du réel, prisé par Adrien Bosc.

Puis les Éditions du Seuil l'appellent à les rejoindre. Après le succès récent des *Naufragés du Wager* de David Grann (une vieille connaissance, au sommaire du numéro 2 de *Feuilleton*), le voilà nommé à la tête de Julliard, appartenant au groupe Editis, qui embarque aussi le Sous-sol. Le double directeur va vivre de front deux rentrées littéraires. Chez Julliard, parmi les romans, *Le Bastion des larmes* d'Abdellah Taïa, *Un furieux silence* de Charlotte Dordor et *Cavalier du ciel* de Jean Rousselot, ainsi que *Les Cramés*, fin de la trilogie marseillaise du journaliste Philippe Pujol, et un livre de Bernard Chambaz sur le deuil de sa femme, en vers libres, *Sans savoir où la luge s'arrêtera*. Outre *La Petite Sœur*, un portrait de la nouvelliste argentine Silvina Ocampo, écrit par Mariana Enríquez, le Sous-sol sortira son premier manuscrit reçu par la poste, *Mythologie du .12*, envoyé par Célestin de Meeûs. Une rentrée qui s'annonce soutenue, Adrien Bosc nous confiant : « *On ne publie que ce pour quoi on est prêt à aller au feu.* » ■ **Olivier Cariguel**

En Alsace, « comme à la maison »

Depuis 2023, la librairie généraliste L'Indépendante*, au cœur de la ville de Starsbourg, affirme son identité moderne et chaleureuse, entre féminisme et poésie.

En allemand, *neu dorf* signifie « nouveau village ». À l'origine situé en dehors de la capitale alsacienne, le quartier Neudorf est depuis plusieurs décennies intégré au cœur de Strasbourg. De nos jours, il est même le quartier le plus peuplé de la ville. L'Indépendante raconte aussi ce changement. Créée en 1957, l'enseigne fut la même pendant deux générations : Ehrengarth, du nom du couple qui avait alors acheté le lieu, avant de le transmettre à son fils. En 2023, celui-ci a baissé le rideau, puis deux personnes l'ont relevé : Carole Benelhocine et François Céard. La première, qui a toujours vécu dans la capitale alsacienne, avait achevé sa reconversion professionnelle par une licence en métiers du livre, le second officiait à quelque 60 kilomètres de là, à la librairie RUC de Colmar. « *Lui qui avait été mon prof de comptabilité durant ma reconversion m'a sollicitée pour reprendre avec lui* », sourit Carole Benelhocine.

Ce nouveau chapitre s'inscrit dans une certaine continuité, puisque les trois employées d'alors sont restées. Notamment « *une papetière en poste depuis trente-sept ans* ». À ce trio se sont ajoutés les deux nouveaux cogérants. Le changement a d'abord porté sur le nom, puisque « *l'ancien était celui de la famille propriétaire. "L'Indépendante" nous plaisait : il y avait une petite connotation féministe qui nous correspondait, puisque le magasin est tenu par des femmes, François étant surtout à Colmar,* raconte Carole Benelhocine. *Il fallait aussi changer l'état d'esprit, qui était un peu conservateur. Le fonds contenait beaucoup de références alsatiques* [écrits portant sur l'Alsace], *par exemple, et peu de gens aujourd'hui sont intéressés par ça* ».

UN LIEU LUMINEUX

Depuis la réouverture, le 1er mai 2023, L'Indépendante est une vraie librairie généraliste comptant quelque 12 000 références. Avec toujours la papeterie, et moyennant quelques aménagements intérieurs pour transformer « *un lieu chargé, labyrinthique et aux meubles foncés* » en un lieu plus lumineux, qui propose « *un rayon féminisme et poésie* » visible dès l'entrée, « *afin de bien marquer l'identité* ». Mais, poursuit la cogérante, « *Neudorf a, par son nom, toujours gardé cette identité de village. On y a encore son marchand de chaussures, son jardin, ses promenades, ses habitudes* ». Elle revendique de « *jouer à fond là-dessus, en proposant des raisons pour que les gens viennent ici et y restent : ateliers, lectures jeunesse, rencontres. L'idée, c'est d'être un peu comme à la maison* ». Reste que tout libraire strasbourgeois se heurte fatalement au groupe des librairies Kléber, avec son navire amiral en plein centre-ville. « *Ils ont une force de frappe qui n'est pas la nôtre. Pour un lancement de livre, une soirée avec un auteur, on sait que les éditeurs préféreront aller chez eux. Alors, on fait nos animations de notre côté* », admet-on à L'Indépendante. Au quartier, pas de quartier ! ■ **Hubert Artus**

*14 route du Polygone, 67100 Strasbourg.
Ouvert du mardi au jeudi de 9 h 30 à 12 heures et de 14 heures à 19 heures, le vendredi de 9 h 30 à 19 heures, le samedi de 9 h 30 à 18 h 30.

Strasbourg fait lire le monde

Cette année, Strasbourg rayonnera dans le monde entier grâce à son éminent label « Capitale mondiale du livre », décerné par l'Unesco, qui engage désormais la cité alsacienne à promouvoir la littérature sous toutes ses formes. Ce sésame est une première pour une ville française. Ses rues sont déjà riches de plus de vingt-cinq librairies, notamment Kléber, Quai des Brumes et Gutenberg, des références intemporelles pour les habitants, qui accueilleront de nombreux auteurs et autrices. Les festivités, qui ont commencé le 23 avril par La Grande Lecture, se poursuivront avec Lire notre monde, projet d'envergure qui mobilisera de nombreux événements dans les rues et les infrastructures de la ville au cours des quatre saisons. Une invitation littéraire à laquelle Dima Abdallah, Dany Laferrière ou encore Fatou Diome ont répondu pour de prochaines réjouissances à ne pas manquer. ■ **Marie Jouvin**

lirenotremonde.strasbourg.eu

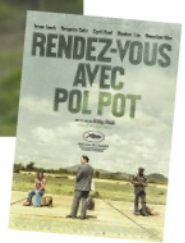
L'INDÉPENDANTE

« Le cinéma me sauve »

Dans son film *Rendez-vous avec Pol Pot,* le Franco-Cambodgien Rithy Panh raconte la visite de trois journalistes français à l'invitation des Khmers rouges en 1978.

Vous avez surtout réalisé des documentaires. Pourquoi ce retour à la fiction après *Un barrage contre le Pacifique*, en 2008 ?

Rithy Panh. Cette alternance n'est pas très importante pour moi. Je ne me pose jamais la question de savoir s'il est temps de réaliser un documentaire ou une fiction. C'est le sujet qui impose sa loi et sa forme. Cela fait six ans que j'ai commencé à écrire l'adaptation du récit d'Elizabeth Becker, *Les Larmes du Cambodge*. Le moment était venu. J'avais croisé le chemin d'Elizabeth Becker en 1985. Un jour, je lui ai écrit pour lui demander l'autorisation d'adapter son histoire. Mais je n'avais pas envie d'un biopic sur elle, je ne m'en sentais pas capable. J'ai dû trouver une histoire qui me convenait.



À partir du moment où vous avez décidé d'en faire une fiction, comment avez-vous procédé ?

R.P. Moi, je raconte, et Pierre Erwan Guillaume, mon coscénariste, écrit.

C'est-à-dire ?

R.P. Je ne crois pas trop à l'écriture à deux. Après avoir lu le livre et décidé d'une adaptation, je raconte à Pierre Erwan ce que j'imagine : telle scène, telle autre, tel personnage, ci ou ça… Il prend note, réfléchit, puis me renvoie ce qu'il a écrit. Je corrige, précise, etc. Ça prend beaucoup de temps, mais je travaille toujours ainsi. Pour *L'Élimination,* le livre que j'ai écrit avec Christophe Bataille, il y a eu des dizaines et des dizaines de versions. Et, une fois le scénario écrit, il peut encore changer en fonction des décors. Il y en avait une vingtaine de prévus dans ce film, mais je n'avais pas les moyens nécessaires. Donc j'ai concentré l'histoire sur un seul décor. Mais ça m'inquiétait…

Vous ne devriez plus être inquiet : cela fait trente ans que vous faites du cinéma !

R.P. Je me considère toujours comme un apprenti. Je n'ai pas envie de me répéter. J'ai envie de liberté, de cinéma. Mettre en scène de la fiction ou du documentaire, c'est toujours réinterpréter le réel. Qu'est-ce qu'on fait de ce qui a été ? L'écrivaine et résistante Charlotte Delbo disait qu'après Auschwitz il fallait continuer à écrire et à créer. Elle avait raison.

Vous qui avez connu les camps de Pol Pot, pensez-vous aussi que la seule façon de raconter des tragédies est de passer par des images ?

R.P. Moi, je crois à ça. Les images offrent de transcender la réalité. Mais je me pose toujours la question : montrer comment ? C'est le principe du cinéma : montrer et ne pas montrer. Ce qu'il y a dans le champ et ce qu'il y a hors champ. Les dictatures fonctionnent ainsi : ce qu'elles montrent et ce qu'elles ne montrent pas. C'est aussi le sujet du film, et c'est la question que se pose le personnage joué par Irène Jacob. Je ne sais pas filmer la torture. Il faut donc que je trouve un autre type de narration. Dans *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais, ce sont des images d'archives des camps nazis portées par le texte de Jean Cayrol. Dans *Le Pianiste,* Roman Polanski ne montre pas les horreurs du ghetto de Varsovie, parce qu'il les a vécues. Spielberg, lui, n'a pas vécu *La Liste de Schindler,* alors il montre. Il peut se l'autoriser. Et peut-être que le succès du film va pousser les gens à faire des recherches sur ce qui s'est passé dans les camps.

Vous avez témoigné des horreurs commises par les Khmers rouges. Le cinéma est-il là aussi, selon vous, pour laisser une trace ?

R.P. Au début, égoïstement, je fais le film pour moi. S'il reste un peu, tant mieux. Aujourd'hui, je suis plus pacifié. Le cinéma me sauve. ■ **Propos recueillis par Éric Libiot**

→ **Rendez-vous avec Pol Pot** de Rithy Panh, avec Grégoire Colin, Irène Jacob, Cyril Gueï… En salles le 5 juin.

DULAC DISTRIBUTION

3 QUESTIONS À…

JESSICA PALUD

Maria* est l'adaptation de *Tu t'appelais Maria Schneider,* le récit de Vanessa Schneider sur sa cousine, héroïne du *Dernier Tango à Paris.

SDP

À quel moment avez-vous découvert le livre de Vanessa Scheider ?

Jessica Palud. À 19 ans, j'ai travaillé sur *The Dreamers* de Bernardo Bertolucci, réalisateur dont j'admirais le travail. Ayant souvent assisté à des comportements déplacés sur les tournages, je me suis toujours demandé ce qu'il s'était passé sur le tournage du *Dernier Tango à Paris.* Le livre de Vanessa Schneider sur sa cousine Maria, que j'ai lu à sa sortie, m'a immédiatement touchée. Maria est une femme qui a parlé très tôt pour dénoncer ce qu'elle avait vécu et qui n'a jamais été entendue. J'ai appelé ma productrice pour lui dire que je voulais adapter le livre. J'ai rencontré Vanessa Schneider et lui ai dit tout de suite que je voulais opter pour une adaptation très libre de son livre et, surtout, déplacer le point de vue : ce n'était plus Vanessa la cousine qui racontait, mais Maria elle-même.

Quelles ont été les premières étapes de l'écriture du scénario de cette adaptation ?

J.P. Lire le roman, le relire, s'en séparer et se concentrer sur le regard de Maria. J'ai rencontré plusieurs personnes, dont une femme qui avait travaillé sur *Le Dernier Tango à Paris*, qui a été amie avec Maria pendant dix-sept ans. Elle m'a raconté Maria, ses mots, sa personnalité, la complicité qu'elle pouvait avoir avec Marlon Brando à certains moments, et le dérapage, la scène de sodomie et du beurre, la manière dont Bertolucci fonctionnait. Je ne voulais pas réaliser un biopic, Marie enfant, Marie adulte, Marie vieille, etc., mais faire en sorte que le tournage du *Dernier Tango* soit au centre du film. Il y a les quelques années avant le tournage et les conséquences, la drogue, les interviews qu'elle donne et que personne n'entend. On lui disait de se taire, ou bien qu'elle était folle.

Pourquoi avoir choisi l'acteur Matt Dillon pour interpréter Marlon Brando ?

J.P. Il a été mon premier choix. Je ne voulais pas un sosie. Matt Dillon a été découvert très jeune dans *Rusty James* et représente Hollywood, sa lumière et ses ombres. Il a beaucoup aimé le scénario, il m'a rappelée, on s'est rencontrés. Brando est son acteur fétiche. Il rejouait même les monologues du *Tango* quand il espérait devenir comédien. C'est un énorme défi pour lui, mais je crois que ça lui a plu. Il a été vraiment touché par l'histoire de Maria. ■

Propos recueillis par É.L.

→ **Maria** de Jessica Palud, avec Anamaria Vartolomei, Yvan Attal, Matt Dillon. En salles le 19 juin.

DVD

LES NOUVEAUX EXPLOITS D'ARSÈNE LUPIN
(ELEPHANT)

Lorsqu'on évoque Arsène Lupin à la télévision, on songe généralement à Georges Descrières, Omar Sy ou Jean-Claude Brialy. Mais il ne faudrait pas oublier François Dunoyer en gentleman cambrioleur, qui, après une première saison, remit le couvert pour ces huit épisodes, assez savoureux, diffusés au milieu des années 1990. Où l'on croise, entre autres, Michèle Laroque et Corinne Touzet. B.L.

***ADIEU MA CONCUBINE* DE CHEN KAIGE**
(CARLOTTA)

Palme d'or ex æquo avec *La Leçon de piano* en 1993, la fresque du réalisateur chinois n'a pas eu la même postérité que le film de Jane Campion. Raison de plus pour redécouvrir, grâce à ce coffret luxueux (version 4K, jeu de photos…), cette adaptation d'un roman de Lilian Lee autour de la relation entre deux figures de l'Opéra de Pékin. B.L.

LIVRE

***NAPOLÉON VU PAR ABEL GANCE* COLLECTIF**
312 P., LA TABLE RONDE, 29 €

C'est un film mythique. Perdu, retrouvé, découpé, remonté, et aujourd'hui restauré par la Cinémathèque française dans la version de sept heures, en deux parties, voulue par son réalisateur. Le *Napoléon* d'Abel Gance (1927) est enfin visible. Ce qui vaut bien ce beau livre mariant textes et photos. Les premiers exposent le film, ses coulisses et le travail de restauration qui dura des années, à force d'images redécouvertes et de terrain mouvant – Costa-Gavras en personne, président de la Cinémathèque, raconte l'aventure du film. Les secondes renforcent l'intérêt de l'ouvrage. D'abord de magnifiques photos du tournage, mais aussi des coulisses, choix rare à l'époque, ensuite des photogrammes du film, qui illustrent et rythment chaque page de l'ouvrage. Éric Libiot

Les mystères de Paris

Une fable chorale sur la mort à travers les divers arrondissements de la capitale ? C'est *Paradis Paris*, signé Marjane Satrapi.

Paris, c'est la mort. N'y voyez pas le dépit d'un habitant de la capitale contrarié pour diverses raisons (propreté, sécurité, prix des loyers…) ou le constat d'un touriste découvrant que la ville ne ressemble pas toujours aux lieux décrits dans *Emily in Paris*. Non, en l'espèce, il s'agit du point de départ du nouveau long-métrage de Marjane Satrapi, qui, de plus en plus, délaisse les planches (de BD) pour les plateaux (de cinéma). Après *Persepolis*, *Poulet aux prunes*, *The Voices* ou *Radioactive*, c'est au film choral qu'elle s'attaque avec *Paradis Paris*. Dès le début, le ton est donné : une cantatrice en retrait (Monica Bellucci), déclarée morte par erreur, est sauvée de justesse à la morgue. Comment son mari va-t-il gérer cette résurrection pour le bien de son aimée ? Une ado suicidaire, elle, se fait enlever au moment où elle s'apprête à plonger dans la Seine – son kidnappeur n'a pas idée de son calvaire à venir. Ajoutez un cascadeur britannique qui assume tant bien que mal son rôle de père, un cafetier en deuil, une grand-mère accro aux cigarettes

et un présentateur télé spécialiste des faits divers morbides (André Dussollier), et vous aurez une idée du résultat ! Il y a là une folie douce, de belles trouvailles, un ton malin et de savoureux numéros de comédiens. Mais *Paradis Paris* pèche par une narration maladroite et trop riche en intrigues, avec des trames qui peinent à se marier et à donner du rythme à l'ensemble. Trop de vie tue la vie, en quelque sorte – mais quoi de plus logique, pour un film rendant hommage au Père-Lachaise ? ■ **Baptiste Liger**
(En salles le 12 juin)

D'un Orlando à l'autre

C'est sans doute le grand roman sur le changement de sexe et l'androgynie : *Orlando*, de Virginia Woolf, qui fit scandale à sa parution en 1928. Après une première adaptation cinématographique signée Sally Potter, c'est au tour du philosophe et grand spécialiste de questions de genre Paul B. Preciado de s'en emparer. Et d'en proposer une très libre relecture, brouillant les cartes entre documentaire, fiction, making-of, plaidoyer politique et autoportrait. Quoi que l'on pense de cet *« objet cinématographique non binaire »*, dixit Preciado, ce parti pris permet de restituer la complexité de l'œuvre et du personnage-titre, en zigzaguant entre les genres littéraires. Si l'aspect théorique est intéressant, tout comme certaines idées poétiques et interrogations sociétales, *Orlando, ma biographie politique* souffre néanmoins d'un manque de budget criant et de certains passages assez ennuyeux ou hermétiques. ■ B.L.
(En salles le 5 juin)

ET AUSSI…

Que ce soit en livre ou en anime, le succès ne se dément pas pour le manga *Détective Conan*. Nul doute, donc, que les fans se rueront sur le nouveau volet qui sort au cinéma, *L'Étoile à un million de dollars* (19/6). Dans un autre genre, on pourra aussi redécouvrir en salles, dans une nouvelle version de près de trois heures, le sulfureux *Caligula* de Tinto Brass, sur le célèbre empereur décadent. L'occasion de rappeler que le scénariste n'était autre que Gore Vidal (19/6). ■ B.L.

CHRISTOPHE OFFRET/VITO FILMS

Embrasse-moi, vampire

Le célèbre roman d'Anne Rice renaît de ses cendres dans une adaptation télévisuelle diablement fascinante.

Écrit en 1976, *Entretien avec un vampire,* d'Anne Rice, a redéfini le mythe du vampire en accentuant sa dimension romantique et tragique. Œuvre cathartique, le roman sonnait moins comme une énième variation autour de cette figure horrifique que comme une allégorie de la trajectoire personnelle de l'autrice. Il y était autant question de deuil (la fille d'Anne Rice disparaît en 1972, des suites d'une leucémie) que d'éveil au monde et à la sexualité. Immense succès qui donnera lieu à plusieurs suites canonisées sous l'appellation *Chroniques des vampires* et inspirera le genre « bit-lit », dont *Twilight* et *True Blood* sont les héritiers, le roman sera adapté au cinéma en 1994 par Neil Jordan, avec Brad Pitt et Tom Cruise dans les rôles de Louis et Lestat. Trente ans plus tard, les confessions du « vampire malgré lui » reviennent sous la forme d'une série télé prenant quelques libertés avec son modèle pour correspondre davantage à l'air du temps. Ainsi, Louis n'est plus un propriétaire terrien, mais un créole qui a fait fortune grâce au jeu et à la prostitution, et sa relation homosexuelle avec Lestat, implicite dans le roman, est ici parfaitement assumée. À la fois moderne dans ses partis pris et parfaitement respectueux de l'œuvre d'origine, *Entretien avec un vampire* reprend les thèmes chers à l'écrivaine, tout en y ajoutant une judicieuse réflexion sur l'art de la narration. Autant d'éléments qui font de cette nouvelle itération une adaptation diablement fascinante, à la direction artistique fastueuse et portée par ses deux interprètes principaux, Jacob Anderson et Sam Reid, monstrueux de charisme dans la peau d'un Lestat plus magnétique que jamais. Un bien bel hommage à Anne Rice, disparue en 2021. ■

Ilan Ferry

(Sur Paramount+)

La Réunification des deux Corées.

• THÉÂTRE

Les questions qui nous lient

Chacun à sa façon, Joël Pommerat et Jean-Claude Grumberg interrogent nos passions et font vibrer nos cœurs. Encore !

En 2020, le regretté Philippe Tesson avait écrit au sujet de Joël Pommerat que, en raison de sa « *maîtrise de la scène, de l'écriture et de la direction d'acteurs* », il était l'un des rares « *écrivains de spectacles* ». On ne pourra jamais mieux définir celui qui reçut, en 2015, le grand prix du théâtre de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre. Quels que soient le sujet qu'il aborde et le public auquel ses textes s'adressent (car il écrit aussi pour les enfants), ce dramaturge « *unique* » fait l'unanimité de salles archi-combles et est l'un des seuls auteurs de théâtre à être passé du public au privé sans perdre un seul spectateur. La ruée du public sur la reprise, au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, de *La Réunification des deux Corées* en témoigne une fois encore. Créée à l'Odéon en 2013, cette pièce sans pareille, composée d'une mosaïque de vingt « *fragments* », explore la complexité des liens humains, essentiellement à travers le mythe de l'amour. L'amour, le plus souvent impossible, sous toutes ses formes : conjugal, familial, amical… Qu'est-ce qui nous lie, nous emporte, nous déchire ? À travers vingt situations concrètes, sans aucun lien les unes avec les autres, Pommerat, 61 ans cette année, radiographie nos passions, nos exécrations, nos failles, nos manques et nos désirs. Les acteurs qui jouent ses saynètes, tous exceptionnels de vérité et de précision, surgissent du noir total, comme sculptés sous les lumières d'un magicien nommé Éric Soyer. C'est un spectacle d'une beauté fracassante, en noir et blanc, virtuose, profond, confondant d'humanité. Un spectacle de haut vol, qui tire les larmes autant qu'il amuse et fait rire, et dont on sort à la fois lessivé, ébloui et heureux.

À La Scala, une autre pièce fait battre aussi le cœur des spectateurs. Il s'agit de *Moman. Pourquoi les méchants sont méchants ?* de Jean-Claude Grumberg. L'histoire d'une mère (Hervé Pierre, touchant) et de son fils (Clotilde Mollet, formidablement subtile) qui la harcèle de questions, dont celle du titre, à laquelle il est impossible de répondre. Tout Grumberg est là : c'est drôle, tendre, malicieux, et aussi, forcément, un peu nostalgique et désenchanté. ■

Dominique Poncet

→ **La Réunification des deux Corées** de Joël Pommerat. Théâtre de la Porte-Saint-Martin (Paris 10e). Jusqu'au 14 juillet.

→ **Moman. Pourquoi les méchants sont méchants ?** de Jean-Claude Grumberg. La Scala (Paris 10e). Jusqu'au 19 juin.

ALFONSO BRESCIANI/AMC – AGATHE POMMERAT

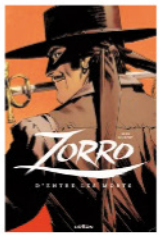
Le « D », c'est le « Z »

Sean Murphy, créateur de la saga *Batman. White Knight*, revisite avec bonheur le mythe de Zorro.

« *Un cavalier qui surgit hors de la nuit court vers l'aventure au galop. Son nom, il le signe à la pointe de l'épée…* » Si ces paroles vous disent quelque chose, alors *Zorro. D'entre les morts* est fait pour vous. Située dans notre époque, cette nouvelle itération autour de la légende du vengeur masqué nous plonge dans la ville mexicaine de La Vega, qui fut autrefois le fief du célèbre justicier. Désormais aux mains de redoutables narcotrafiquants, la ville attend en silence le retour de cette figure providentielle. Il pourrait bien s'agir de Diego, qui, vingt ans plus tôt, a vu son père se faire assassiner par ce gang. Souffrant de

stress post-traumatique et perdant pied avec la réalité, le jeune homme va néanmoins revêtir le costume de son idole afin de délivrer son village avec l'aide de sa sœur. Relecture moderne du mythe, *Zorro. D'entre les morts* offre un point de vue inédit sur le héros et sur son inscription dans l'inconscient collectif. Et qui mieux que le scénariste et dessinateur Sean Murphy, auteur du formidable triptyque *Batman. White Knight,* pour redonner au justicier mexicain ses lettres de noblesse ? Un choix d'autant plus judicieux et logique que, si Zorro est une influence majeure du personnage de Batman, Murphy a su démontrer au fil des années un talent unique pour déconstruire et reconstruire les mythes, tout en questionnant leur place dans la société actuelle. Ce *Zorro* ne déroge pas à la règle et alimente les interrogations de l'auteur sur ce qu'est une icône et sur la façon dont son instrumentalisation peut se révéler néfaste ou bénéfique. Personnages aux traits ciselés, violence parfaitement assumée et cases débordant d'énergie, *Zorro. D'entre les morts* est un condensé de ce que Sean Murphy sait faire de mieux, l'héritier direct de la saga *White Knight* dilué dans une folie furieuse qui rappelle *Punk Rock Jesus*. Vivement la suite ! ■

Ilan Ferry



ZORRO. D'ENTRE LES MORTS (ZORRO. MAN OF THE DEAD)
SEAN MURPHY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR BENJAMIN RIVIÈRE, 128 P., URBAN COMICS, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 21 JUIN.

• LES CLASSIQUES DE BOLL — LE LIVRE DE LA JUNGLE

SEAN MURPHY/URBAN COMICS 2024 - BOLL

« Un livre brûlant qui fait froid dans le dos. »
JÉRÔME GARCIN, LE NOUVEL OBS

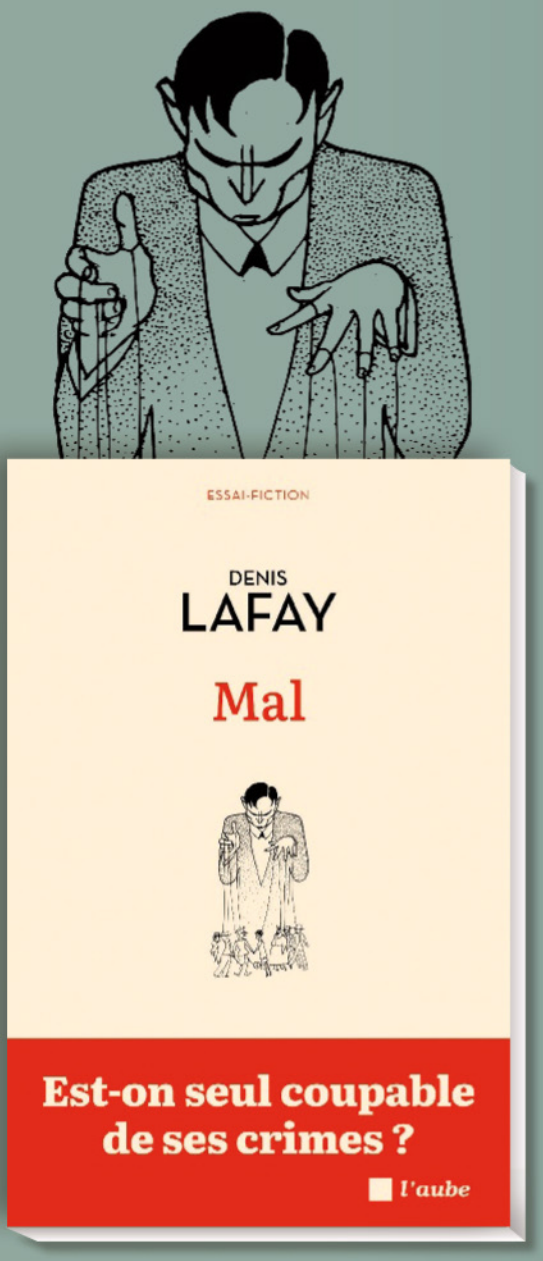
« Fascinant. » LIRE MAGAZINE

« Grandiose. » BASTILLE MAGAZINE

« Glacial comme le mal. » RCJ

« Vertigineux. » MARE NOSTRUM

« Un texte poignant qui réveille et interroge. »
LA TRIBUNE DIMANCHE



Alexandre est aux prises avec le mal. Le mal «intérieur», puis le mal qu'infiltrent les périls contemporains : technologiste, ultra-marchand, d'extrême-droite. On suit son itinéraire dans un jeu de piste labyrinthique parsemé de références aux icônes du pouvoir – politique et capitaliste. Jusqu'au procès. Et au dénouement vertigineux. On le suit jusqu'à être en lui. Alors on s'interroge : ces maux sont-ils d'«égale valeur»? Font-ils d'Alexandre un même bourreau? Est-on toujours et seul coupable de ses crimes?

« Un voyage qui explore des problèmes fondamentaux. »
BORIS CYRULNIK

« Un livre choc. Un coup de poing à l'estomac. » LAURENT BERGER

« Une troublante et singulière réflexion sur le mal. » CHARLES PÉPIN

editionsdelaube.com

l'aube

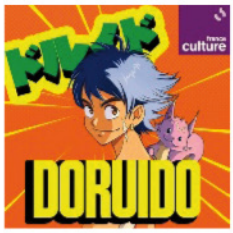
LE COMPTE INSTAGRAM
@Service95
En plus d'être la chanteuse et l'icône mode la plus en vue du moment, Dua Lipa est aussi une grande lectrice, qui a fondé Service95, une plateforme littéraire en ligne et sur les réseaux sociaux. Au programme, des critiques et des interviews passionnantes avec la jeune garde de la littérature mondiale.

LE DOCUMENTAIRE
Joan Didion. Le centre ne tiendra pas
Dans ce film réalisé par son neveu, Griffin Dunne, disponible sur Netflix, l'icône de la littérature américaine Joan Didion revient sur sa carrière de journaliste, son œuvre et les combats intimes qui ont marqué sa vie.

LE PODCAST
La 5e de couv'
Déjà neuf saisons que ce podcast enchante tous les passionnés de manga. Débats critiques, interviews, épisodes patrimoniaux et suppléments : la ligne éditoriale est riche et variée, et séduira les profanes tout autant que les passionnés. **L.D.**

Le manga donne de la voix

Après le roman, les acteurs du livre audio se tournent vers la BD japonaise, réussissant le passage du dessin vers le son.



Dans un marché du livre audio en pleine effervescence, alors que le médium se perfectionne, qu'il bénéficie d'une image prestigieuse et rassemble toujours plus d'adeptes, l'heure semble être désormais à l'innovation. Et la nouvelle obsession porte un nom : manga. Fort de ses 40 millions d'exemplaires vendus l'année dernière, le format est sans conteste l'une des locomotives du marché éditorial français et attire logiquement les convoitises, mais mettre en voix et en son des œuvres dessinées où le texte n'est qu'un accessoire, une plus-value apportée à une image à fort impact visuel, est un casse-tête, un défi de taille, que les acteurs du milieu ont décidé de relever. Coup sur coup, deux premières expériences de manga audio ont ainsi été dévoilées. Le 6 mai, France Culture dégainait la première. À la surprise générale, la station a engagé sa production de fictions sur le terrain du manga, et plus particulièrement du shônen, un genre destiné aux adolescents garçons, mêlant aventure et apprentissage. Imaginé par Élie Olivennes et réalisé par Christophe Hocké, *Doruido* raconte les aventures d'une bande d'apprentis druides dans un monde celtique médiéval. Dix jours plus tard, Milan, éditeur jeunesse du groupe Bayard, lançait sur les plateformes musicales *Natural Spirit*, son premier manga audio, créé par Thomas Le Petit-Corps. Destiné aux enfants à partir de 10 ans, il met en scène la quête de Kéo et de ses compagnons pour sauver le monde magique d'Anima. Pour ces deux projets pionniers, une même aventure collective regroupant des dizaines de comédiens, une équipe spécialisée dans les bruitages et une musique originale occupant une place centrale. Et, surtout, une même ambition : celle de mettre en place un processus de fabrication éditoriale digne des grandes séries animées manga. On leur souhaite le même succès. ■

Léonard Desbrières

• À ÉCOUTER

MOI, JEAN GABIN
DE GOLIARDA SAPIENZA
LU PAR ANNA MOUGLALIS, ÉDITIONS DES FEMMES-ANTOINETTE FOUQUE

■ Roman autobiographique atypique, ce texte de Goliarda Sapienza, autrice de *L'Art de la joie,* a pour cadre la Sicile de l'entre-deux-guerres. À Catane, tandis que le fascisme gagne l'île italienne, une enfant subjuguée par la projection de l'un de ses films rêve d'être Jean Gabin. Avec sa voix si unique, la comédienne Anna Mouglalis est d'une justesse absolue.

ÉDOUARD GLISSANT. LE TOUT-MONDE, UNE DYNAMIQUE DE LA DIVERSITÉ
EXPLIQUÉ PAR ALIOCHA WALD LASOWSKI
(FRÉMEAUX & ASSOCIÉS/PUF)

■ Dans une très stimulante collection, la biographie et l'œuvre d'Édouard Glissant sont analysées par l'essayiste et journaliste Aliocha Wald Lasowski. Il fait aussi bien revivre le romancier, poète et philosophe, que le penseur de la créolisation et du concept de « Tout-monde ».

FRANCOFIESTA
AVEC ANDRÉ MANOUKIAN
VILLE DE MARENNES-HIERS-BROUAGE

■ Parrain de la Semaine du son de l'Unesco en 2024, André Manoukian est aussi l'un des invités de FrancoFiesta, qui célèbre la francophonie. Jan Nowak, agent littéraire d'Éric-Emmanuel Schmitt en Pologne, évoque sa relation au français et Michel Feltin-Palas, auteur du format hebdomadaire *Sur le bout des langues,* y propose de *« s'amuser avec la langue française ».* **Christophe Rioux**

LIBRARY OF CONGRESS

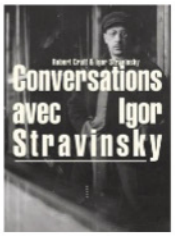
Le sacre du temps

Une série de dialogues passionnants entre Igor Stravinsky et le chef d'orchestre et journaliste Robert Craft.

Témoin d'une époque à la richesse artistique et littéraire ébouriffante, Stravinsky se livre dans une série d'entretiens passionnants avec son ami le chef et critique américain Robert Craft. Ces *Conversations* offrent un accès intime à la biographie et aux réflexions aiguisées du compositeur. L'auteur du *Sacre du printemps,* qui avait scandalisé en 1913 au Théâtre des Champs-Élysées, évoque sa formation à Saint-Pétersbourg auprès de Rimski-Korsakov, *« laconique et avare en éloges »,* et les rencontres de ses jeunes années, Max Reger ou Mahler, avec des mots tranchants et particulièrement drôles. On retient ceux qu'il réserve à la musique *« insipide »* de Tchaïkovski dans *Manfred,* ou encore aux opéras de Richard Strauss – *« Le seul endroit où je les tolère, c'est au purgatoire où l'on châtie la banalité satisfaite »* – et on se régale !

Intégré à la vie mondaine et musicale de son temps, Stravinsky participe à l'ébullition musicale parisienne du début du siècle. Ses analyses très personnelles et intelligentes portées vers les maîtres du passé (Gesualdo, Bach, Cimarosa…) trouvent un pendant non moins mordant lorsqu'il convoque le souvenir de ses entretiens avec Debussy, Ravel ou Jacques Rivière. Et l'on saisit l'atmosphère de quelques décennies bouillonnantes, celles des Ballets russes de Diaghilev ou de la seconde école de Vienne avec Schoenberg, Berg et Webern. Le regard tourné vers l'avenir, ce puissant esprit qui préfère l'action à la réflexion déclare son admiration pour *Le Marteau sans maître* de Boulez et affirme la nécessité de laisser l'harmonie de côté pour imaginer un langage renouvelé. Une lecture nécessaire, sans longueurs. ■

Aude Giger



CONVERSATIONS AVEC IGOR STRAVINSKY (CONVERSATIONS WITH IGOR STRAVINSKY)
ROBERT CRAFT, IGOR STRAVINSKY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR OLIVIER BORRE ET DARIO RUDY, 192 P., ALLIA, 16 €

Illustration : Jean Mallard / La Slow

FESTIVAL LITTÉRAIRE
TERRES DE PAROLES
Le festival de la Seine-Maritime
Littérature & musique
Du 1er au 8 juin 2024
Terres de Paroles est financé par :
terresdeparoles.com

À quoi sert le Salon vert de l'Élysée ?

Un ouvrage signé Marie-Béatrice Baudet et David Gaillardon nous éclaire sur l'histoire et le rôle de cette pièce mystérieuse nichée au cœur du palais présidentiel.

C'est une pièce particulière, au cœur d'un palais qui suscite toutes sortes de sentiments, patriotiques, mais pas seulement : l'Élysée. Dans son Salon vert rayonne le tilleul, la couleur favorite de l'impératrice Eugénie, l'épouse de Napoléon III, qui y a vécu. C'est elle qui a choisi d'embellir ainsi ce lieu avec un vert tendre rehaussé d'or. Là, Eugénie, sous sa belle chevelure brune aux parements dorés, recevait ses hôtes de marque.

Le vert étant la couleur du destin, seules des choses importantes peuvent se dérouler sous son influence, estime l'historien Michel Pastoureau, interrogé par les auteurs. Mais le destin fut sévère avec l'impératrice, qui devait connaître l'exil après la grandeur. Le Salon vert est devenu, depuis, un concentré de notre histoire politique. Il a vu passer les présidents à partir de la IIIe République, leurs conseillers et invités. Puis il a vu Jacques Attali y poser ses affaires. En 1981, ce dernier mène une véritable bataille pour obtenir ce bureau, qui lui permet d'être à portée de main du président Mitterrand. Là, il note au jour le jour les noms des visiteurs, les sujets abordés, les phrases du chef de l'État. La discrétion de cette pièce permet à Nicolas Sarkozy d'y organiser, en 2008, son mariage secret avec Carla Bruni. Seuls les membres des familles sont alors présents dans ce même salon où, quelques heures plus tôt, une réunion de crise a été organisée sur la guerre qui se déroule alors au Tchad. Marie-Béatrice Baudet et David Gaillardon, tous deux journalistes, se régalent de ce télescopage de questions graves et légères au cœur du pouvoir. Sous l'autorité du président, le lieu sert encore, sous le mandat d'Emmanuel Macron, à organiser des réunions sensibles. Comme il avait servi, sous la présidence du général de Gaulle, à accueillir dans la plus grande discrétion les négociateurs du FLN pendant la guerre d'Algérie. En lisant cet ouvrage, à notre tour de nous y glisser. ■

Fabrice d'Almeida

LE SALON VERT. À L'ÉLYSÉE, AU CŒUR DU POUVOIR
MARIE-BÉATRICE BAUDET, DAVID GAILLARDON
144 P., GRASSET, 16 €

De quelle autorité les enfants ont-ils besoin ?

Loin de regretter les excès de l'éducation d'autrefois, le psychothérapeute Didier Pleux promeut une *« autorité juste »* pour les enfants, qui passe notamment par l'apprentissage de la frustration.

Voilà une expression qui n'en finit pas d'apparaître dans les journaux et dans la bouche des politiques : le « choc d'autorité ». La formule est explicite (ou un peu floue, c'est selon), mais que signifie-t-elle vraiment ? On y songera à la lecture du nouvel essai du clinicien et psychothérapeute Didier Pleux. Dans la lignée de son essai très remarqué l'an passé (*L'éducation bienveillante, ça suffit !*), il s'interroge en ouverture de son nouvel ouvrage, *L'Autorité éducative, une urgence* : « *Pourquoi subissons-nous cette avalanche de comportements "déshumanisés" ? Que s'est-il passé pour que nous assistions à cette lente mais sûre "déshumanisation" ?* » Ce fils de Mai 68 fait aujourd'hui une certaine autocritique. Selon lui, en voulant lutter contre les excès du *pater familias* traditionnel ou de la « *Folcoche d'antan* » – qui éduquaient parfois moins qu'ils ne dressaient ou formataient –, on a tout mis en œuvre pour passer à l'« *enfant-roi* », puis à l'« *enfant-tyran* ». Avec des adultes « *réduits à se transformer en hôteliers, restaurateurs, banquiers, chauffeurs, au mieux des animateurs de Club Med* ».

Égratignant au passage les théories de Dolto, Pleux regrette ainsi qu'on ait trop mis en avant les manques affectifs ou la précarité sociale, au détriment des carences éducatives. L'autorité parentale combine en effet « *amour et frustration* » et « *ne peut pas exclure l'apprentissage de la frustration dans la réalité quotidienne de l'enfant* ». C'est ainsi que ce dernier apprendra à réguler ses pulsions, à accepter l'effort, à identifier les limites. Pour autant, l'auteur met en garde contre l'« *autoritarisme* », mais promeut une « *autorité juste* », qui doit être adaptée à chaque enfant avec du « *sur-mesure* ». Cela passe par les parents, bien sûr, mais aussi par le système éducatif. C'est à cette condition que les enfants pourront s'ancrer dans le monde, en s'accommodant du réel. ■

Baptiste Liger et Sophie Péters

L'AUTORITÉ ÉDUCATIVE, UNE URGENCE
DIDIER PLEUX
176 P., ODILE JACOB, 18,90 €

THÉO LEGENDRE/PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE – ODILE JACOB

PHILOSOPHIE

MARYLIN MAESO

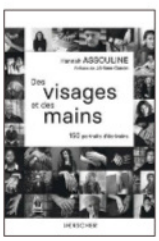
Entre les lignes de la main

L'écriture serait-elle un métier manuel ? C'est la première question qui m'est venue en posant les yeux sur *Des visages et des mains. 150 portraits d'écrivains*, le livre de la photographe Hannah Assouline *[à ne pas confondre avec Hanna Assouline – voir page 100]*. La séparation conventionnelle entre des métiers dits « intellectuels » et ceux dits « manuels » trouve ici sa limite en renouant avec la tradition grecque. Car, si Anaxagore et Aristote proposaient des genèses opposées pour rendre compte de l'articulation entre la main et l'intelligence humaines, ils s'accordaient sur leur indissociabilité. Comme il serait injuste de minimiser la part de réflexion et d'ingéniosité mobilisée quotidiennement par les artisans, quiconque a noirci les pages des heures durant sait tout de la physicalité de l'écriture : la crampe qui prend poignet et métacarpes, la brûlure du pouce, et le creux laissé par le stylo contre le majeur ou l'index qui se sédimente, à la longue, en callosité.

Évoquant, dans sa préface, la naissance du projet en 1984 avec le portrait de Philippe Soupault, Jérôme Garcin se souvient que la photographe, capturant les mains de l'écrivain, « *n'était pas loin de les trouver plus éloquentes, plus expressives, plus parlantes que son beau visage d'empereur romain* ». Cette conviction, explique-t-il, est venue à Hannah Assouline à l'occasion d'un reportage réalisé auprès d'ouvriers jurassiens dont les mains, exposées à des substances toxiques, racontaient leur histoire de force et de souffrance. Le visage peut se fermer, dissimuler l'humeur derrière un sourire de façade et l'âge sous une couche de maquillage. Les mains, elles, avouent. Elles ont leur propre langage, charnel et silencieux, qui nous déshabille. Au point que « *certains écrivains, habitués à montrer leur visage en gros plan sur le plateau d'*Apostrophes, *hésitaient à exhiber leurs mains, comme s'ils révélaient leur part la plus intime* ». L'inquiétude se traduit par des ongles rongés. Le temps qui passe s'incarne dans les taches et la peau affinée. Le labeur obstiné se lit dans les traces d'encre semées sur la paume, et dans une certaine crispation fébrile du stylo devenu sixième doigt.

> ELLES ONT LEUR PROPRE LANGAGE, CHARNEL ET SILENCIEUX

À quoi pensent les mains des écrivains ? La main gauche d'Umberto Eco, fermement agrippée à sa canne, et la droite appuyée sur une porte figurent un mélange de fragilité et de détermination. Sur celles d'Emmanuel Levinas, apposées sur un fauteuil en velours, on croirait que les veines esquissent un « *haï* », qui signifie « vivant » en hébreu. La main gauche de Catherine Meurisse, faisant glisser un pinceau à l'intérieur d'un album, et sa main droite qui maintient délicatement la page offrent un aperçu émouvant de l'artiste au travail. La main de Salman Rushdie posée contre son genou, paume vers le ciel, donne à voir la générosité et la puissance d'un homme défiant encore de sa plume les fanatiques qui le menacent et l'agressent pour le faire taire. Avec celles d'Yves Bonnefoy, les doigts croisés sur le bureau ont pourtant l'air de s'élancer, comme si la seule pose qui leur convenait était le mouvement. Celles de Florence Delay, en dôme, semblent couver un feu invisible. Et celles de Marie Desplechin, tournant les pages d'un geste gracieux, témoignent de l'écriture comme lecture contagieuse : on écrit parce qu'on a lu. Au fil des pages, le livre d'Hannah Assouline nous initie à une chiromancie d'un nouveau genre. Et l'interprétation que l'on hasarde en dit peut-être plus sur notre propre rapport aux écrivains que sur eux. Leurs mains, comme les miroirs, se tendent. ■



★★★★☆
DES VISAGES ET DES MAINS. 150 PORTRAITS D'ÉCRIVAINS
HANNAH ASSOULINE
320 P., HERSCHER, 27 €

AUDREY SOVIGNET

LETTRES DE SEINE-MARITIME

Plongez-vous dans un bain de mots, du 1er au 8 juin, lors de la nouvelle édition de Terres de parole.

« *Dans le bain du monde* » : c'est au son des mots lumineux de Christian Bobin que Terres de paroles poursuit sa mue. Désormais bien ancré aux premières lueurs de l'été, le festival littéraire de la Seine-Maritime célébrera, du 1er au 8 juin, la littérature en organisant au cœur de monuments chargés d'histoire comme l'abbaye de Jumièges, une série d'événements littéraires de haut vol. Au programme, des rencontres et des lectures, associant Bartabas et Jérôme Garcin ou Mohamed Mbougar Sarr et Laurent Gaudé, des tête-à-tête intimistes entre le public et des auteurs dont la parole est rare comme Marie NDiaye ou Yasmina Reza, et une soirée placée sous le signe de la jeune garde littéraire avec François-Henri Désérable et Cécile Coulon. Comme chaque année, le festival décernera le prix Premières Paroles, récompensant un primo-romancier francophone. Parmi les finalistes figurent des plumes prometteuses qui ont marqué la rentrée, tels Éric Chacour et Léna Ghar. Spectacle hommage à Modiano écrit par Jean-François Mondot et interprété par Dominique A, banquet poétique mêlant nourritures terrestres et spirituelles, soirée slam avec Lisette Lombé et Souleymane Diamanka, jogging littéraire avec Cécile Coulon… Les propositions originales ne manquent pas pour sublimer une programmation à couper le souffle.

Léonard Desbrières

terresdeparoles.com

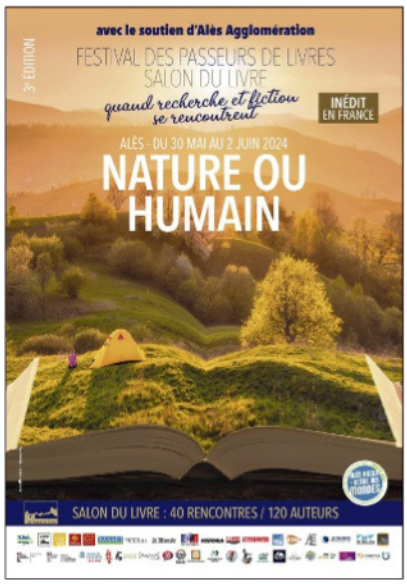
Jamais deux sans trois

Du 30 mai au 2 juin, Alès organise le festival Les Passeurs de livres pour la troisième année d'affilée.

Dans la capitale cévenole, les années passent mais ne se ressemblent pas. Depuis 2022, la ville accueille une multitude d'auteurs, de professeurs et de journalistes dans le cadre de son festival Les Passeurs de livres. Et cette année ne déroge pas à la règle : du 30 mai au 2 juin se tiendra la troisième édition tant attendue. Des sciences humaines à la littérature, des personnalités de renom telles que Hemley Boum, Geetanjali Shree, Philippe Descola, Lauren Malka, Laura Sibony, Philippe Guitton, Nathanaël Wallenhorst, Wilfried N'Sondé ou encore Déborah Lévy-Bertherat ont répondu favorablement à cette invitation. Les sujets brûlants de l'actualité seront abordés lors de nombreux échanges, notamment la préservation des forêts, l'émancipation des femmes, les violences, l'hypertechnologie ou la crise de l'eau. Pour les noctambules, les Pétillantes, soirées associant rencontres thématiques et plaisirs culinaires, sont programmées afin d'imaginer différemment le dialogue entre un auteur et son lecteur. Le festival, ouvert à tous les publics, s'engage aussi tout au long de l'année dans des actions d'initiation à la lecture auprès des personnes handicapées et analphabètes. Une invitation ensoleillée à ne pas manquer. ■

Marie Jouvin

lespasseursdelivres.fr



Par Issy les rêves !

Le samedi 22 juin, la ville d'Issy-les-Moulineaux organisera le millésime 2024 de son Festival du livre.

La journée s'annonce exaltante pour les férus de littérature. Parrainé par Dany Laferrière, l'événement aura pour invitée d'honneur Marie Nimier et s'ouvrira à 11 heures par une dictée géante sur le thème « Le livre pour rêver ». De 14 h 30 à 18 h 30, l'esplanade de l'hôtel de ville sera investie par les festivaliers pour des séances de dédicaces d'auteurs de tous genres (BD, essai, polar, fiction…) et des animations pour les plus jeunes. De nombreuses conférences sont également prévues, rassemblant des experts et des auteurs (Valérie Igounet, Louis Chevaillier, Louison, Marie Portolano…) autour de sujets tels que l'engagement, la sécurité et, année olympique oblige, le sport, mis à l'honneur par cette édition décidément enthousiasmante. ■

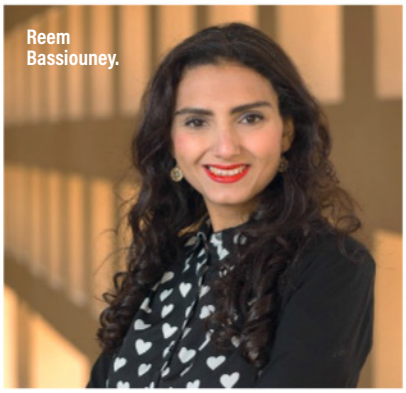
Margaux Morasso

festivaldulivredissy.com

Mille et un prix

Le Sheikh Zayed Book Award a distingué les lauréats de sa 18e édition.

Considéré comme l'un des prix littéraires les plus prestigieux du monde arabe, le Sheikh Zayed Book Award reste peu connu en Occident, malgré ses dix-huit années d'existence. En établissant un large panorama de catégories littéraires, des auteurs, des universitaires et des intellectuels sont récompensés tous les ans par le prix lors de la Foire internationale du livre d'Abu Dhabi. Pour ce faire, une équipe composée du jury, d'un comité de lecture, d'un comité scientifique et du conseil administratif passent au peigne fin les travaux des prétendants. L'édition 2024 a primé l'autrice égyptienne Reem Bassiouney dans la catégorie littérature pour son roman *Al Halwani, la trilogie Fatimide*, le docteur Houssem Eddine Chachia dans la catégorie jeune auteur, le docteur Ahmed Somai dans la catégorie traduction ou encore Frank Griffel dans la catégorie culture arabe dans une autre langue.


Reem Bassiouney.

Les prix représentent au total 7 750 000 dirhams des Émirats arabes unis, et chaque lauréat se voit recevoir 750 000 dirhams ainsi qu'une médaille d'or et un certificat du mérite. Une éminente récompense destinée par ailleurs à donner une aisance financière nécessaire aux écrivains afin de poursuivre dans l'écriture, de s'y consacrer pleinement et de tendre la main aux éditeurs étrangers pour une possible traduction et diffusion de leurs textes. ■ **M.J.**

zayedaward.ae

Mennecy célèbre les lettres

Pour sa 14e édition, le Salon du livre et de la BD d'Île-de-France prendra ses quartiers dans le parc de Villeroy, les 8 et 9 juin.

Parrainé par Irène Frain (*Écrire est un roman*, Seuil, 2023) et Didier Decoin, président de l'Académie Goncourt, le salon attend plus de 120 auteurs. Parmi ces derniers, Éric Naulleau – invité d'honneur de cette édition –, Mireille Calmel, Évelyne Dress, Emmanuel Pierrat ou encore Jacques Pradel iront à la rencontre de leur public. Et les visiteurs auront fort à faire : les bénévoles et la municipalité ont prévu des animations pour satisfaire les lecteurs de tous âges et amateurs de tous genres, de la BD au polar, en passant par le roman historique et la fantasy. Dictées, conférences, ateliers manga et sessions de « speed editing » (entre autres !) rythmeront ces deux journées riches en littérature. Les réjouissances débuteront dès 11 heures le samedi, pour la remise du prix du Premier roman et un cocktail en présence des parrains de l'événement et de nombreux grands noms du paysage littéraire français. ■ **M.M.**

salondulivreidf.com

SDP

Quand Levallois fait revivre le passé

Le Salon du Roman Historique se déroulera les 6 et 7 juillet.

Au fil de ses éditions successives, le Salon du Roman Historique de Levallois s'est imposé comme un événement incontournable. La clé d'un tel engouement : l'esprit d'ouverture de la manifestation. Trouvant tous leur inspiration dans la matière historique, les auteurs invités s'expriment dans des genres toujours plus variés : essais, biographies, romans historiques, romans graphiques, science-fiction, polars…

Présidée par la journaliste et romancière Nathalie Saint-Cricq, laquelle donnera un entretien inaugural, cette édition 2024, les 6 et 7 juillet, aura pour thématique « Les 150 ans de l'impressionnisme ». Au parc de la Planchette, les visiteurs assisteront à des entretiens avec des personnalités exceptionnelles, comme la romancière Scholastique Mukasonga, l'historienne Michelle Perrot, le philosophe Maxime Rovere ou le résistant Robert Birenbaum. Parmi les invités en dédicace : Pierre Haski, Patrice Duhamel, ou les auteurs de bande dessinée Antonia Bañados et Jean-Sébastien Bordas.

En cette année de commémoration, la lecture musicale de clôture célébrera l'impressionnisme. La comédienne césarisée Judith Henry proposera une lecture de *Berthe Morisot. Le secret de la femme en noir* de Dominique Bona accompagnée au piano par Théodore Lambert du conservatoire Maurice-Ravel de Levallois-Perret. Un moment suspendu en forme d'hommage à la seule femme du célèbre groupe des impressionnistes. Enfin, comme tous les ans sera remis le prix des lecteurs de Levallois. Qui sera l'heureux successeur de Nicole Bacharan, lauréate de l'édition 2023 ? ■ **Simon Bentolila**

salonromanhistorique-levallois.fr

Corto Maltese, la passion des grands auteurs

À Paris, une exploration foisonnante des références littéraires à l'œuvre dans les aventures du plus célèbre marin de la bande dessinée, créé par Hugo Pratt.

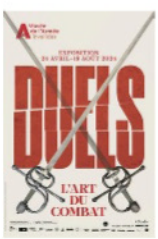
Le Centre Pompidou a déniché la bonne formule : organiser des expositions thématiques au cœur de ses collections permanentes afin d'établir des correspondances entre les œuvres et de revisiter le temple de l'art moderne et contemporain avec un œil neuf. Surfant sur le succès d'*Yves Saint Laurent aux musées* en 2022, l'établissement a récidivé cette année en confrontant des vêtements de haute couture à des tableaux et des sculptures dans le parcours *La Traversée des apparences*. Aujourd'hui, au tour de la bande dessinée d'occuper tous les étages de ce lieu emblématique de la capitale, avec pas moins de six présentations différentes autour du neuvième art, en collaboration avec le Fonds Hélène & Édouard Leclerc. On y trouve la création européenne, les mangas japonais et les *comics* américains, profondément ancrés dans l'imaginaire collectif, pour des conversations inédites, qu'elles soient formelles, thématiques ou chromatiques, avec les pièces phares du musée. Au niveau 2, Corto Maltese, le personnage iconique inventé par Hugo Pratt (1927-1995), investit les espaces de la Bibliothèque publique d'information pour raconter comment l'auteur a exploré au fil de ses aventures une dimension romanesque, en utilisant de nombreuses références littéraires. S'appuyant sur une sélection de documents originaux (planches, story-boards, croquis, études, aquarelles, carnets de notes, photographies…), la visite retrace la formidable odyssée du marin né en 1967, qui sillonne le globe, épris de liberté. Témoin des bouleversements historiques au début du XX[e] siècle, le baroudeur est devenu populaire au fil d'albums qui citent pêle-mêle William Shakespeare, Robert Louis Stevenson, Jack London, Hermann Hesse, Gabriele D'Annunzio, Arthur Rimbaud ou Samuel Taylor Coleridge. Foisonnant. ■ **Gabrielle Martin**

→ **Corto Maltese. Une vie romanesque**
Jusqu'au 4 novembre. *centrepompidou.fr*

En garde pour l'honneur

À vos sabres, rapières et dagues ! Le musée de l'Armée, à Paris, consacre un parcours théâtralisé à la longue tradition du duel, de l'Égypte antique à nos jours.

L'hôtel des Invalides, qui abrite sous son dôme le tombeau impérial de Napoléon Bonaparte, et le musée de l'Armée sont revenus sur le devant de la scène grâce à la sortie de *Napoléon*, le biopic événement de Ridley Scott, en novembre 2023, dépoussiérant au préalable la scénographie pour coller au plus près de cette actualité providentielle. Le cinéma porte chance à ce fleuron du patrimoine, qui offre cette fois au visiteur de plonger dans l'univers fascinant du duel, évoquant notamment des sagas littéraires adaptées sur grand écran comme *Les Trois Mousquetaires*, d'Alexandre Dumas, ou *Harry Potter*, de J.K. Rowling… et jusqu'à Vincent Perez, qui a exploré le sujet à son tour dans *Une affaire d'honneur* (2023). Présentée alors que les épreuves d'escrime des Jeux olympiques de Paris 2024 se dérouleront non loin de là, au Grand Palais, l'exposition dégaine épées, sabres, rapières, dagues, couteaux et pistolets au cœur d'un parcours théâtralisé, qui raconte cette pratique de l'Égypte antique à nos jours. Le duel permettait de réhabiliter la dignité bafouée d'un homme. Après un affront, il disposait de quarante-huit heures pour convoquer des témoins et décider du lieu et de l'heure, afin de laver son honneur et d'obtenir réparation. Au-delà de ce délai, sa réputation volait en éclats. La lâcheté n'était pas tolérée. Les adversaires se rencontraient en un combat singulier, mis en scène selon des règles très précises et des valeurs telles que le respect, l'éthique, la grandeur d'âme, la discipline et le courage. À la fin, le conflit était réglé. ■ **G.M.**



→ **Duels. L'art du combat**
Jusqu'au 18 août. *musee-armee.fr*

RODI 1923 LA MAISON DORÉE DE SAMARCANDE, HUGO PRATT ADAGP, PARIS 2021 ET 1987 CONG S.A. SUISSE – ANNE-SYLVAINE MARRE-NOËL/PARIS MUSÉE DE L'ARMÉE

Mathurin Voltz et une élève sur la scène de l'Auditorium de Bayeux, en avril.

En scène, lycéens !

Sous l'impulsion des Espaces Culturels E.Leclerc, une initiative originale se déploie partout en France : un format de rencontres uniques entre comédiens et élèves pour préparer le bac de français. Plongée dans les coulisses des Écrivains du bac 2024.

Dans la fraîcheur du printemps normand, une foule se presse devant l'Auditorium de Bayeux (Calvados). On se faufile pour trouver une place tandis que le public s'installe religieusement. Les spectateurs sont des lycéens et, s'ils sont intimidés, c'est parce qu'ils savent qu'ils ne sont pas là pour assister à une pièce de théâtre, mais pour un atelier un peu particulier dans lequel ils auront un rôle à jouer. Depuis trois ans, en amont et pendant le festival Culturissimo des Espaces Culturels E.Leclerc, un cycle de rencontres entre comédiens et lycéens est organisé dans le but de préparer les futurs bacheliers à l'épreuve de « lecture expressive ». Cinq comédiens se déplacent dans une quinzaine de villes afin de partager leur expérience avec des adolescents peu habitués à lire à voix haute, bien contents de pouvoir s'entraîner afin d'obtenir les deux points promis par l'exercice.

Ce jour-là, c'est Mathurin Voltz qui fait office de maître de cérémonie. Diplômé du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, habitué des planches, il est aussi un lecteur hors pair, puisqu'il prête sa voix à de nombreux livres audio. Le comédien et les professeurs se sont concertés pour choisir les textes qui serviront de base à l'atelier. À peine arrivé sur scène, Mathurin Voltz en lit quelques-uns et captive son auditoire. Au programme ce matin-là, des poèmes des *Cahiers de Douai* d'Arthur Rimbaud et des extraits de *Manon Lescaut* et d'*Aurélien*.

PUBLIC CONQUIS

Après une courte introduction lors de laquelle le comédien livre ses conseils sur le placement de la voix, la maîtrise du corps et la gestion des émotions, c'est l'heure de se jeter à l'eau. Les volontaires se succèdent sur scène et lisent le texte de leur choix une première fois, puis une seconde, en tenant compte des retours de Mathurin Voltz, qui prend le temps d'écouter les questions et de se confier sur son métier. Après deux heures d'échanges, les lumières se rallument sur un public conquis. « *On a peu de temps pour préparer la lecture à voix haute avec les élèves,* explique Karine Castel, leur professeure de français, *alors on savoure l'aide précieuse de Mathurin Voltz.* » Même son de cloche du côté des élèves : « *C'est une chance de pouvoir rencontrer un comédien,* raconte Maxime, l'un des volontaires. *Il a une approche différente de notre professeure, c'est ce qui fait la richesse de l'exercice.* » Une expérience concluante, donc, et le meilleur des entraînements pour le grand jour. On leur souhaite bonne chance. ■

Léonard Desbrières

LÉONARD DESBRIÈRES

3 QUESTIONS À…
MATHURIN VOLTZ

Comment avez-vous rejoint l'aventure ?

On m'a contacté l'année dernière et j'ai tout de suite dit oui. J'appréhendais un peu de me retrouver face à des élèves, mais j'étais surtout motivé à l'idée de partager mon expérience et de les aider à maîtriser un exercice pas si facile. Il faut donner à entendre, à voir un texte, le sublimer sans trop en faire. L'équilibre est complexe.

Que peut apporter un comédien à ces élèves ?

Les mots, la lecture, l'interprétation, c'est notre quotidien. Le but, c'est d'abord de les rassurer, puis de les motiver en utilisant des « trucs » qu'on a appris dans notre formation ou sur scène, comme la gestion du souffle ou l'implication du corps dans la parole.

Quel est votre sentiment au sortir de cette rencontre ?

J'ai aimé nos échanges et la curiosité des élèves. J'ai été impressionné par leur audace. Il faut du courage pour monter sur scène ! Surtout, je suis content du travail qu'on a effectué. J'ai pu constater des progrès chez chacun des volontaires. Ça veut dire que mes conseils ont fonctionné.

Propos recueillis par L.D.

LiRE magazine & VOILES et voiliers

Les écrivains et la mer

100 PAGES

POUR RÊVER, VOYAGER, ET SUCCOMBER À L'APPEL DU LARGE

Disponible chez votre marchand de journaux à partir du **vendredi 14 juin 2024**

et ici aussi

SENS CRITIQUE

L'AVIS DES LECTEURS

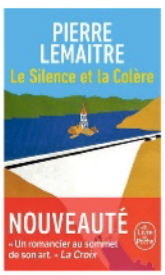
Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

3 ✶ BAUMGARTNER
Paul Auster (Actes Sud)

« […] Alter ego de l'auteur *[qui nous a quittés le 30 avril dernier],* Sy Baumgartner est un éminent professeur d'université en même temps qu'un auteur respecté. Mais, à plus de 70 ans, le terme du voyage se fait pressentir. Même si, et pas seulement en esprit, l'homme n'a toujours rien lâché de ses activités, œuvrant sans relâche à son dernier ouvrage, il lui faut bien reconnaître que des détails commencent à le trahir. Veuf depuis dix ans, il a de soudaines absences, se brûle avec une casserole oubliée sur le feu, tombe dans l'escalier de la cave et ne se souvient plus de ses rendez-vous. Le mari de sa femme de ménage s'étant accidentellement sectionné plusieurs doigts, le "syndrome du membre fantôme" lui inspire une "métaphore de la souffrance humaine et de la perte". Ayant perdu la moitié de lui-même, il se voit en "moignon humain", souffrant de tous ses membres manquants. Alors, irrépressiblement et de plus en plus souvent, les souvenirs éparpillés telles les pièces d'un puzzle envahissent le présent comme dans une tentative de recomposer sa vie […]. Et le miracle se produit : éblouie par le recueil de poèmes qu'il a soigneusement choisis dans les tiroirs d'Anna pour une édition posthume, surgit une étudiante et son projet de thèse, une fille brillante, intellectuellement la copie de la morte, qui pourrait bien devenir une fille spirituelle, celle par qui la mémoire se transmet au lieu de se perdre. Mettant, comme il sait si bien le faire, son style dépouillé au service d'un enchâssement d'histoires pleines d'incidents et de détails riches de sens, Paul Auster tisse les fils d'un récit poignant, non dénué d'humour […]. Un dernier livre qui s'achève sur une épiphanie : la littérature ne meurt jamais et, à travers elle, ses auteurs non plus. » ■ **#Cannetille**

1 ✶ LE SILENCE ET LA COLÈRE
Pierre Lemaitre (Livre de Poche)

« Comment ne pas prendre un suave plaisir à lire *Le Silence et la Colère*, la suite du feuilleton de la famille Pelletier, située cette fois en l'année 1952 ? Savoureuse, édifiante et passionnante. Le style de Pierre Lemaitre est toujours aussi efficace, son art des portraits imparable et sa capacité à enchevêtrer les intrigues virtuoses. Le tout s'appuie sur une riche documentation […]. Le roman intègre avec acuité les préoccupations sociales et le quotidien des Français dans cet après-guerre où débutent les Trente Glorieuses. […] Une véritable fresque humaine où le silence et la colère n'empêchent ni l'émotion ni l'humour d'un écrivain plus que jamais maître d'une saga dont on trépigne déjà de connaître la suite. » ■ **#Cinephile-doux**



LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc - Association pour le développement de la librairie de création -, du 1er au 20 mai 2024, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Ariane Coulondre	Brancusi, l'exposition	Centre Pompidou	Beaux-arts
2	Édouard Louis	Monique s'évade	Seuil	Littérature
3	Paul Auster	Baumgartner	Actes Sud	Littérature
4	Hervé Le Tellier	Le Nom sur le mur	Gallimard	Littérature
5	Philippe Collin	Le Barman du Ritz	Albin Michel	Littérature
6	Franck Thilliez	Norferville	Fleuve	Polars
7	Manu Larcenet	La Route	Dargaud	BD
8	Erri De Luca	Les Règles du Mikado	Gallimard	Littérature
9	Thomas Schlesser	Les Yeux de Mona	Albin Michel	Littérature
10	Alain Damasio	Vallée du silicium	Seuil	Polars
11	Salman Rushdie	Le Couteau	Gallimard	Littérature
12	Virginie Grimaldi	Plus grand que le ciel	Flammarion	Littérature
13	Joël Dicker	Un animal sauvage	Rosie & Wolfe	Polars
14	Laurent Gaudé	Terrasses ou Notre long baiser si longtemps retardé	Actes Sud	Littérature
15	Michael McDowell, Pedro Oyarbide	Katie	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
16	Élisabeth Badinter	Messieurs, encore un effort	Flammarion	Essais
17	Ariane Coulondre	Brancusi	Centre Pompidou	Beaux-arts
18	Jean-Baptiste Andrea	Veiller sur elle	L'Iconoclaste	Littérature
19	Éric-Emmanuel Schmitt	La Traversée des temps (t. 4)	Albin Michel	Littérature
20	Elias Sanbar	La Dernière Guerre ? Palestine, 7 octobre 2023-2 avril 2024	Gallimard	Essais
21	Tim Probert	Lightfall (t. 3)	Gallimard BD	BD
22	Joann Sfar	Nous vivrons	Les Arènes BD	BD
23	Aki Shimazaki	Urushi	Actes Sud	Littérature
24	Vincent Lemire, Christophe Gaultier	Histoire de Jérusalem	Les Arènes	BD
25	François Lecointre	Entre guerres	Gallimard	Littérature
26	Delphine Horvilleur	Comment ça va pas ?	Grasset	Essais
27	Françoise Chandernagor	L'Or des rivières	Gallimard	Littérature
28	Laurent Gounelle	Un monde presque parfait	Mazarine	Littérature
29	Scarlett St Clair	Hades et Perséphone (t. 4)	Hugo Roman	Littérature
30	Collectif	Hors-série Constantin Brancusi	Connaissance des arts	Beaux-arts
31	Collectif	Brancusi au Centre Pompidou	Beaux Arts Éditions	Beaux-arts
32	Gaël Faye, Sowa, Sylvain Savoia	Petit pays	Dupuis	BD
33	Guillaume Musso	Quelqu'un d'autre	Calmann-Lévy	Littérature
34	Kalindi Ramphul	Les Jours mauves	Lattès	Littérature
35	Vincent Lemire, Thomas Snegaroff, Alizée de Pin	Israël - Palestine. Anatomie d'un conflit	Les Arènes	Essais
36	Les Soulèvements de la Terre	Premières secousses	La Fabrique	Essais
37	Bernard Minier	Les Effacées	XO	Polars
38	Jean-Paul Dubois	L'Origine des larmes	L'Olivier	Littérature
39	Caroline de Mulder	La Pouponnière d'Himmler	Gallimard	Littérature
40	Guillaume Meurice	Dans l'oreille du cyclone	Seuil	BD

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Pierre Lemaitre	Le Silence et la Colère	Livre de Poche	Littérature
2	Franck Thilliez	La Faille	Pocket	Polars
3	Virginie Grimaldi	Une belle vie	Livre de Poche	Littérature
4	Giuliano da Empoli	Le Mage du Kremlin	Folio	Littérature
5	Stéphane Carlier	Clara lit Proust	Folio	Littérature
6	Mélissa Da Costa	Les Femmes du bout du monde	Livre de Poche	Littérature
7	Éric Fouassier	Le Bureau des affaires occultes (t. 3). Les nuits de la peur bleue	Livre de Poche	Polars
8	Jeanne Benameur	La Patience des traces	Actes Sud	Littérature
9	Nastassja Martin	Croire aux fauves	Folio	Littérature
10	Jean-Christophe Rufin	Les Flammes de pierre	Folio	Littérature

Bibliothèque publique d'information | Exposition
29 mai – 4 novembre 2024

Corto Maltese
Une vie romanesque

Illustration © 1983 Cong S.A. Suisse - Tous droits réservés

Éric Naulleau

DES CHATS ET DES HOMMES

Il aime les petits félins et Varlam Chalamov. Éditeur et homme de médias, celui qui se définit comme un humaniste de gauche, désormais controversé au sein de son camp d'origine, nous a reçus chez lui, à Paris, à l'occasion de la publication de son pamphlet contre Jean-Luc Mélenchon. Portrait, loin des polémiques, d'un érudit qui préférera toujours la littérature à la politique.

« *C'était l'époque où, à l'université, on enseignait Léon-Paul Fargue, et pas le monde merveilleux des drag-queens.* » À notre arrivée chez lui, à Belleville, dans l'Est parisien, Éric Naulleau discute avec notre photographe – et, si l'on en croit la première phrase qui parvient à nos oreilles, il est en pleine forme. Les livres et les bandes dessinées débordent de partout, et cela frappe d'entrée : avec Naulleau, le pointu et le populaire cohabitent harmonieusement. On trouve dans sa bibliothèque aussi bien les œuvres complètes de Huysmans que celles de Simenon – et, ici et là, un dessin original de Lauzier ou des serre-livres à l'effigie de Blake et Mortimer. On remarque également une photo de Varlam Chalamov : « *Je tiens à vivre sous le regard de cet homme. Qu'il ait pu écrire un livre comme* Récits de la Kolyma *en sortant du Goulag relève du miracle. C'est un de mes dieux littéraires.* »

« ASSEZ OFFENSIF DE NATURE »

Naulleau, 63 ans, a ses passions fixes (dont Graham Parker, nous y reviendrons) et ses dégoûts plus ou moins récents. Un an après un livre au vitriol sur Sandrine Rousseau, il vient de publier *La République, c'était lui !*, un pamphlet implacable contre Jean-Luc Mélenchon. Autour de la table basse de son salon, cet admirateur de Léon Bloy nous en dit plus sur ce violon d'Ingres : « *Le pamphlet correspond à ma tournure d'esprit : je suis assez offensif de nature. Même dans les émissions, j'aimais fusionner le débat et le pamphlet. C'est une tradition vivace en France, et j'aime bien le pratiquer. Ça a le mérite d'être court – on n'imagine pas un pamphlet aux dimensions de* Guerre et Paix. *Ce sont des livres d'intervention, qu'on*

Idole et ami de l'essayiste, le musicien Graham Parker veille sur le bureau d'Éric Naulleau. À droite : une affiche bulgare du *Père Goriot,* adapté par Robert Vernay en 1945.

écrit en deux à trois mois, l'idée n'est pas de faire un essai complet et exhaustif. On n'y est plus bretteur que penseur, ce qui me va bien. Après, on est prisonnier de celui qu'on a pris comme tête de Turc, on a moins de liberté que dans le roman. Là, j'en ai marre de la politique, il faut que je m'aère l'esprit… »

On ne le laissera pas s'aérer l'esprit si vite. Il fut, dans sa jeunesse, assistant parlementaire du sénateur socialiste Louis Perrein, et aimerait désormais s'inscrire dans le sillage d'Orwell, de Camus ou de Simon Leys. L'homme qu'il juge le plus proche de lui intellectuellement est son ami Michel Onfray. Si Mélenchon est selon lui un « *cynique* », un « *escroc* » n'agissant que par électoralisme à la tête de « *La France indigne* » (LFI), y a-t-il encore une gauche qui trouve grâce à ses yeux ? « *En 1990, je cherchais du boulot et un copain m'avait mis en relation avec ce sénateur. Je ne suis pas partisan et n'ai jamais été encarté. Au Sénat, j'écrivais des discours, et cela m'a permis de faire des rencontres décisives. Mais ça a achevé de me dégoûter de la politique. J'avais vu que même pour des strapontins il y a des batailles féroces, et je ne suis pas taillé pour ça. Depuis "l'affaire du foulard", en 1989, nous avons deux gauches irréconciliables. Je suis d'une gauche qui se réclame de Clemenceau, et dont Chevènement fut l'honneur, même si je n'étais pas d'accord avec lui sur tout. Le discours de Bernard Cazeneuve me convient, mais on ne l'imagine pas prendre le taureau par les cornes. J'ai de l'estime pour André Vallini. Enfin, je vois mal François Hollande rassembler la gauche : il n'est pas MacGyver.* »

LE GOÛT DU MÉCONNU

Dieu merci, il n'y a pas que la gauche dans la vie. Si Naulleau ne croit pas à l'homme providentiel en politique, il a eu le privilège de sympathiser avec son idole, celui qu'il considère comme le messie du rock : Graham Parker. On remarque dans son salon une œuvre de Jef Aérosol représentant Parker et, partout, des affiches ou photos du MacGyver de la guitare. À sa seule évocation, Naulleau paraît aussi habité que Léon Bloy : « *C'est en 1977 que je l'ai découvert, grâce à mon plus ancien camarade, Yves Calvi. Car Calvi était un rockeur, figurez-vous, avec des cheveux longs – je sais que c'est violent, essayez de faire un effort d'imagination… De Graham Parker je recommande au moins deux albums parfaits :* Howlin Wind *et* Don't Tell Columbus. *Et si vous aimez un rock plus dur, essayez* Squeezing Out Sparks. »

Une bibliothèque est réservée aux Pléiades, avec, entre les livres, de nombreuses statuettes de chats : « *J'avoue que je franchis parfois les limites du kitsch – j'aime trop les chats.* » Il en a deux, que nous ne verrons pas : ils se cachent. La Bulgarie, en revanche, colonise l'espace. Dans le couloir, on note une affiche de la version bulgare de l'adaptation cinématographique du *Père Goriot*. Au milieu de la bibliothèque principale, Naulleau nous montre un petit tableau offert par Yordan Raditchkov, l'auteur des *Cours obscures*, et l'homme qui lui avait soufflé le nom de L'Esprit des péninsules, quand il avait voulu créer une maison d'édition, en 1993 : « *J'ai été prof en Bulgarie dans les années 1980, à Sliven et non à Sofia, comme on peut le lire sur Internet. La mère de mes deux fils est bulgare. Pour l'anecdote, j'ai un ancien élève de Sliven qui est devenu un génie de la langue française et traduit notamment Lacan en bulgare – je serai encore plus impressionné quand il traduira Lacan en français ! Blague à part, j'ai lu Chalamov jeune, et l'œuvre d'Ismaïl Kadaré a été* •••

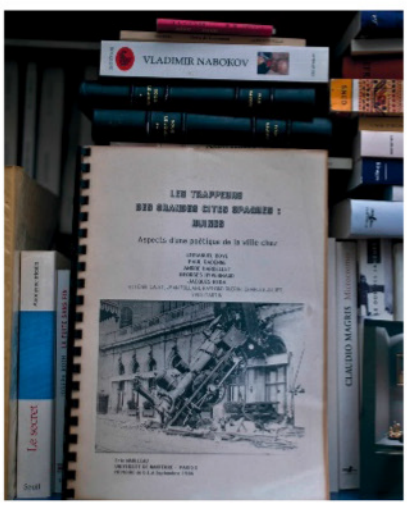
Les *Œuvres complètes* de Huysmans, et le mémoire de DEA de lettres qu'Éric Naulleau présenta en 1986.

un grand choc. De l'Albanie à l'URSS, la littérature de l'Est, c'était mon truc. Je me sens chez moi là-bas. Avec L'Esprit des péninsules, je voulais éditer en France les littératures scandinaves et balkaniques. Mais Gaïa a débuté en même temps. Je leur ai laissé la Scandinavie, et je me suis concentré sur les Balkans. J'ai publié, entre autres, ce que je considère comme le plus grand livre de Claudio Magris, L'Anneau de Clarisse. »

On retourne s'asseoir au salon. Naulleau nous montre le mémoire de son DEA de lettres, « Les Trappeurs des grandes cités opaques : ruines », consacré à Emmanuel Bove, Paul Gadenne, André Hardellet, Georges Hyvernaud, Jacques Réda, Henri Calet, Jean Follain, Raymond Guérin, Charles Juliet et Yves Martin. Preuve que son goût ne varie pas, il a récemment acquis une édition originale de *La Plage de Scheveningen,* de Paul Gadenne, contenant une lettre de Gadenne à Raymond Guérin : *« Gadenne est une de mes grandes passions. J'aime bien ce qui est méconnu. Je suis fan des Stones, mais ce n'est pas la même chose de partager une passion avec des millions de personnes. Avec Graham Parker, nous avons encore correspondu hier… »*

BOUILLON D'INCULTURE

C'est ce qui étonne chez Naulleau : comment un homme si fin peut-il supporter le bain d'inculture dans lequel il est plongé depuis son arrivée à la télévision, en 2007 ? Il n'a plus quitté le petit écran depuis et, malgré la rémunération certainement



confortable qu'il en tire, on imagine que cela doit souvent le navrer, Cyril Hanouna n'étant pas précisément l'égal de Joris-Karl Huysmans : *« J'ai passé ma vie à m'asseoir là où on ne m'attend pas, j'ai aussi écrit pour des journaux improbables, c'est un trait de caractère ancien chez moi. J'avais 46 ans quand j'ai débuté à* On n'est pas couché, *je pouvais m'y risquer : j'avais beaucoup lu avant, j'avais des anticorps littéraires. J'ai animé dix ans* Ça balance à Paris, *là j'étais à ma juste place. C'est ce que j'ai préféré faire à la télé : la culture, le débat, le haut niveau, avec comme chroniqueurs Philippe Tesson ou Élisabeth Quin. Ailleurs, je connais parfois des moments de désarroi. À* Balance ton post !, *on avait fait une soirée sur des gens qui avaient été enlevés par des extraterrestres. Il y a une forme de schizophrénie quand on relit Gadenne en rentrant chez soi après… »*

Un homme à chats ne peut que donner des coups de griffe. Avant de partir, on ne résiste pas à la tentation de lancer Naulleau sur l'une de ses bêtes noires, Houellebecq, auquel il avait consacré un pamphlet dès 2005, *Au secours, Houellebecq revient !* : *« Les dernières années m'ont donné raison. Littérairement, il n'y a pas de débat. Qui me prétendra qu'*Anéantir *est un chef-d'œuvre ? C'est illisible. Quant à* Quelques mois dans ma vie, *où le type vient nous expliquer qu'il a tourné "à l'insu de son plein gré" dans un porno, ce n'est pas sérieux. On dit que c'est un prophète, mais il tire à la ligne, avec des scènes de sexe attendues qui reviennent comme dans un* SAS. *Je lui suis quand même reconnaissant : c'est quand je parlais de mon livre sur lui que j'ai été remarqué, je lui dois donc ma carrière à la télé ! Et j'ai un rapport ambivalent à* Soumission : *Houellebecq y montre qu'il ne connaît rien à Huysmans, il ne dit que des conneries, c'est dramatique ; mais c'est ce roman qui a déclenché l'entrée de Huysmans dans la Pléiade, ce qui est bien. Qu'ajouter ? Houellebecq a toujours eu une passion pour la déréliction physique et intellectuelle, la sienne est entrée dans sa phase terminale. Il est terrifiant, mais drôle : l'embarras des snobs de gauche à son sujet, gênés d'avoir si longtemps défendu un tel réactionnaire, partisan du "grand remplacement", voilà qui est réjouissant. Je m'en délecte ! »*

Alors que nous arrivons sur le palier, il nous montre une dernière fois sa bibliothèque, d'un geste de la main : *« Je suis parfois pessimiste, car les prochaines générations entreront de plain-pied dans la postmodernité, les jeunes n'auront pas ces anticorps dont je vous parlais à l'instant. Je veux contribuer à ce que mon pays et la culture que j'aime échappent au sort qu'on leur promet. On recule, mais on résiste. Je n'abdiquerai pas. »* ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld
Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine*

★★★☆☆
LA RÉPUBLIQUE, C'ÉTAIT LUI ! GRANDEUR ET DÉCHÉANCE DU CAMARADE MÉLENCHON
ÉRIC NAULLEAU
144 P., LÉO SCHEER, 18 €

GÉRARD OBERLÉ

Intelligence du troisième type

Si les spécialistes, experts labellisés, « *tank thinkers* » patentés et autres gugusses omniscients et omniprésents dans les médias vous broutent le grand sympathique avec leurs boniments éclairés, coupez le son, mes amis, et oyez cette proclamation. « *Les temps de la grande Révélation sont proches!* » Cette vaticination est proférée en 1861 par une dame Clarisse Anna, sibylle hallucinée qui publie, à l'enseigne Poulet-Malassis, le fruit de ses élucubrations sous le titre *Rome chrétienne dévoilée ou Révélation du mystère de la tradition apostolique suivie de révélations herméti-prophétiques*. Les meilleurs éditeurs, hélas, sont parfois obligés de résoudre leurs problèmes de trésorerie! « *Écris sans crainte,* poursuit la prophétesse, *car l'ange de lumière versera sur toi sa coupe intarissable. Le cygne a chanté, il est temps que la lionne rugisse! Écris, Dieu est avec toi. Écris, ta parole fera le tour du monde! Dis tout, tout, tout!* » Avant de rugir, notre lionne précise que tout cela lui fut dicté par « *l'intelligence de la troisième région, c'est-à-dire 37 degrés de perfection au-dessus de la zone terrestre* ». Les révélations de la dame produisent une sorte de bouillabaisse mystico-hermético-scientifique assaisonnée de saint Augustin, Habacuc, Lamennais, Paracelse, Kircher, la kabbale, l'Apocalypse, Ballanche, Lessing, Kant, Nostradamus, Boehme, Laplace… La seconde partie du livre décrit les extases et contemplations de la pythonisse. Entrée en transe, il lui arrive de parler en vers. Des anges lui présentent diverses matières ou fruits sur un plateau: des olives, des fraises, des ananas, du limon, des pêches, du raisin, des oranges. « *La fraise c'est l'essence, l'olive la douceur, l'ananas la perfection, le limon l'énergie, la pêche la candeur, le raisin la raison (quand il est en proportion!), l'orange la charité.* » Mon exemplaire contient un prospectus pour le livre donnant aussi les horaires de consultation qu'elle accordait à Paris, des consultations de chiromancie, phrénologie et physiognomonie « *embrassant,* dit-elle, *le passé, le présent et l'avenir* ».

« *Petit livre assez bizarre* […]. *Nous avouons ne pas en avoir saisi le sens, ni compris le but* », disait la *Revue critique des livres nouveaux* lors de la parution. Je n'ai rien compris non plus à ce salmigondis hétéroclite, mais qu'importe! Depuis longtemps, je ne rate aucune occasion d'enrichir le déjà vaste panthéon de la folie littéraire. Madame Clarisse Anna est un beau spécimen de folle littéraire qui aurait sans doute enchanté le proviseur Chambernac de Queneau, ainsi que feu mon belge ami Blavier. La *Revue spiritualiste* m'apprend qu'elle était aussi somnambule. En furetant dans le *Catalogue annuel de la librairie française* de 1868, j'ai appris que cette somnambule siphonnée avait fait paraître un an plus tôt, chez Ledoyen, un conte intitulé *L'Émeraude de Grenade*. Deux livres seulement! C'est misère pour une plume qui grattait sous la dictée de l'intelligence de la troisième région à 37 degrés au-dessus de la zone terrestre. Que dire? En ce temps-là, l'intelligence même la plus transcendante était épuisable, mais, au moins, elle n'était pas artificielle. Les têtes « bien faites » m'en voudront sans doute de leur infliger une fois de plus un billet sur les plumes frappadingues. On ne renonce pas facilement à un vieux dada! « *La vie n'est tolérable qu'avec une marotte, un travail quelconque. Dès qu'on abandonne sa chimère, on meurt de tristesse.* » Ainsi parlait Gustave Flaubert dans une lettre de juin 1863 adressée à Mademoiselle de Chantepie. ■

UN BEAU SPÉCIMEN DE FOLLE LITTÉRAIRE

AUDREY SOVIGNET

Bernard PIVOT
L'ADIEU AU ROI LIRE

Le 6 mai dernier, Bernard Pivot s'en est allé, à l'âge de 89 ans. Si l'on connaît l'animateur d'*Apostrophes* qui mettait à l'honneur la littérature dans les foyers français, l'ancien président du jury Goncourt fut aussi le cofondateur, en 1975, de *Lire*. Dès lors, il convenait naturellement de lui rendre hommage, à travers ce cahier spécial mêlant articles issus de nos archives, extraits d'entretiens, notices biographiques et réactions exclusives d'écrivains.

« Votre libraire à domicile »

En octobre 1975, l'éditorial du premier numéro de *Lire*, que nous reproduisons ici, annonce un programme à la fois simple et ambitieux : éclairer, guider et promouvoir le plaisir de la lecture.

« Nous aimons les livres et nous lançons *Lire,* nouveau magazine mensuel, pour ceux qui, comme nous, aiment les livres.

Vous, peut-être, si la lecture est restée depuis votre enfance le moyen le plus personnel, le plus libre, de vous divertir ou de vous informer.

Vous que la devanture des librairies fascine, mais qui, sitôt entré, êtes troublé, décontenancé par l'abondance des titres, la profusion des couvertures. Que choisir ?

Vous que, souvent, un livre acheté sur une impulsion a déçu. Ou encore vous, qui n'avez pas pour lire tout le temps que vous souhaiteriez.

C'est en pensant à ces problèmes que nous avons conçu *Lire*. Pour qu'il vous apporte trois satisfactions nouvelles :

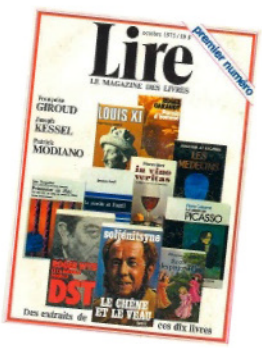
1. LIRE POUR LE PLAISIR

Chaque mois un nouveau numéro de *Lire* renouvellera, multipliera votre plaisir de la lecture, grâce aux extraits de dix livres passionnants choisis parmi les plus récents.

Ce "magazine des livres" n'entend pas devenir une revue littéraire de plus, fondée essentiellement sur la critique, mais veut vous permettre d'apprécier, vous-même, directement, les ouvrages les plus variés.

Chaque extrait n'est ni le résumé, ni le condensé d'un livre, mais le choix d'un ou plusieurs passages tels que l'auteur les a écrits. Largement illustrés par nos soins, ces extraits qui racontent une histoire, exposent des idées nouvelles ou abordent des problèmes d'actualité se lisent comme des articles de magazine.

L'équipe rédactionnelle de *Lire* s'attachera, en sélectionnant les dix livres du mois, à vous offrir à la fois variété et qualité. Dans ce premier numéro, vous passerez ainsi de l'histoire d'avant-hier (la mort de Louis XI) à l'histoire d'hier (l'expulsion d'URSS de Soljenitsyne) ; Pierre Bert vous introduira dans les célèbres et mystérieuses caves de Bordeaux et le docteur Escande dans l'intimité des chirurgiens ; vous serez confronté à des observations impitoyables sur l'éducation des petites filles et à des idées novatrices sur la crise économique et sociale.



Un seul genre est, volontairement, absent de ces extraits : le roman, dont la découverte de quelques pages n'a guère de sens si l'on n'est pas familiarisé avec la complexité de l'intrigue ou la psychologie des personnages. En revanche, vous retrouverez romans et romanciers dans toutes les autres parties de *Lire* (interviews, guide, informations, etc.).

2. LIRE POUR CONNAÎTRE

Tout effort original de récit (mémoires, témoignages), de réflexion (psychologie, politique, économie), de recherche (histoire, biographie, sciences), de style (pamphlets, humour) nécessite un traitement moins court, moins éphémère qu'un article de journal ou qu'une émission de radio ou de télévision. C'est pourquoi les informations durables et les idées-forces, qui changent le monde, s'épanouissent, le plus souvent, dans un livre.

Déjà, pour vous tenir au courant, vous lisez commentaires ou critiques sur les ouvrages majeurs, vous apercevez leurs auteurs sur le petit écran. Mais rien, bien sûr, ne remplace une lecture directe, dans le texte.

C'est ce que vous permet, désormais, *Lire*. À travers les livres qu'il vous présente, c'est un magazine des idées contemporaines, celles que l'on évoque dans les rencontres professionnelles comme dans les réunions amicales.

3. LIRE POUR CHOISIR

Saviez-vous que les éditeurs français mettent chaque année en librairie 10 000 titres nouveaux (soit 40 par jour ouvrable) ? Un grand nombre de ceux-ci correspond à vos besoins et à vos goûts. Ils vous passionneraient… si seulement vous connaissiez leur existence.

Malheureusement, la presse d'information n'a que peu de place, dans ses colonnes, pour le livre. Même de grands hebdomadaires aux pages littéraires fournies ne peuvent y présenter, en moyenne, plus de 350 à 400 ouvrages par an.

Dans *Lire*, chaque année, ce sont plus de 1 000 titres auxquels vous aurez accès : 120 extraits + près de 700 sélections dans le Guide-Lire + plusieurs centaines de citations dans les informations d'"Auteurs et Éditeurs" et la rubrique "J'aime Lire" (où une personnalité nous fait découvrir ses livres favoris).

Lire deviendra ainsi votre "librairie à domicile" avec sa vitrine (10 livres en couverture), le large choix des titres présentés, la possibilité d'en lire des passages. *Lire*, bien sûr, ne vend pas de livres, mais il crée le lien qui manquait entre vous et votre librairie habituelle.

Nous savons que, même si vous en avez les moyens, vous n'avez pas le temps de lire plus de quelques livres chaque mois. Grâce à *Lire*, vous pourrez les choisir en connaissance de cause et en savoir plus sur tous ceux qui vous attirent. » ■

NURPHOTO VIA AFP

Petit écran, grands effets

UNE VIE DE PLATEAUX

En 2001, à l'arrêt de *Bouillon de culture*, *Lire* revenait sur l'épopée télévisuelle de Bernard Pivot au service du livre, commencée près de trois décennies plus tôt.

RAFAËL TRAPET/ALEPH POUR LIRE MAGAZINE

En avril 1973, Bernard Pivot « *ouvrait les guillemets* » de sa première émission littéraire[1]. Vingt-huit ans plus tard, il cesse volontairement de touiller son *Bouillon de culture*. Cette longévité sur un seul genre, rare dans l'histoire et dans les mœurs de la télévision, met en valeur une figure individuelle évidemment intéressante : on ne peut pas tenir aussi longtemps le haut du petit écran sans de vraies qualités d'« *interprète de la curiosité publique* », pour reprendre la formule de Pierre Nora[2]. Cette situation exceptionnelle pose un ensemble de questions plus générales, touchant à la place du livre à la télévision, à la place de la télévision dans la vie du livre, mais aussi, en profondeur, à toute cette société française qui n'en finit pas de surprendre les observateurs étrangers par l'importance qu'elle accorde aux activités culturelles. Il suffit d'avoir séjourné dans une université américaine pour savoir que le succès, voire la simple existence d'une émission comme *Apostrophes* […], y étaient souvent cités comme un attribut de la francité, à ajouter sans doute un jour à la liste des « lieux de mémoire » de ce drôle de pays où l'on célèbre chaque année la Saint-Beaujolais, où l'on brûle des cierges à la Bienheureuse Marguerite Duras.

D'un point de vue déprimé ou réactionnaire – souvent, c'est tout un –, le succès en question mériterait pourtant les plus expresses réserves.

BERNARD PIVOT EN 12 DATES

1935

Naissance, le 5 mai, à Lyon, de Bernard Pivot, fils d'épiciers. Son baccalauréat en poche, ce passionné de football suit des études d'histoire, puis de journalisme au CFJ de Paris.

1958

Après un bref passage au *Progrès de Lyon*, il entre au *Figaro littéraire*, ce qui marque le début d'une longue carrière dans la presse écrite (notamment au *Figaro*).

1970

Animation d'une chronique libre sur Europe 1, qu'il tiendra pendant près de trois ans. On l'entendra quelques années plus tard sur les ondes de RTL.

Certains chercheront, par exemple, à relativiser le phénomène en rappelant que les émissions littéraires n'occupent assurément pas une place de choix dans les « grilles » de programme; à cet égard, il est toujours utile de garder à l'oreille les déclarations de Francis Bouygues, annonçant clairement lors de sa prise de contrôle de TF1 : *« Il y a des choses que nous ne souhaitons pas faire, par exemple du culturel. »* À ceci près que, justement, l'aventure télévisuelle de Bernard Pivot appartient intégralement à l'histoire du service public et que, s'il y est entré en un temps où le choix n'existait pas, il y est ensuite resté jusqu'au bout, sans céder à d'autres sirènes.

La seconde réserve tiendra […] à la forme adoptée par *Apostrophes*, comparée au patron dessiné en 1953 par *Lectures pour tous*, l'émission prototypique en la matière, qui tint monopole une quinzaine d'années durant. Les différences entre les deux styles – faut-il dire les deux époques ? – sautent en effet aux yeux. *Lectures pour tous* était exclusivement fondée sur le face-à-face, celui d'un lecteur privilégié (Pierre Desgraupes ou Pierre Dumayet, en alternance) avec l'auteur, à quoi s'ajoutait celui de Max-Pol Fouchet avec le téléspectateur, pour lui parler d'un livre dont l'écrivain, étranger ou décédé, ne pouvait être présent. La formule Pivot réunit tous les médiateurs en un seul, mais, du coup, elle en relativise l'importance en en faisant l'ordonnateur d'un « cercle » dont il distribue les rôles sans en être totalement le maître. Car il s'agira toujours d'une mise en espace, non d'une mise en scène. On retrouve, au reste, cette personnalisation paradoxale dans le procédé donnant à chaque émission un thème, plus ou moins lâche, parfois à la limite du prétexte, mais qui permet d'offrir « sur un plateau » à l'animateur et à son téléspectateur une large panoplie d'échanges, de dialogues ou de duels entre confrères, adversaires ou complices, sans parler des petits scandales qui pimentent le direct, sur le modèle, resté fameux, des incartades de Charles Bukowski, un soir de septembre 1978.

AFP

Derrière ce choix, on peut voir aussi bien la signature d'un homme que le signe des temps. Le principe convivial peut être la preuve d'une modestie non feinte, s'effaçant derrière les auteurs, tout au plaisir des pensées ou, plutôt, des mots qui fusent, se croisent et s'entrechoquent en sa présence. L'échec, bien oublié aujourd'hui, d'un concurrent comme Georges Suffert s'éclaire à cette lumière, l'animateur s'étant rapidement révélé trop patrie prenante, trop monsieur-je-sais-tout. En même temps, on peut trouver dans cette formule celle qui, tout simplement, convenait à un amoureux dévorateur des livres, se donnant des plans de lectures stakhanovistes, et s'y tenant. Nul doute que les téléspectateurs, et les auteurs, n'aient été reconnaissants à Bernard Pivot de prouver chaque semaine qu'il avait, en effet, lu les livres programmés – ce qui n'était pas, si l'on peut me permettre un avis circonstancié, le cas de tous ses concurrents.

Le style d'*Apostrophes* n'en est pas moins aussi le témoignage d'une époque où il •••

LE ROI « ÉCRIRE » ET SA DICTÉE

Champion du monde d'orthographe, notre chroniqueur se souvient de son expérience des *Dicos d'or*…

A-t-on suffisamment répété que les infortunés qui s'exposèrent aux foudres orthographiques de Maître Pivot étaient des « victimes consentantes » ? Pour avoir été des leurs, de la première dictée des championnats à la dernière des *Dicos d'or* en passant par le sommet onusien (tout ça dans ces colonnes, qui plus est !), force m'est aujourd'hui de nuancer l'hagiographie : c'est plus souvent qu'à son tour que le gourou a été apostrophé, contesté, voire morigéné par ses adeptes, jusques et y compris les plus inconditionnels ! Ne les contraignait-il pas à envoyer au diable… la varice ? À se faire un… cent d'encres à l'idée de ne pas repérer un de ses jeux de mots improbables ? À deviner, du « détonnant » qui sort du ton et du « détonant » qui explose, lequel qualifierait le mieux le vocabulaire drolatique des sans-culottes ? Sinon, c'en était fini de leur rêve fou de figurer au palmarès de ce qu'il n'eût pas hésité à baptiser ses « hittites parades » ! À présent que, las de ce monde ancien, le voilà parti torturer les anges, sous le regard incrédule d'un Tout-Puissant à coup sûr marri d'avoir laissé créer des règles aussi tarabiscotées que celle de l'accord du participe passé des pronominaux, il ne se passera plus une heure sans que nous mourions d'envie de lui crier par-dessus les nuages, en petits princes à Jamais orphelins de leur roi : « S'il te plaît, Bernard, dessine-nous encore de tes moutons à cinq pattes ! C'est dans ton pré, et nulle part ailleurs, que nous aurons finalement connu le bonheur… »

Bruno Dewaele

1974

Un an après *Ouvrez les guillemets* sur l'ORTF, Bernard Pivot produit et anime le programme littéraire *Apostrophes*, qui tiendra l'antenne jusqu'en 1990, avec plus de 700 numéros.

1975

Avec Jean-Louis Servan-Schreiber et sous la houlette du groupe Expansion, il fonde le mensuel *Lire*, qui fait son apparition en octobre dans les kiosques.

1985

Succès immédiat pour les *Championnats de France d'orthographe*, qui deviendront les *Dicos d'or*. Avec l'exercice redouté de la fameuse « dictée de Pivot ».

est désormais moins question de littérature que de livres, où le thématique l'emporte sur l'esthétique. Même si Pivot n'a pas caché qu'il avait une certaine préférence pour les essais et les documents, il serait injuste de prétendre que son émission a systématiquement sacrifié le roman ou la poésie ; en revanche, il n'est pas niable que le choix d'un thème a pu, à plusieurs reprises, faire de l'invité l'auteur d'un livre « sur » plutôt que d'un livre tout court. Mais voilà : tout laisse à penser que, ce faisant, l'animateur était surtout en harmonie avec son époque.

Au reste, la formule ancienne du face-à-face, propice à des explorations plus en profondeur dans la chair d'une œuvre, a, sur la durée, ressurgi, et de multiples façons : ici, au hasard des soirées, par la focalisation, prévue ou non, sur une vedette particulièrement télégénique ; là, plus solennellement, sous la forme des « grands entretiens », ces émissions monographiques exceptionnelles signant l'appartenance du portraituré (Yourcenar, Soljenitsyne, Dumézil…) à une sorte d'aristocratie des lettres. Notons, au passage, que la liste des heureux élus à cette dernière épreuve d'admissibilité avant le prix Nobel constituera un indice fort intéressant des réputations littéraires et intellectuelles en cette fin de XX^e siècle.

LE SALON LITTÉRAIRE

Mais c'est dire aussi l'importance accordée par les uns et les autres à cette émission, dont pourtant l'audience n'atteignit jamais celles des grands *shows* du *prime time* de 20 h 40. Aux considérations moroses, les éditeurs, les libraires et tous les auteurs qui en ont bénéficié, de Patrick Modiano à Vladimir Jankélévitch, pourraient en effet répondre en arguant, a contrario, du rôle joué par un « bon Pivot » dans l'écho obtenu par un livre. L'écho en question se mesure alors aisément dans l'effet direct sur les ventes, qu'il s'agisse d'un roman facile porté par une personnalité haute en couleur ou d'un ouvrage savant que, suivant la belle formule de Pivot, les téléspectateurs, transformés dès le matin en chalands, achètent *« par reconnaissance »* envers un auteur qui leur a plu, même s'ils se doutent bien que sa lecture ne sera pas une mince affaire.

Sur le plateau d'*Apostrophes* en 1982, avec Dominique Rolin et Pierre Gripari.

BRIDGEMAN IMAGES

Cette réponse ne satisfera pas les détracteurs, qui s'en sont au contraire servis pour dénoncer la « dictature » exercée par Pivot : on reconnaît ici la formule à l'emporte-pièce utilisée par Régis Debray, qui eut pour résultat le plus clair de garantir durablement l'intouchabilité de l'attaqué. Au vrai, qui veut noyer son chien l'accuse de la rage : la suppression d'*Apostrophes* à l'initiative d'une direction de chaîne populiste n'aurait pas manqué de susciter un concert de protestations de la part de ceux qui développent un discours téléphobe, d'autant plus argumenté qu'il est fondé sur un usage très sélectif, pour ne pas dire nul, du média dénoncé.

Reconnaître que les émissions de Bernard Pivot ont occupé, un quart de siècle durant, une place remarquable dans la vie culturelle de ce pays par la démultiplication de l'audience accordée par la société à tel ouvrage de Le Clézio ou de Denuzière, de Claude Hagège ou d'André Castelot, ne devrait pourtant rien avoir de scandaleux. Que les services de presse témoignent chaque semaine de l'existence d'un « effet Pivot » ne signifie rien d'autre que la prédominance de la télévision sur tous les autres médias en matière de consommation culturelle de masse. Il n'y a là, surtout rien de nouveau. À chaque époque ses médias. Personne ne se plaindra de ce que Paul Léautaud ait acquis in extremis une réputation nettement au-dessus du cercle des derniers lecteurs du Mercure de France grâce à l'invention du microphone, et l'on soupçonne que l'Arioste ou Le Tasse n'auraient vu aucune objection à ce que leurs œuvres fussent diffusées sous la forme de romans-feuilletons dans la presse quotidienne. Ce n'aurait pas été les mêmes œuvres ? Oui, et alors ?

On s'économiserait bien des polémiques en prenant de la hauteur, et en considérant le phénomène à l'échelle de l'histoire culturelle où, sans jugement de valeur a priori, les sociétés élaborent leurs propres formes avec les moyens du bord. Vues sous cet angle, les émissions littéraires de la télévision

1991

Il anime pendant dix ans l'émission hebdomadaire *Bouillon de culture*, qui, au-delà de la littérature, s'ouvre à d'autres formes de création (théâtre, cinéma, musique…).

1992

Il refuse la Légion d'honneur, mais il aura d'autres trophées, comme, depuis 2009, une cuvée à son nom en AOP beaujolais-villages, dans sa commune de Quincié-en-Beaujolais.

2004

Deux ans après avoir été élu au jury Interallié, il intègre l'académie Goncourt, qu'il présidera dix ans plus tard, succédant à Edmonde Charles-Roux.

PROVOCATEUR, PIVOT ?

Fin 2019, deux polémiques s'étaient abattues coup sur coup sur l'animateur, qui s'était défendu à sa façon.

Fallait-il se fier au côté bonhomme de Bernard Pivot ? Comme l'a déclaré l'éditrice Teresa Cremisi dans l'émission hommage que *La Grande Librairie* lui a consacrée le 8 mai dernier, Pivot était *« un sacré roué, très malin, quelqu'un qui surjouait la naïveté pour arriver au plus près de la sagesse »*. À la fin de sa vie, on lui a ainsi reproché son ambiguïté.
Le 25 septembre 2019, après un discours de Greta Thunberg à l'ONU, il tweetait : *« Dans ma génération, les garçons recherchaient les petites Suédoises qui avaient la réputation d'être moins coincées que les petites Françaises. J'imagine notre étonnement, notre trouille, si nous avions approché une Greta Thunberg… »* Caroline De Haas s'était offusquée de ce tweet jugé sexiste envers une adolescente de 16 ans. Pivot avait botté en touche.
Trois mois plus tard, juste avant la sortie du *Consentement* de Vanessa Springora, la polémique avait été plus vive, concernant cette fois les moins de 16 ans. Un *Apostrophes* datant de 1990 était ressorti. Gabriel Matzneff *(photo)* y était à l'honneur. Pivot aurait pu se contenter de répondre qu'il avait mis Denise Bombardier en avant, mais il s'était justifié ainsi : *« Animateur d'émissions littéraires à la télévision, il m'aurait fallu beaucoup de lucidité*

et une grande force de caractère pour me soustraire aux dérives d'une liberté dont s'accommodaient tout autant mes confrères de la presse écrite et des radios. […] *Le monde des livres et la littérature se jugeaient alors au-dessus des lois et de la morale. »*

Louis-Henri de La Rochefoucauld

se situent dès lors plus dans la continuité que dans la rupture, continuité d'un genre proprement journalistique et, au-delà, d'une forme de sociabilité. Esquissé en dilettante par Hérault de Séchelles, professionnalisé un siècle plus tard par Jules Huret, lointain mais direct prédécesseur de Pivot *au Figaro*[3], l'entretien culturel, puisqu'il s'agit de lui, a été transformé en institution dans l'entre-deux-guerres par un Frédéric Lefèvre, vrai animateur des *Nouvelles littéraires*. Ce titre, bien oublié aujourd'hui, a pourtant servi de modèle, y compris dans sa maquette, à tous les hebdomadaires de son époque : il a même inventé, en fait, l'hebdomadaire moderne, au moment où *Comœdia* tentait, une génération durant, l'aventure d'un quotidien culturel – vieux rêve récurrent dont Pivot fut porteur à son tour, il y a quelques années. Conduit à préciser son identité, l'homme d'*Apostrophes* s'est toujours réclamé non de la tradition critique – qui était, par exemple, visiblement celle d'un Max-Pol Fouchet, dans la génération précédente – mais de celle des « courriéristes », ce qui est bien vu. Mais c'est à une généalogie plus fondamentale, celle du salon littéraire, qu'il faut rattacher structurellement l'entreprise. Ceux qui en instruisent le procès devraient se déchaîner tout autant contre Madame du Deffand ou Juliette Adam. Croit-on qu'au siècle des Lumières il suffisait d'être éclairé pour se faire entendre ? Dans le succès ou l'insuccès de tel ou tel jouaient, et énormément pour une société aussi confinée et contrôlée, l'intrigue et la cabale organisées autour d'un d'Alembert ou d'une Julie de Lespinasse. Salon de l'ère démocratique, sans doute, mais salon tout de même, l'émission littéraire pivotienne remplit la même fonction.

Ce vieux pays littéraire, ce vieux paradis du « créateur » – on parle ici de la France, pour ceux qui ne l'auraient pas compris – a mis du temps à s'intéresser aux multiples figures de la médiation, depuis l'éditeur jusqu'au bibliothécaire, en passant par le libraire. Dans une histoire, en effet encore à venir, non plus de la littérature mais du livre, Bernard Pivot occupera, à n'en pas douter, une place de choix parmi tous ces personnages – enseignants, journalistes, hommes d'affaires – sans lesquels les livres ne seraient que ce qu'ils sont : des tas de papier couverts de signes énigmatiques. ■

Pascal Ory

1. L'émission *Ouvrez les guillemets* a précédé *Apostrophes* de 1973 à 1975. Déjà coordonnée par Bernard Pivot, elle réunissait encore plusieurs intervenants spécialisés.
2. Dans le livre d'entretiens avec Bernard Pivot intitulé *Le Métier de lire* (*Le Débat*/Gallimard, 1990).
3. Cf. la réédition de l'*Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret, chez José Corti en 1999.

BRIDGEMAN IMAGES

2013

Ses messages sur Twitter connaissent un tel succès que les éditions Albin Michel publient le recueil *Les tweets sont des chats.* Son compte dépassera le million d'abonnés en 2018.

2019

Fatigué, il quitte le jury Goncourt, dont il reste membre d'honneur. Un choix qui correspond, pour certains, au début de la polémique autour du *Consentement* de Vanessa Springora.

2024

Atteint d'un cancer, Bernard Pivot décède à Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine), le 6 mai, soit le lendemain de son anniversaire.
Il avait 89 ans.

S'il n'a jamais été un journaliste politique à proprement parler, Bernard Pivot n'en était pas moins conscient des débats du moment. Il aura ainsi reçu à plusieurs reprises l'écrivain dissident russe **ALEXANDRE SOLJENITSYNE**. Outre les interventions de l'auteur de *L'Archipel du Goulag*, on se souviendra aussi d'entretiens avec François Mitterrand et Lech Walesa.

Moments cultes

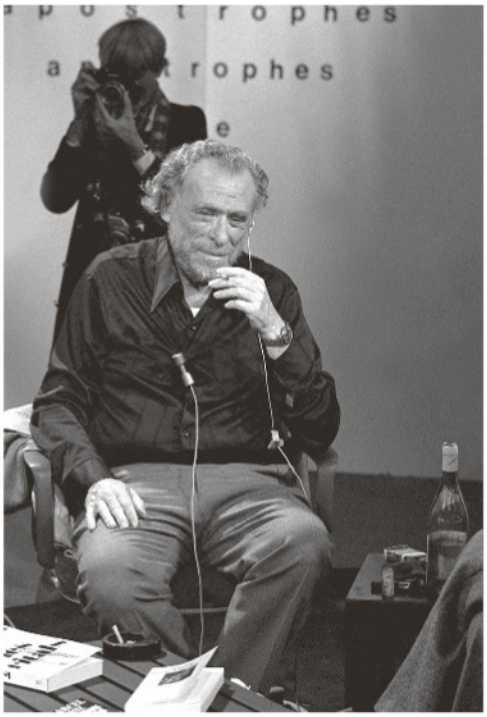
BIENVENUE AU « PIVOT SHOW » !

***Apostrophes*, puis *Bouillon de culture*, ont été entre 1975 et 2001 les hauts lieux du salon littéraire, voire des coups d'éclat, tant Bernard Pivot avait l'art de mitonner ses plateaux. Souvenirs, souvenirs…**

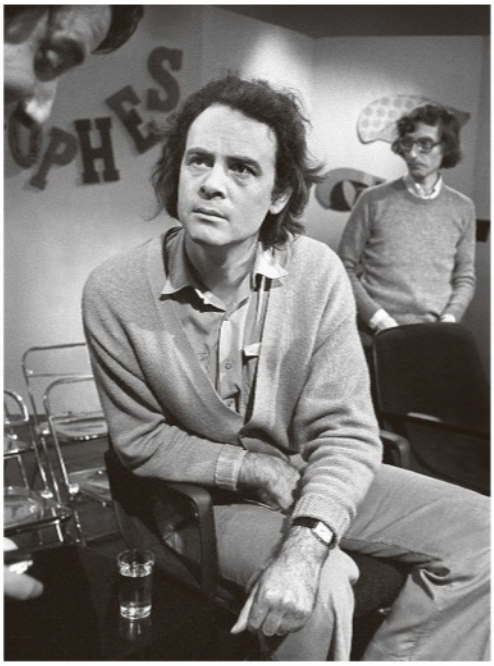
Parmi les invités récurrents, comment ne pas citer **JEAN D'ORMESSON**, dont les envolées, les bons mots et la gouaille ont fait la légende et le succès. Pendant longtemps, l'émission a mêlé « petits nouveaux » et « bons clients » réguliers – Félicien Marceau, Philippe Sollers, Patrick Grainville…

Bernard Pivot a toujours eu un faible pour les écrivaines un peu sulfureuses. On se remémorera ainsi l'apparition « voilée » de Jeanne de Berg – alias **CATHERINE ROBBE-GRILLET** –, célèbre « domina » parisienne, en 1985. On pourrait aussi évoquer certaines apparitions polémiques de Françoise Sagan, Marguerite Duras, ou Christine Angot s'en prenant à l'éditeur Jean-Marie Laclavetine, en 1999, dans *Bouillon de culture.*

INA VIA AFP - BRIDGEMAN IMAGES - BRIDGEMAN IMAGES



Certains écrivains ont de la bouteille, au sens strict. Ainsi, le 22 septembre 1978, CHARLES BUKOWSKI fit-il scandale sur le plateau d'*Apostrophes.* Vidant ses bouteilles de sancerre dans un verre à eau, l'Américain provoque la colère d'un François Cavanna qui lui lance : « *Je vais te foutre mon poing dans la gueule !* » Dans le même registre, le duel Serge Gainsbourg-Guy Béart en 1986 est resté mythique !



La télégénie est une affaire de paradoxe. Lunaire, peinant à construire une phrase cohérente jusqu'à son terme, multipliant bafouilles et silences, PATRICK MODIANO est devenu malgré lui dans *Apostrophes* une bête de télé involontaire. Ne faut-il pas trouver sa patte et imposer son style ?

BRIDGEMAN IMAGES - AURIMAGES VIA AFP

ILS LUI ONT DIT DANS *LIRE*

Quelques citations issues de grands entretiens de Bernard Pivot, dans les tout premiers numéros du magazine. Ouvrez les guillemets…

■ « Entendons-nous : l'histoire vraie d'une vie, elle a dû être aussi racontée par quelqu'un, et si c'est une autobiographie sans exagérations baroques, tracée d'une plume pudibonde par un personnage sans talent, il se peut bien que cette vie paraisse bien fade à côté d'une invention merveilleuse comme l'*Ulysse* de Joyce. »
VLADIMIR NABOKOV (MARS 1978)

■ « L'éternité, c'est ce qu'il y a de plus fragile, c'est du papier. Qu'est-ce qu'il reste de tout le passé ? Non pas les idées, parce qu'elles s'envolent, mais des mots écrits. »
JEAN D'ORMESSON (JUIN 1978)

■ « Tous les hommes sont des séducteurs, toutes les femmes sont des séductrices. Ce que les séducteurs apprennent sur le tard, c'est qu'ils ont toujours été séduits, c'est que toutes les femmes qu'ils ont eues, c'étaient des femmes qui voulaient les avoir. »
FRANÇOIS NOURISSIER (JANVIER 1979)

■ « La révolution est une chose sérieuse, je ne dirai pas le contraire, mais elle doit s'accompagner de joies et de plaisirs. Le but final de la révolution, c'est le bonheur, la défense de la vie sous toutes ses formes, ce doit être le pied. Si la révolution n'est pas le pied, eh bien, c'est foutu ! »
JEAN-LOUIS BORY (JUIN 1977)

■ « Tout homme qui exerce un art […] cherche à prolonger sa durée biologique, à se rattacher au passé et à se projeter dans le futur. Et pour l'artiste, pour le créateur, ne pas l'avouer me semble un mensonge. »
MAURICE DRUON (AVRIL 1977)

■ « L'objectivité de l'historien, à mon sens, n'existe pas. Elle ne peut pas exister. Ce qu'on peut exiger, c'est l'honnêteté de l'historien. Un historien qui, sciemment, fait glisser les informations dont il dispose vers une explication qui le satisfait au point de vue de ses propres conceptions idéologiques, cet historien est malhonnête. »
ALAIN DECAUX (MARS 1979)

■ « À une époque de matérialisme outré, de bêtise pontifiante et de diarrhée verbale, lire un poème, c'est prendre une sorte de bain de propreté, de pureté. »
ROBERT SABATIER (NOVEMBRE 1975)

■ « Je pense qu'il est aussi aberrant de lire en mangeant que de lire en faisant l'amour ! »
PAUL BOCUSE (NOËL 1975)

■ « Le grand reproche que je fais à l'histoire en tant que genre littéraire, c'est son statut, qui est un statut scientifique. D'une part, on ne peut laisser libre cours à l'imagination philosophique […] et, d'autre part, on ne peut pas laisser libre cours à l'imagination romanesque. Pour moi, être historien, c'est être masochiste. »
MAX GALLO (NOVEMBRE 1976)

■ « Faire le bien, éviter le mal, c'est ça le paradis… »
HENRI VINCENOT (JUIN 1980)

■ « Les Académies sont des institutions dangereuses, tout de même, parce qu'elles obsèdent quelques-uns de ceux qu'on appelle les confrères… »
JACQUES LAURENT (NOVEMBRE 1977)

Entretien

« J'AI TOUJOURS PENSÉ QUE *LIRE* ME SURVIVRAIT »

En 2005, pour les 30 ans de notre mensuel, François Busnel interrogeait Bernard Pivot sur la naissance de *Lire*. Morceaux choisis de cette rencontre symbolique entre le fondateur du magazine et l'un de ses successeurs à la tête de la rédaction.

Dans quelles conditions avez-vous créé *Lire*, avec Jean-Louis Servan-Schreiber ?

Bernard Pivot. C'était au mois de juin 1974. À cette époque, j'avais la responsabilité non du *Figaro littéraire* mais du service littéraire du *Figaro*, et je présentais à la télévision l'émission *Ouvrez les guillemets*. Un jour, *Le Monde* a annoncé que je quittais *Le Figaro*. Jean-Louis Servan-Schreiber, qui dirigeait *L'Expansion*, m'a appelé le soir même et m'a dit ceci : « *J'aimerais vous rencontrer, car je pense que nous pourrions faire des choses ensemble.* » Lorsque nous nous sommes vus, il m'a expliqué qu'il voulait diversifier le groupe Expansion. C'était un vrai lecteur, qui s'intéressait réellement aux livres. Et cet homme considérait que j'étais celui dont il avait besoin pour lancer un magazine littéraire et l'animer ! Rappelez-vous que, à cette date, *Apostrophes* n'avait pas encore commencé. J'étais flatté par sa confiance et stimulé par l'idée de créer un journal. Très souvent, dans les semaines qui suivirent ce rendez-vous, nous nous sommes réunis pour nous demander quel genre de magazine sur les livres nous pourrions inventer. Ni lui ni moi n'avions d'idée révolutionnaire ou géniale. Nous savions seulement que nous ne voulions pas faire un magazine qui ressemblerait à ceux qui existaient alors, comme *Le Figaro littéraire*, *Le Magazine littéraire* ou *Les Nouvelles littéraires*. Créer un produit original. Un jour, Jean-Louis m'a téléphoné. Il rentrait d'un voyage aux États-Unis. « *J'ai vu là-bas quelque chose d'assez intéressant,* m'a-t-il dit : *un journal qui publie des extraits de livres. Ce pourrait être la colonne vertébrale de notre mensuel.* » Voilà comment tout est parti… Le titre n'était pas difficile à trouver ; il fallait aller à l'évidence : *Lire*. Nous avons très longuement réfléchi à ce que nous allions mettre dans *Lire*, à la ligne éditoriale, comme on dit aujourd'hui. Tellement longtemps qu'il y eut, au même moment, l'éclatement de l'ORTF. Je fus appelé à présenter, dès janvier 1975, une nouvelle émission de télévision : *Apostrophes*.

La création *d'Apostrophes* fut donc beaucoup plus rapide et facile que celle de *Lire*…

B.P. Oui, et c'est un point intéressant. Pour fabriquer une émission de télévision, il suffit de deux ou trois mois, surtout lorsque vous êtes dans la place. Un journal, c'est beaucoup plus long, beaucoup plus lourd.

Avez-vous eu la tentation de créer des passerelles entre *Apostrophes*, qui débutait, et *Lire*, qui était en gestation ?

B.P. Non, jamais. Je me le suis interdit parce que *Apostrophes* était une émission du service public. J'avais prévenu Jean-Louis : en aucun cas je ne pourrais me servir de la télévision pour faire la promotion du magazine que nous allions créer ensemble. Les deux activités furent séparées dès le départ, chacune étant totalement indépendante. Bien sûr, la notoriété d'*Apostrophes* a rejailli, d'une certaine manière, sur celle de *Lire*, mais il n'y avait aucun lien, hormis mes lectures. Je dirigeais le journal et l'émission de façon très distincte, quoique j'aie pu bénéficier pour l'un et pour l'autre des suggestions et conseils de Pierre Boncenne et de l'assistance d'Anne-Marie Bourgnon. […]

RAFAËL TRAPET/ALEPH POUR *LIRE MAGAZINE*

Dans l'éditorial du premier numéro de *Lire*, présentant les extraits, vous écriviez : « Un seul genre sera volontairement absent : le roman »…

B.P. Eh oui… Que voulez-vous, ce fut une erreur ! Je me suis trompé. Je ne voyais pas comment on pouvait donner envie de lire en publiant un extrait de roman : les personnages ne sont pas connus, le début n'est pas toujours le passage le plus réussi… Bref, j'étais plutôt hostile au roman pour des raisons pratiques. Je ne savais pas comment m'y prendre avec le roman. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles nous avons tout de suite créé la rubrique « L'Entretien » de *Lire*, où les romanciers étaient longuement interrogés. La suite m'a prouvé que l'on pouvait proposer des extraits de romans et que cela fonctionnait parfaitement bien, incitant les gens à acheter le livre et à le lire en entier. Avez-vous remarqué le nombre de quotidiens et de magazines qui publient maintenant des extraits de romans avant la rentrée littéraire ? […]

Comment avez-vous vécu – et comment le journal a-t-il vécu – le processus d'identification très fort qui existait alors entre les noms de Pivot et de *Lire* ?

B.P. En effet, beaucoup de gens disaient : « *Lire*, c'est Pivot. Et le jour où Pivot quittera *Lire*, le journal s'effondrera. » J'ai toujours été convaincu du contraire. J'ai toujours pensé que *Lire* me survivrait parce que sa formule était originale, qu'elle avait rencontré son public et que les taux de réabonnement prouvaient l'attachement des lecteurs. Pour tout dire, je trouvais cette identification quelque peu désagréable. Cela voulait dire que je n'avais pas été capable de créer un journal qui avait de l'avenir. Ou *Lire*, avec ou sans moi, avait une utilité, donnait du plaisir aux lecteurs, ou c'était un magazine creux, fragile et éphémère. Le trentième anniversaire de *Lire* démontre que j'avais raison d'être optimiste. Entre-temps, le magazine a évolué. Tant mieux ! […]

Pourquoi avez-vous quitté *Lire* ?

B.P. Je m'en suis expliqué dans un long éditorial : dix-huit ans, cela suffisait ! Les réunions, dont je n'ai jamais raffolé, me pesaient de plus en plus. N'ayant jamais beaucoup aimé le pouvoir, j'en étais las.

Le pouvoir, non, mais l'influence…

B.P. Oui, je le reconnais, je préfère l'influence. À *Apostrophes* et à *Bouillon de culture*, j'avais plus d'influence que de pouvoir. J'ai quand même passé dix-huit ans à la tête d'une rédaction, petite il est vrai. Ce n'est pas si mal ! […]

Les célèbres « Carnets » de Bernard Pivot, ayant ouvert pendant des années les numéros de *Lire*.

Revenons à vos carnets. Vous y étiez beaucoup plus agressif qu'à *Apostrophes*… Votre ton était à la fois satirique et volontiers irrespectueux. Vous étiez donc Dr. Jekyll et Mr. Hyde ?

B.P. J'ai tout un passé d'échotier au *Figaro littéraire* et de chroniqueur ironique à Europe 1, où, tous les matins pendant quatre ans, je faisais un billet humoristique. C'est Maurice Siegel qui en avait eu l'idée. Il y en eut, des protestations ! Des engueulades ! […] À *Lire*, je libérais aussi mon côté malicieux, parfois impertinent. J'ai toujours aimé m'amuser de la vie littéraire… Prendre les livres au sérieux, oui, la vie littéraire, non.

Diriez-vous de *Lire* qu'il fut – qu'il est – un journal engagé ?

B.P. Oui, engagé pour les livres et pour la lecture.

Et pour certains écrivains ?

B.P. Était-ce de l'engagement que mettre William Styron à la une quand a paru *Le Choix de Sophie*, roman attaqué à droite comme à gauche ? Ou quand je réclamais le prix Goncourt pour *Désert*, de Le Clézio ? Ou lorsque je militais, avec Jean d'Ormesson, pour que Marguerite Yourcenar entre à l'Académie française ? Pas de Goncourt pour Le Clézio, mais Yourcenar fut élue à l'Académie, où elle ne remit jamais les pieds après sa brillante réception. […]

Si on devait la résumer, quelle serait la méthode Pivot ?

B.P. Je dirais : la chance, l'intuition, le travail, l'envie de faire partager.

Quel est votre moins bon souvenir, à *Lire* ?

B.P. Lorsque Jean-Louis Servan-Schreiber a mis *Lire* en vente. Non pas la vente en soi, mais l'idée d'être cédé au plus offrant. Je l'ai dit à Jean-Louis, qui a accepté de vendre à un repreneur que j'agréerais.

Et le meilleur ?

B.P. La sortie du premier numéro. Ce fut beaucoup plus fort que la première d'*Apostrophes*, parce que plus étalé dans le temps. Je faisais le tour des kiosques pour regarder les piles des exemplaires et les affichettes de promotion. Le début d'une jolie aventure. Je suis heureux qu'elle se poursuive. […] ■

Propos recueillis par François Busnel

L'AVENTURE GONCOURT

Au micro d'Europe 1, Bernard Pivot racontait son entrée à l'académie Goncourt, en 2004 : *« C'était inespéré, puisque seuls les écrivains entrent à l'académie Goncourt. J'étais journaliste. »* Membre du jury depuis 1995, Françoise Chandernagor se souvient : *« Il avait tellement fait pour les lettres, il était un si formidable lecteur que ça nous a paru évident qu'il avait sa place dans le jury. Il a donc été élu à l'unanimité. »* L'écrivaine évoque aussi son élection mouvementée en tant que président, dix ans plus tard : *« La présidente, Edmonde Charles-Roux, qui était âgée, nous a adressé sa lettre de démission tout en intronisant Bernard Pivot : en informant même l'AFP, sans même qu'on ait voté ! Il a fallu réorganiser la procédure, mais il allait de soi qu'il fût élu ensuite à l'unanimité. »* En tout cas, il fut un président réformateur, faisant prendre aux jurés l'habitude de faire un compte rendu écrit de chaque livre lu pendant l'été. Parmi les candidats que Pivot a soutenus dès le début : un certain Michel Houellebecq… **Simon Bentolila**

NURPHOTO VIA AFP

Questionnaire de Proust

« CI-GÎT UN LECTEUR QUI CONTINUE DE LIRE »

Le « questionnaire de Proust », ou portrait chinois, qui concluait *Apostrophes* et *Bouillon de culture* dans une réappropriation toute personnelle, était l'une de ses marottes, une marque de fabrique, au point d'avoir été rebaptisé « questionnaire de Pivot ». Il fallait donc bien que l'auteur se prête lui-même à cet exercice, pour *Lire*, en 2005.

◆ Le bonheur parfait, selon vous ?
Ces moments rarissimes où tout concourt à vous donner l'illusion du bonheur parfait.

◆ Qu'est-ce qui vous fait lever le matin ?
Des fourmis dans les jambes.

◆ La dernière fois que vous avez explosé de rire ?
« Toujours il *[le professeur]* commençait par cette phrase prononcée d'un ton bougon tandis qu'il parcourait des yeux la liste des résultats des compositions : "Je n'en vois pas beaucoup dans les dix premiers" » (à la relecture du *Vent Paraclet*, de Michel Tournier).

◆ La dernière fois que vous avez pleuré ?
Question trop intime.

◆ Quel est votre principal trait de caractère ?
Un pessimisme gai et veinard.

◆ Votre principal défaut ?
L'impatience.

◆ À quelle figure historique vous identifiez-vous le plus ?
Michel Platini.

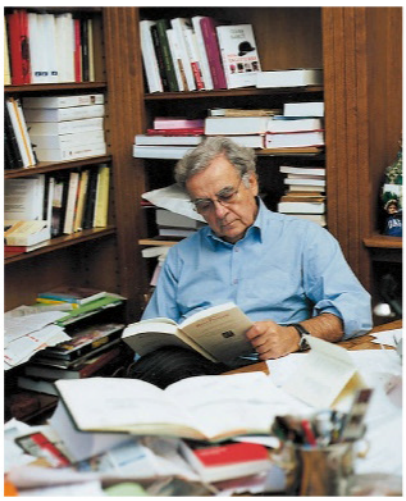
◆ Qui sont vos héros, aujourd'hui ?
Les francophones du Canada.

◆ Votre héros de fiction ?
Le roman.

◆ Votre voyage préféré ?
La traversée de la place Saint-Sulpice, à Paris, et celle de la place Bellecour, à Lyon.

◆ Quelle est la qualité que vous préférez chez un homme ?
L'indulgence, l'indignation.

◆ Et chez la femme ?
Le courage, la tendresse.



◆ Vos écrivains préférés ?
Molière, Paul-Louis Courier, André Gide, Soljenitsyne, etc.

◆ Votre compositeur préféré ?
Mozart, Saint-Saëns, Rachmaninov, etc.

◆ La chanson que vous sifflez sous la douche ?
S'il faut siffler, que ce soit plutôt du vin que sous l'eau.

◆ Votre livre culte ?
Le Petit Larousse.

◆ Votre film culte ?
Les Invasions barbares, de Denys Arcand. Pendant longtemps, ce fut *Les Vacances de M. Hulot*, de Jacques Tati. Je deviens sérieux.

◆ Votre peintre préféré ?
Picasso, Caravage, Gaston Chaissac.

◆ Votre boisson préférée ?
Le vin, ce qui ne signifie pas que je méprise l'eau.

◆ Votre couleur préférée ?
Actuellement, le jaune vif.

◆ Quelle est votre plus grande réussite ?
Entrer, sans être écrivain, à l'académie Goncourt.

◆ Votre plus grand regret ?
Ne pas avoir eu un talent d'écrivain.

◆ Quel talent voudriez-vous avoir ?
La prestidigitation.

◆ Qu'est-ce qui vous est le plus cher ?
Ce qu'il me reste à vivre.

◆ Si vous pouviez changer une chose dans votre apparence ?
Cinq kilos de moins. (Impossible !)

◆ Que détestez-vous par-dessus tout ?
La calomnie, la mauvaise foi.

◆ Quand vous ne lisez pas, quelle est votre occupation préférée ?
Rêver. Regarder des matchs de foot.

◆ Votre plus grande peur ?
La décrépitude physique et mentale.

◆ À quelle occasion mentez-vous ?
Quand je ne sais pas.

◆ Quelle est votre devise ?
L'euro.

◆ Comment aimeriez-vous mourir ?
En lisant.

◆ Rédigez votre épitaphe…
« Ci-gît un homme que la chance a fini par abandonner » ou « Ci-gît un lecteur qui continue de lire ».

◆ Si vous rencontriez Dieu, qu'aimeriez-vous qu'Il vous dise ?
« Pourriez-vous, mon cher Pivot, m'expliquer la règle des participes passés des verbes pronominaux, que je ne comprends toujours pas ? » ■

RAFAËL TRAPET/ALEPH POUR LIRE MAGAZINE

LE MOT DE DANIEL PICOULY

UN MONSIEUR !

Il était 11 h 13 quand j'ai appris la mort de Bernard Pivot. Je le sais, je venais d'envoyer le texte du manuscrit de mon prochain roman à mon éditrice. On dit qu'on mesure l'importance d'une disparition au souvenir de l'endroit où on l'a apprise. Moi, c'est 11 h 13, l'heure où on se demande pour le plaisir de se le demander : qu'est-ce qu'en aurait dit Pivot ? J'ai tout de suite eu une pensée à haute élévation littéraire : a-t-il su que Saint-Étienne devra jouer les barrages pour passer en Ligue 1 ? Je sais, maintenant on dit « en L1 », mais aujourd'hui comme hier, on dit « les Verts ».

Avec Bernard Pivot on parlait foot, ce qui évitait de donner l'impression, et on lisait *L'Équipe* (mon meilleur tirage en 1998 avec une chronique à 1 million d'exemplaires le lendemain de la victoire). On échangeait entre ex-futurs champions du monde rangés des crampons et des ambitions, en un temps où on ne l'était pas encore, champions. Un temps où même y songer était de l'ordre de la fiction, sinon de la science-fiction, et toujours du domaine étranger. C'était avant 1998. Autant dire avant J.-C. (Johan Cruyff, héros mythique de l'Ajax et promoteur du 4-3-3). Un temps où le footeux qui se voulait écrivain était une sorte de commotionné à la Bazin, *« la tête contre les murs »*, n'ayant qu'Albert Camus pour garder les cages de ces animaux androgynes qui voulaient écrire et aimer le football, en même temps.

> A-t-il su que Saint-Étienne devra jouer les barrages pour passer en Ligue 1 ?

Un temps où, grâce à Bernard Pivot, le livre a eu sa première sélection en équipe de France. Sa première cape de héros. Une pleine bibliothèque à Clairefontaine et dans le vestiaire du Stade de France qui sentait bon la sueur et l'embrocation. On aurait pu créer un prix « Qu'on-court » avec Zidane en président de jury, remis chez Drouant en même temps que le Goncourt 1998 pour Paule Constant avec *Confidence pour confidence*. Un titre tout en une-deux et une intrigue en huis clos comme certains matchs du championnat, après débordements.

Un jour, la direction du *Journal du dimanche* m'a annoncé que Pivot était « *sur le marché* » et qu'elle ne pouvait pas laisser passer « *ça* ». Et donc qu'il reprenait la chronique littéraire que je tenais. « *C'est la loi du marché : le mercato !* » Il n'y a rien à redire à ça. On n'en a d'ailleurs jamais parlé. Le foot aide à admettre. Côté terrain, Pivot, c'était le Platini des plateaux. Il contournait le mur des contempteurs, d'un joli brossé dans la petite lucarne. Le public ne s'y trompait pas dans les salons du livre. Il était fervent, mais respectueux, loin de la « selfite » d'époque.

J'ai eu le plaisir d'inverser les rôles, à Aubagne, sur la scène du Comœdia où il venait de présenter sa pièce. La captation de l'entretien est quelque part. Pas égarée. Seulement quelque part. Forcément formidable. Le désordre et l'égarement ont ce talent magique de magnifier l'absence. Dans un salon du livre, les hasards de l'ordre alphabétique nous avaient rapprochés : « *Pi et Pi, deux fois 3,14 !* » s'était amusée une dame. Après dédicace, elle était revenue avec une analyse graphologique : « *C'est étrange, vous mettez tous deux ronds sur les "i". Signe d'immaturité et nostalgie de l'enfance.* » Sans commentaire. Moi, j'aimais y voir le ballon rouge échappé dans le court-métrage de Lamorisse.Bernard Pivot jouait en défense centrale, avec un penchant sur l'aile droite, sans débordement, et le plateau était sa surface de réparation, mais surtout sa surface de vérité.

L'écriture est victime du syndrome Pelé-Banks. Quand on écrit un roman, on est Pelé, on s'élève au-dessus de tout, et on marque de la tête, le plus beau but du monde. Une fois retombé, on doit admettre que Banks l'a arrêté.

À l'approche des 3 500 signes, le gamin des cités que j'étais devant *Lectures pour tous*, ébahi sans savoir pourquoi, m'en voudrait de ne pas dire à Monsieur Pivot qu'il a longtemps cru que cet émerveillement n'était qu'un mirage et un miracle évanouis. Jusqu'à votre arrivée, Monsieur.

Et vous savez, vous, ce que ça veut dire chez moi quand on dit de quelqu'un qu'il est un Monsieur. Alors, je vous le dis, Bernard Pivot : vous êtes un Monsieur ! ■

AUDREY SOVIGNET – AFP

Bernard Pivot jouant au football avec (de gauche à droite) Francis Huster, Dominique Rocheteau et Denis Tillinac au Stade de France, en 1998.

Témoignages

« QUE REPRÉSENTE BERNARD PIVOT POUR VOUS? »

Parce que ce sont les écrivains qui parlent le mieux de lui, nous avons posé la question à dix-neuf autrices et auteurs, qui nous confient ici leur vision de ce grand passeur de livres.

DAVID FOENKINOS
« Le seul journaliste capable de changer l'histoire de la littérature »

« Je viens d'une époque où Pivot était un dieu, ni plus ni moins. J'allais à la bibliothèque du Centre Pompidou pour voir les archives d'*Apostrophes*. Lui seul avait été accepté chez Albert Cohen, qui l'avait reçu en robe de chambre à Genève. On oublie que c'est une émission qui a changé le cours du destin de *Belle du Seigneur*. D'ailleurs, Cohen parlait du *"miracle Pivot"*. Voilà ce qu'était Bernard Pivot : le seul journaliste capable de changer l'histoire de la littérature. Plus tard, quand je suis devenu écrivain et qu'il s'est pris d'affection pour moi, cela me parut irréel. Être lu par lui, c'est comme être regardé par la plus belle femme du monde. Il a écrit sur mes livres de nombreux articles que je conserve comme des consécrations intimes. Je ne pourrai jamais oublier non plus son invitation à partager le canapé de Michel Drucker. Au-delà de mon cas, on sentait chez lui son incessante curiosité, son goût des autres, son appétit pour les nouvelles générations, son anti-snobisme absolu. Il est de bon ton d'encenser les gens qui partent ; en ce qui concerne Bernard Pivot, c'est un peu de la littérature qui s'évapore ; nous sommes tant à avoir aimé les livres grâce à lui. »

AMÉLIE NOTHOMB
« Une tribune à Simon Leys »

« Parmi les motifs de rendre grâce à Bernard Pivot, le principal des miens : il est celui qui a donné une tribune, et quelle tribune, à Simon Leys, à une époque où dénoncer le maoïsme était interdit par l'intelligentsia européenne. Cet acte d'authentique courage, dont les conséquences furent significatives, mérite toute notre admiration. »

PHILIPPE CLAUDEL
« Un homme bien »

« Bernard était pour moi l'incarnation de l'intégrité, de l'attention aux autres, de la curiosité insatiable, du respect et de l'amour profond pour la littérature, pour celles et ceux qui la font, qui la lisent. J'ai été heureux et honoré de partager avec lui pendant sept ans le pain et le vin à la table des Goncourt, et de parler livres, vigne, cuisine, football, cinéma. Je l'appelais régulièrement et souvent lui demandais conseil, comme on demande à un sage son avis et sa pensée. Bernard était un homme bien. Et je donne à l'adjectif son sens le plus noble et le plus humain. »

MARIE-HÉLÈNE LAFON
« L'élan, l'allant et l'acuité »

« Quand j'ai entendu le nom de Bernard Pivot pour la première fois, en 1976, j'étais en classe de troisième ; mes camarades qui n'étaient pas internes et regardaient *Apostrophes* me disaient, un jour tu passeras chez Pivot. Il a ri quand je lui ai raconté l'anecdote ; c'était en 2016 et je me souviens de ce rire de jeunesse. L'homme avait l'élan, l'allant et l'acuité de ceux que la passion et le désir de la partager ne quittent pas. Grâces lui en soient rendues. »

NINA BOURAOUI
« Impertinence et liberté »

« Dans mon enfance algérienne, Bernard Pivot représente l'esprit français : impertinence et liberté. En 1991, il me donne ma chance. J'ai 23 ans, mon premier roman vient de paraître chez Gallimard. *Bouillon de culture* a pour titre "Ils ont 20 ans et du talent". Je me souviens de ma timidité. Je me souviens de sa douceur, de ses silences, de ses étonnements. Bernard Pivot a construit ce soir-là ma parole d'écrivain. Je suis entendue, je suis comprise et surtout, surtout : je suis espérée. Bernard Pivot ouvre mon avenir d'écriture. Je ne vais jamais l'oublier. »

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - PASCAL ITO/ALBIN MICHEL - SDP - OLIVER ROLLER - PATRICE NORMAND/JC LATTÈS

PIERRE ASSOULINE
« Un lecteur jamais rassasié »

« Après notre rencontre en 1983 sur le plateau d'*Apostrophes*, nous ne nous sommes jamais perdus de vue. Quand il était mon patron au magazine *Lire*, il conseillait à ses journalistes de ne jamais accepter de Légion d'honneur. Au Goncourt, il a œuvré en tant que président pour l'indépendance des jurés, en les protégeant de certaines pressions. C'était un homme de papier, un lecteur jamais rassasié, un lecteur indépendant qui aimait passionnément la vie littéraire, avec ses bruits. »

PASCAL BRUCKNER
« Un gardien du temple des lettres »

« Quand j'étais jeune, le premier Bernard Pivot était une sorte de gardien du temple des lettres. Il fallait passer par lui pour être célébré. Après, il est devenu une figure familière d'animateur, puis un compagnon de route du Goncourt. Il y garantissait le bon fonctionnement du jury comme directeur, il en était le surmoi. Il reste l'homme qui a réussi à faire de la littérature une affaire mondiale, grâce à la télévision. Il a effectué une sorte de prise de la Bastille de la littérature. »

KARINE TUIL
« Une passion contagieuse »

« Par son soutien dans ses articles, Bernard Pivot m'a fait connaître et donné confiance. Je l'admirais pour sa grande intégrité intellectuelle. Il évitait de parler aux auteurs. Je me souviens qu'un jour, dans un salon du livre, il m'avait évitée alors qu'il venait de faire un beau papier sur un de mes livres dans le *JDD*, et cette preuve d'intégrité m'avait rendue admirative. Il aimait vraiment les écrivains, mais pas pour devenir amis avec eux. C'était un découvreur, avec une passion contagieuse. »

FRÉDÉRIC BEIGBEDER
« Un dialogue entre les auteurs et leurs œuvres »

« À titre personnel, Bernard Pivot représente des souvenirs heureux, comme notre dernier mojito bu au Fouquet's avant son AVC. Il était touché que je le défende durant l'affaire Matzneff. Ce soir-là, il m'a longuement expliqué comment il travaillait à créer des "passerelles" entre ses invités. Le principal, selon lui, n'était pas de les faire parler de leur livre, mais de créer un dialogue entre les auteurs et leurs œuvres. Ces passerelles se sont effondrées avec lui. »

IRÈNE FRAIN
« Un grand intuitif »

« J'ai ressenti Bernard Pivot comme un homme qui préférait la sincérité du plaisir de lire à l'hypocrisie des poses mondaines. Il aimait les livres comme il aimait la vie : avec appétit, curiosité. Il se tenait à l'écart des cabales et n'avait de mépris que pour la suffisance. Mais il me semblait assez complexe. Ce grand intuitif ne se résumait pas à son côté bonhomme. J'ai toujours soupçonné en lui un pays secret où il ne laissait personne entrer. Je lui trouvais sur ce point quelque chose du chat. »

GÉRARD DE CORTANZE
« Une photo l'intriguait »

« En 1977, alors que je venais de publier *America libre*, et García Márquez *L'Automne du patriarche*, Bernard Pivot nous proposa un *Apostrophes* à deux voix. Las, l'écrivain colombien tomba malade et l'émission n'eut jamais lieu. Vingt ans plus tard paraissait mon *Madrid de Jorge Semprun*. Une photo intriguait Pivot. Celle de la mère de Jorge, que j'avais retrouvée dans les archives du journal *ABC*. *"C'était une très jolie femme." "Gérard s'est trompé, c'est ma tante"*, répondit Jorge, toujours traumatisé par la mort de celle qu'il considérait *"comme une star merveilleuse"*. »

ALAIN MABANCKOU
« Une sorte de bibliothèque »

« Pour moi, Bernard Pivot représentait une sorte de bibliothèque qui nous permettait, au fond, de feuilleter les pages du monde. Avec lui, peut-être, se ferme une des histoires les plus extraordinaires de la connaissance du monde à travers le livre. Nous autres Africains, quand on voulait devenir un écrivain, on rêvait un jour d'être invité par Bernard Pivot. Bon, je n'ai pas trop eu cette occasion, mais à la fin il a été celui qui a permis qu'on me découvre en France : c'était lorsqu'il avait fait sa chronique sur mon roman *Verre cassé*, paru aux éditions du Seuil en 2005. »

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - JF PAGA/GRASSET - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - JF PAGA - BÉNÉDICTE ROSCOT - WITI DE TERA/OPALE/LEEMAGE/ALBIN MICHEL - PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/FAYARD

STÉPHANIE JANICOT
« Il a rendu le métier d'écrivain jouissif et désirable »

« Bernard Pivot a été un phare pour la grande lectrice que j'étais, enfant. Mes parents ne manquaient jamais un *Apostrophes*. Dès l'âge de 7 ou 8 ans, je me suis glissée entre eux. Alors que mes lectures et l'école auraient eu tendance à me laisser croire que l'écrivain était un personnage du passé – donc forcément mort –, Pivot m'a guidée, peu à peu, vers la conviction qu'il était possible de passer de la lecture à l'écriture, tout en restant vivant ! Même si je ne comprenais pas forcément tous les enjeux des propos tenus sur le plateau, il a rendu le métier d'écrivain jouissif et désirable à mes yeux et à ceux du grand public. Je ne peux que l'en remercier. »

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT*
« Ces yeux qui brillaient de plaisir »

« Pour l'adolescent que j'étais, Bernard Pivot a inventé l'écrivain vivant. Car, si j'en croyais mes manuels, le panthéon littéraire n'était composé que de morts. […] Or, par la lucarne cathodique, j'ai découvert des écrivains vivants. […] Ensuite, je me suis retrouvé, dès ma deuxième pièce, *Le Visiteur*, sur le plateau de *Bouillon de culture*. Quel choc ! Quelle reconnaissance ! […] Enfin, il m'a appelé un jour pour me proposer de rejoindre la table des jurés Goncourt. […] Là, Bernard Pivot m'apprit la rigueur du juré qui doit lire, la responsabilité de servir la littérature, les librairies, mais aussi l'institution Goncourt elle-même afin de ne pas la salir. Bref, toute ma vie, avec sa simplicité bonhomme et ces yeux qui brillaient de plaisir, il me prodigua des leçons essentielles. »

* Retrouvez l'intégralité du texte d'Éric-Emmanuel Schmitt sur Ouest-France.fr

CHRISTINE JORDIS
« Une belle aptitude à jouir de la vie »

« Je lui dois d'avoir commenté comme personne l'un de mes livres, intitulé *Automnes :* la vieillesse nous apporte, écrivait-il dans sa chronique, une *"liberté insoupçonnée"* et une *"manière de confort qui s'apparente au bonheur"*. Ces bienfaits – qu'il connut bien avant de vieillir ! – sont exactement ceux que nous communiquaient ses émissions : elles étaient libres, vivantes, détendues, heureuses. Bernard Pivot incarnait à mes yeux l'amour de la littérature telle qu'elle est vécue, goûtée, éclairée par une belle aptitude à jouir de la vie. »

CHANTAL THOMAS
« Une force d'écoute particulière »

« La première fois que je suis passée dans *Apostrophes*, j'ai eu le sentiment d'entrer dans un espace théâtral dont le texte n'était pas encore écrit. C'était entre un rêve et un cauchemar, mais, dès que la parole a commencé à circuler, ce fut un vrai commencement. Comme quand une pièce commence. Il avait une force d'écoute particulière, faisant surgir la parole qui peut naître entre un écrivain et son livre. Il était d'un hédonisme total, sachant goûter la littérature comme il appréciait l'art culinaire. »

YANN QUEFFÉLEC
« Lire et vivre ne font qu'un »

« C'est bien simple, avec Bernard Pivot, lire et vivre ne font qu'un. Bonnet blanc, blanc bonnet. Du jamais vu à la télé, cet appétit pour la chose appelée "livre" ou "bouquin". J'ai aimé : vous allez aimer, goûtez-moi ça. Et vous, l'auteur : racontez-nous un peu ! Il y en a pour tous les goûts, avec le bonhomme Pivot, tous les bourlingueurs du stylo. Il n'est plus, les stylos sont en deuil, aux quatre coins du globe on verse une larme dans l'encrier. Pivot est mort : vive la page blanche, à vos plumes ! »

YANN MOIX
« Le paradoxe des temps »

« Pivot n'était pas écrivain, mais il s'installe dans la gloire, sinon dans la postérité, avec davantage d'assise que la plupart des écrivains qu'il aura invités. Il incarne le paradoxe des temps : celui qui invite est premier, quand l'invité est second. Celui qui commente domine celui qui crée. Pivot-le-passeur reste, et ce sont les auteurs qui passent. Leçon d'humilité : lui qui s'effaçait face au talent est à présent le seul qui s'inscrive dans le temps. Le grand vainqueur d'*Apostrophes*, ce n'est pas le livre, et encore moins la littérature : c'est la télé. Merci quand même. »

ADÉLAÏDE DE CLERMONT-TONNERRE
« Sa mine faussement sérieuse »

« Le premier souvenir lié à Bernard Pivot, c'est une dictée à laquelle j'avais participé, dans un grand amphithéâtre que je ne saurais situer. J'étais une petite fille. Je me souviens de son phrasé, de sa mine faussement sérieuse, de son regard farceur par-dessus ses lunettes. J'étais très impressionnée. Mon deuxième souvenir, c'est sa générosité : il avait consacré sa chronique du *JDD* à mon premier roman, *Fourrure*. Par la suite, il m'a souvent encouragée, au détour d'un déjeuner d'auteurs ou dans les couloirs d'un salon du livre… Chacun de ses mots a compté. »

Propos recueillis par Hubert Artus, Simon Bentolila, Léonard Desbrières, Louis-Henri de La Rochefoucauld et Baptiste Liger

SAMUEL KIRSZENBAUM - PASCAL ITO/ALBIN MICHEL - MEYER/LEEXTRA VIA LEEMAGE/GRASSET - JF PAGA

Le présentateur Augustin Trapenard, seul héritier de Bernard Pivot ?

DELPHINE GHOSAROSSIAN / FRANCE TÉLÉVISIONS

Après Pivot

LA LITTÉRATURE TOUJOURS À L'ANTENNE

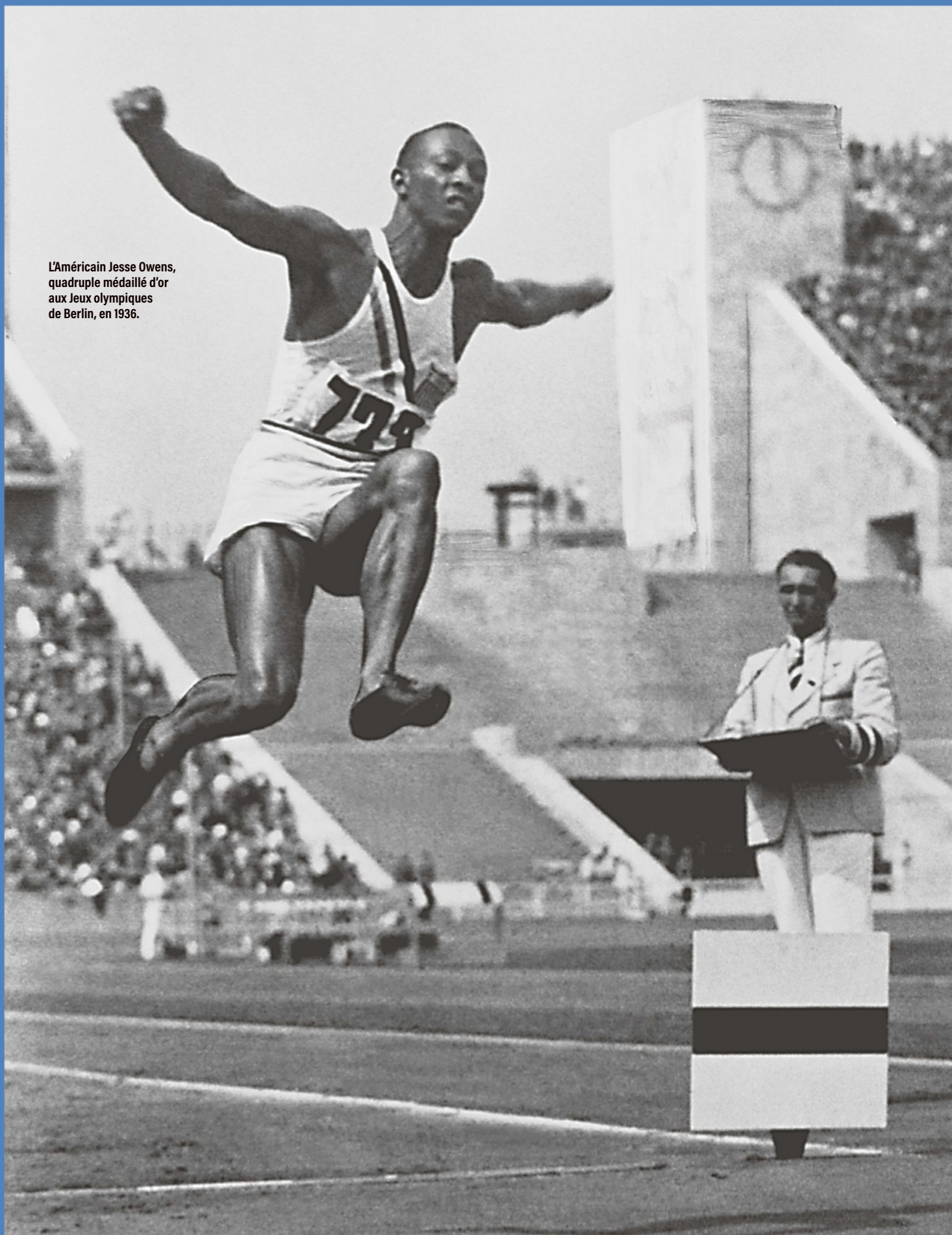
Regrettant la fin de l'ère du créateur d'*Apostrophes* à la télé, l'historien Pierre Nora avait évoqué, en 2001, un *« deuil national »*. Si le livre y fait de la résistance, notamment dans *La Grande Librairie*, la façon de le défendre a changé.

Au printemps 2021, le magazine *Livres Hebdo* publiait une étude qui montrait que la télévision restait le principal vecteur dans les achats de livres des lecteurs. *La Grande Librairie*, alors animée par François Busnel (également à la tête de *Lire* de 2008 à 2015), qui a passé le flambeau à Augustin Trapenard, était de très loin l'émission la plus prescriptrice. Comme *Apostrophes* en son temps, celle-ci était (et demeure) la seule émission littéraire hebdomadaire et diffusée en *prime time*. La filiation entre ces deux programmes montre que le « format Pivot » se joue des époques.

Cette formule, on le sait, repose sur un plateau thématique, où les invités débattent de leur dernière publication. Le tout sans (trop) de séquençages et sans aucun chroniqueur, afin de privilégier la parole vive de celles et ceux que l'on veut entendre avant de les lire. Rarissimes sont, à la suite de Pivot, les émissions qui creuseront son sillon en maintenant leur audience : *Caractères* (produite par Bernard Rapp entre 1990 et 1992), *Droit d'auteurs* (produite par Frédéric Ferney de 1996 à 2008, devenue en 2003 *Le Bateau livre*)… mais elles n'étaient pas diffusées en début de soirée.

LE TEMPS DES CHRONIQUEURS

Pourtant, la télé française n'a pas cessé de « tester » des émissions hebdomadaires et 100 % littéraires, avec plateaux d'invités faisant l'actualité : *Des mots de minuit* (Philippe Lefait, jusqu'en 2013), *Vol de nuit* de Patrick Poivre d'Arvor (1999-2008). Mais ces programmes étaient diffusés en deuxième partie de soirée. Pensons aussi à *Campus* (Guillaume Durand), à *Café Picouly* puis *Café littéraire* (notre chroniqueur Daniel Picouly), voire à *Des livres et moi* (Frédéric Beigbeder), mais ils faisaient la part belle au présentateur et aux chroniqueurs, moins au débat. À la radio comme avec le petit écran, notre époque aime entendre des livres partout (JT, talk-shows, matinales, émissions multiculturelles, les samedis soir de Thierry Ardisson à Léa Salamé) plutôt qu'un seul programme intégralement consacré aux écrits. Exception faite, donc, de cette *Grande Librairie*, si « pivotienne ». ■ **Hubert Artus**



L'Américain Jesse Owens, quadruple médaillé d'or aux Jeux olympiques de Berlin, en 1936.

AKG IMAGES/TT NEWS AGENCY/SCANPIX HISTORICAL

SPORT *et littérature*

C'est le titre d'un ouvrage de Pierre Jourde, paru en 2015 : *La littérature est un sport de combat*. On pourrait évidemment méditer longuement sur le côté ô combien symbolique (et politique) de la formule (d'ailleurs, le sport n'est-il pas, par essence, un combat, ne serait-ce que contre soi-même ?), mais il est aussi intéressant de la prendre au premier degré. Le saviez-vous ? Sous l'égide de Pierre de Coubertin, diverses épreuves artistiques furent intégrées aux Jeux olympiques, parmi lesquelles… la littérature ! Aujourd'hui, le prix Goncourt serait-il, au fond, si différent que cela de la Ligue 1 (un sujet dont on aurait aimé discuter avec Bernard Pivot…) ? À l'occasion de Paris 2024, nous avons donc choisi d'observer les liens qui unissaient les lettres et le sport. À travers les grands romans, récits ou albums évoquant ce domaine (ou certains événements), mais aussi tous les écrivains ayant eu, à un moment ou à un autre, une carrière d'athlète ou une passion affirmée pour telle ou telle activité. On s'interrogera également sur les codes de la littérature de sport et sur les spécificités de la chronique sportive en tant que forme journalistique pouvant se révéler hautement littéraire – souvenez-vous de quelques récits du Tour de France ou de recensions de certains grands matchs de foot… Mais les compétitions sont aussi une affaire de décor, au-delà des stades, et l'on fera un pas de côté en se remémorant, comme un clin d'œil, quelques titres mettant à l'honneur la Seine – au cœur de ces prochains JO. Après tout, en littérature comme dans le sport, outre les médailles et les podiums, il y a l'effort, la stratégie, le désir de se dépasser, des destins tragiques, des réussites inattendues, des histoires. Et, surtout, de l'émotion. Des émotions. ■

Baptiste Liger

SOMMAIRE

60 **À vos plumes, prêts ? Écrivez !** La brève histoire des JO des lettres
63 **Raconte-moi un exploit** Du podium à la page
64 **De la chronique au prix** Le genre gagne (enfin) du terrain
65 **Le muscle et la plume** Ces écrivains qui mouillent le maillot
66 **La bibliothèque idéale** Dix livres dans la course
68 **Traits en forme** Les champions de la BD
69 **La Seine littéraire** Un décor de compétition

Pindare célébrant le vainqueur des Jeux olympiques de 1872, peinture de Giuseppe Sciuti.

NPL-DEA PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES

À vos plumes, prêts ? Écrivez !

LA BRÈVE HISTOIRE DES JO DES LETTRES

Il fut un temps, entre 1912 et 1948, où l'on pouvait assister à des compétitions de littérature aux Jeux olympiques. Si peu s'en souviennent, c'est qu'aucun grand texte n'émergea de ce concours où les écrivains confrontaient leurs plumes sur le thème du sport. Pierre de Coubertin, qui en fut le créateur, entendait ainsi unir de nouveau « le Muscle et l'Esprit ».

Paris, 1906. Voilà dix ans que le Comité international olympique (CIO) organise des rencontres sportives internationales à l'initiative du baron Pierre de Coubertin (1863-1937). Elles se sont déjà déroulées à Athènes en 1896, à Paris en 1900)et à Saint-Louis (États-Unis) en 1904. En 1906, elles se tiendront de nouveau à Athènes. À cette date, l'incroyable entêtement de Coubertin à vouloir recréer à tout prix l'*« idéal olympique »* en le modernisant (les épreuves incluent l'escrime, le yachting, le tennis…) commence à payer. De 241 en 1896, le nombre d'athlètes concourant aux nouveaux JO d'Athènes dépassera les 900. Fort de ce succès, Coubertin veut passer à l'étape suivante en mettant en œuvre ce qu'il imagine comme *« le parachèvement de l'idéal olympique »*. Son projet ? Ajouter aux épreuves sportives des épreuves artistiques et littéraires. Autrement dit : *« Unir à nouveau par les liens d'un légitime mariage d'anciens divorcés : le Muscle et l'Esprit »*, lance-t-il devant le Comité olympique dans un discours vibrant, qui résonne cette année-là sous les ors de la salle Richelieu de la Comédie-Française.

Mêler dans une même rencontre les jeux du corps et ceux de l'esprit ? La Grèce antique connaissait déjà ce type de mariage. Parallèlement aux jeux « gymniques » existaient à Corinthe et à Delphes des jeux

dits « musicaux », ainsi appelés parce qu'ils relevaient du domaine des Muses. Des joutes musicales, poétiques et rhétoriques en l'honneur du dieu Poséidon furent notamment organisées à partir du Ve siècle av. J.-C. lors des Jeux isthmiques. Les vainqueurs des épreuves y étaient célébrés par des chants de victoire, les épinicies, qui étaient composés par les plus belles plumes de l'époque : Simonide de Céos, Bacchylide… Il s'agissait de poèmes de commande, la victoire donnant à l'athlète le droit de se payer une statue ou une ode à sa gloire. Le poète grec Pindare (518-438 av. J.-C.) s'en fit une spécialité. Ses odes au lyrisme exacerbé, les *Olympiques,* vantent le succès des tyrans Hiéron de Syracuse et Théron d'Acragas, vainqueurs aux courses de chars. Dirigeant la plupart du temps leur exécution au chant et à la flûte, il célébra Psaumis de Camarine, vainqueur à la course d'attelage de mules, le pugiliste rhodien Diagoras, Alkimédon d'Égine, l'enfant lutteur, etc. Mais laissons-lui la parole : « *Qu'heureux est le mortel à qui la victoire a souri !* chante-t-il à propos d'Hiéron de Syracuse. *Il coule le reste de ses jours au sein de la plus délicieuse tranquillité.* » Et, plus loin : « *Ô ma Muse ! couronnons le front d'Hiéron, aux accents de la lyre éolienne, et faisons entendre des chants dignes de la victoire qu'il vient de remporter à la course.* »

UN « PENTATHLON DES MUSES »

Coubertin rêve de convertir les meilleures plumes du XXe siècle au lyrisme de Pindare : « *Au temps de la splendeur d'Olympie,* écrit-il en août 1904 dans *Le Figaro*, *les lettres et les arts harmonieusement combinés avec le sport assuraient la grandeur des Jeux olympiques. Il doit en être de même à l'avenir.* » L'homme n'est pas seulement un sportif passionné d'aviron, de boxe, d'équitation, d'escrime ou de tir au pistolet. Ancien élève des jésuites et diplômé de l'École libre des sciences politiques, il est aussi un boulimique des lettres. Tour à tour pédagogue, conférencier et journaliste, l'ardent propagandiste de l'olympisme a laissé après sa mort pas moins de 34 ouvrages, 57 brochures et 1 224 articles. Il s'est même essayé à l'autobiographie avec *Le Roman d'un rallié* (1902). Ce roman d'apprentissage publié sous le pseudonyme de Georges Hohrod conte sa difficile rupture d'avec son milieu d'origine catholique et monarchiste, et sa pleine adhésion, en 1887, à la République. Courageux, quoiqu'un tantinet ronflant comme chez maints plumitifs de la Belle Époque, l'ouvrage est tout sauf véhément.

JF PAGA

« OÙ EST LE MONTE-CRISTO DU FOOTBALL ? »

Notre collaborateur Louis Chevaillier vient de publier *Les Jeux olympiques de littérature,* qui raconte cet épisode rare des histoires littéraire et sportive. Nous l'avons interrogé sur quelques moments clés, et sur ce qu'il en reste aujourd'hui.

Pourquoi Coubertin voulait-il associer l'art et la littérature au sport ?

Louis Chevaillier. Coubertin appelait de ses vœux l'avènement d'un « *nouvel homme complet* ». Trouvant trop « *hygiéniste* » la formule du poète latin Juvénal « *un esprit sain dans un corps sain* », il voulait lui substituer « *un esprit ardent dans un corps musclé* » et infuser l'idéal sportif dans les arts et la littérature, qu'il estimait « *anémiés* ». Le sport, en outre, était loin d'avoir la place centrale qui est aujourd'hui la sienne. Coubertin avait besoin de solides propagandistes pour ses olympiades, or les plus respectés étaient à l'époque les écrivains et les artistes. Ils étaient les véritables stars, avec les généraux et les grands scientifiques. Dans l'Antiquité, les vainqueurs commandaient aux poètes des odes qui leur garantissaient l'immortalité. Pour promouvoir ses nouveaux chevaliers du sport, Coubertin avait besoin d'eux.

Quel est, selon vous, le plus beau texte enfanté par les Jeux olympiques de littérature ?

L.C. J'ai une tendresse particulière pour « Aux Jeux », un texte présenté en 1924 par le jeune poète et romancier britannique Robert Graves. Y discutent de l'esprit sportif un Français et un Anglais revenus de la guerre, sans que la geste musculaire prenne le pas sur la psychologie : « *Oui, j'ai boxé/Et j'ai connu le tendre amour du vainqueur/ Pour l'homme qu'il a réduit en morceaux, après,/Quand il serre sa main et qu'il le complimente.* »

Pourquoi ces championnats ont-ils fini par être abandonnés ?

L.C. Le Comité olympique a pris pour prétexte le statut professionnel des écrivains qui concouraient pour y mettre fin, car il a longtemps souhaité que les JO soient réservés aux seuls amateurs. Cet échec doit nous faire réfléchir à la place de la littérature dans notre monde moderne. Pourquoi les JO de littérature n'ont-ils pas su créer de grands héros sportifs populaires ? Où sont le Monte-Cristo du football, le Harry Potter du tennis, le capitaine Achab du basket-ball ? Seul le cinéma est parvenu à restituer sur grand écran l'esprit de communion propre au spectacle sportif : quand on pense à la boxe, on songe à Mohamed Ali, mais aussi à Rocky. Le plaisir littéraire est un plaisir solitaire, où le lecteur décide du tempo. Oui, il y a de grands romans sportifs. Mais aucun n'est entré dans notre imaginaire collectif.

Propos recueillis par Jean-François Paillard.

LES JEUX OLYMPIQUES DE LITTÉRATURE
LOUIS CHEVAILLIER
272 P., GRASSET, 20 €

Ci-contre : le baron Pierre de Coubertin, en 1915. En bas : la poète finlandaise Aale Maria Tynni, qui remporta la médaille d'or de littérature aux JO de 1948 pour son poème « Laurel of Hellas ».

Il exalte au contraire les vertus d'un combat personnel mené d'une main ferme mais pacifique : « *La vie est belle, parce que la lutte est belle,* y lit-on. *Non pas la lutte ensanglantée, fruit de la tyrannie et des passions mauvaises, celle qu'entretiennent l'ignorance et la routine, mais la sainte lutte des âmes poursuivant la vérité, la lumière et la justice.* » On dirait un panégyrique à la gloire des Jeux olympiques !

Il faudra attendre 1912 et les Jeux de Stockholm pour qu'aux épreuves sportives soit adjoint un concours de littérature (de même que des concours d'architecture, de sculpture, de musique et de peinture). La première édition avait été prévue pour ceux de Rome, en 1908, mais, en raison du transfert tardif des Jeux de la IVe Olympiade de Rome à Londres, le CIO n'était pas parvenu à organiser ce « *pentathlon des muses* », pour reprendre le titre fleuri que Coubertin donna aux épreuves, la Charte olympique stipulant que les œuvres devaient être inédites et directement inspirées de l'« *image sportive* ». L'édition de 1912 est un échec cuisant. Le comité d'organisation suédois refusa de prendre en charge ces concours d'un genre particulier, qui n'attirèrent qu'une poignée d'écrivains et d'artistes (33 au total). On découvrit que le jury, composé prétendument de « *personnalités internationales expertes dans les différentes disciplines artistiques* », avait accordé la médaille d'or de la littérature à deux inconnus, MM. Hohrod et Eschbach, pour une « Ode au sport » tout à fait inconsistante. Pis : il s'avéra rapidement que l'auteur du texte bilingue franco-allemand qui commence ainsi, « *Ô Sport, plaisir des Dieux, essence de vie, tu es apparu soudain au milieu de la clairière grise où s'agite le labeur ingrat de l'existence moderne comme le messager radieux des âges évanouis, de ces âges où l'humanité souriait* » (suivent huit autres strophes de la même eau), n'était autre que Coubertin lui-même !

COMBAT DE BOXE POÉTIQUE

Lors des discrets Jeux d'Anvers, en 1920 (la Première Guerre mondiale a entraîné l'annulation des Jeux de 1916), la médaille d'or de littérature est attribuée à un certain Raniero Nicolai, un Italien inconnu de 27 ans qui travaille au service de presse du CIO. Ses *Canzoni Olimpiche* (« Chants olympiques »), qui font l'éloge de la beauté, de la force et de la résistance physiques dans une veine néoclassique vitaliste un rien protofasciste, tomberont rapidement dans l'oubli. En 1924, Paris, « capitale des arts », relève le gant, et le jury se veut incontestable : Jean Giraudoux, Paul Claudel, Gabriele D'Annunzio, Edith Wharton et Paul Valéry sont de la partie. Les Prix Nobel Maurice Maeterlinck et Selma Lagerlöf sont également présents. De jeunes compétiteurs de talent sont sur les rangs, parmi lesquels le poète britannique Robert Graves et Henry de Montherlant, qui présente un audacieux *Paradis à l'ombre des épées* dans lequel le sport « *offre des heures de poésie dans la contemplation des visages et des corps de jeunesse* ». Las ! C'est l'obscur Charles Guyot, chroniqueur sportif et futur animateur radio, qui décroche la timbale avec *Les Jeux olympiques*, une pièce de « *théâtre en plein air* » évoquant un combat de boxe plus poétique que réglementaire à l'issue duquel les adversaires tombent dans les bras l'un de l'autre.

Les concours de littérature couronneront par la suite des œuvres inégales, sinon médiocres. Il faut dire que les juges internationaux ne jurent que par le classique et le néogrec, laissant sur la touche les artistes d'avant-garde et les écrivains en vogue qui refusent de sombrer dans un lyrisme de pacotille. « *S'il s'était agi des meilleurs poètes de l'époque, les choses auraient été différentes* », regrettait ainsi la poétesse finlandaise Aale Maria Tynni. Elle-même remporta en 1948 la médaille d'or pour son poème « Laurel of Hellas » (« La gloire de la Grèce »), devenant à la fois la seule femme et la dernière à avoir jamais gagné une médaille en art olympique. Lors des Jeux d'Helsinki, en 1952, le CIO convertit la compétition artistique en exposition, avant d'abandonner complètement la formule. Quant aux malheureux compétiteurs, ils ne sont plus considérés comme des médaillés olympiques, les championnats de l'art ayant été supprimés des records officiels des JO. De quoi faire se retourner Pindare dans sa tombe. ■

Jean-François Paillard

« AU TEMPS DE LA SPLENDEUR D'OLYMPIE, LES LETTRES ET LES ARTS HARMONIEUSEMENT COMBINÉS AVEC LE SPORT ASSURAIENT LA GRANDEUR DES JEUX OLYMPIQUES. IL DOIT EN ÊTRE DE MÊME À L'AVENIR »

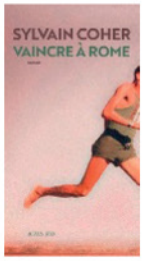
Pierre de Coubertin

THE UNITED STATES LIBRARY OF CONGRESS – WIKIMEDIA COMMONS

Raconte-moi un exploit

DU PODIUM À LA PAGE

Les Jeux nous fournissent souvent des histoires qui valent de l'or. En voici cinq (comme le nombre d'anneaux olympiques !), sur des destins hors norme dont se sont emparés des auteurs sensibles au goût de l'effort et à la beauté du sport.



LE MARATHON D'ABEBE BIKILA

par Sylvain Coher, dans *Vaincre à Rome*
Actes Sud, 2019

→ Né le 7 août 1932, l'Éthiopien Abebe Bikila est entré dans l'Histoire en devenant le premier athlète d'Afrique noire champion olympique, le 10 septembre 1960, à Rome, capitale d'un pays qui avait colonisé l'Éthiopie sous Mussolini. Avec *Vaincre à Rome*, Sylvain Coher revient sur ce destin incroyable, dans un roman écrit au présent qui épouse le souffle du champion aussi bien que la durée de l'épreuve : « *Quarante-deux kilomètres et cent quatre-vingt-quinze mètres linéaires pour une durée idéale de deux heures quinze minutes et seize secondes.* […] *Lire comme on court ; d'une seule traite en ménageant son souffle.* » ■

LE SPRINT DE TOMMIE SMITH

par Pierre-Louis Basse, dans *19 secondes 83 centièmes*
Stock, 2007

→ L'image est iconique : un podium, deux Afro-Américains levant une main gantée alors que retentit l'hymne national des États-Unis. C'était le 16 octobre 1968, à Mexico. Les sprinters Tommie Smith et John Carlos ont terminé premier et troisième en finale du 200 mètres. Smith a même établi un nouveau record du monde, donnant son titre à l'ouvrage : *19 secondes 83 centièmes*. Futur écrivain et grande voix du journalisme sportif, Pierre-Louis Basse avait alors 10 ans. Par le récit de la course et des poings levés, il retrace tout ce qui sourdait de cet exploit, de cette révolte silencieuse, de cette année 1968 aussi. ■

LES 10 SUR 10 DE NADIA COMANECI

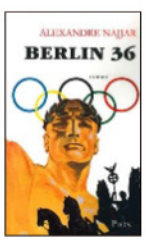
par Lola Lafon, dans *La Petite Communiste qui ne souriait jamais*
Actes Sud, 2014

→ Montréal, été 1976 : une Roumaine de 14 ans affole tout le monde. La gymnaste Nadia Comaneci remporte cinq médailles : trois en or, une en argent et une en bronze. La surdouée obtient même à sept reprises un 10, la note maximale jamais atteinte aux Jeux olympiques. De l'Ouest à l'Est, elle devient aussitôt une icône en pleine guerre froide. Mais, sa vie durant, elle se cognera aux deux blocs. Dans *La Petite Communiste qui ne souriait jamais*, Lola Lafon raconte tous ces coups, et rend hommage à un destin qui creva les écrans de l'Histoire. ■

LA TRIPLE VICTOIRE D'EMIL ZÁTOPEK

par Jean Echenoz, dans *Courir*
Minuit, 2008

→ Un roman à double fond sur un coureur de fond. Paru huit ans après la mort du champion, *Courir*, de Jean Echenoz, s'intéresse à la vie d'Emil Zátopek, seul coureur vainqueur du 5 000 mètres, du 10 000 mètres et du marathon au cours des mêmes Jeux. Par le prisme de ce triple exploit réalisé en 1952, à Helsinki, Echenoz retrace la carrière du sportif et dévoile, surtout, le goût et le sens de l'effort de celui que l'on surnomma « la locomotive tchèque ». L'auteur prend quelques libertés, dont la plus grande est de modifier le prénom de son héros, qu'il francise en « Émile ». ■



LES QUATRE MÉDAILLES DE JESSE OWENS

par Alexandre Najjar, dans *Berlin 36*
Plon, 2009

→ *Berlin 36*, du Franco-Libanais Alexandre Najjar, est l'une des rares fictions littéraires en langue française sur les Jeux olympiques de Berlin en 1936. Si la plus grande partie du récit est bien consacrée à la figure et aux quatre médailles d'or de Jesse Owens, le coureur noir américain « boycotté » par Hitler lors des cérémonies de podium, les autres personnages sont nombreux : concurrents, entraîneurs, journalistes, dignitaires du régime nazi ou fervents opposants. Mi-tableau d'époque, mi-fiction, *Berlin 36* raconte en historicisant les enjeux. ■

Hubert Artus

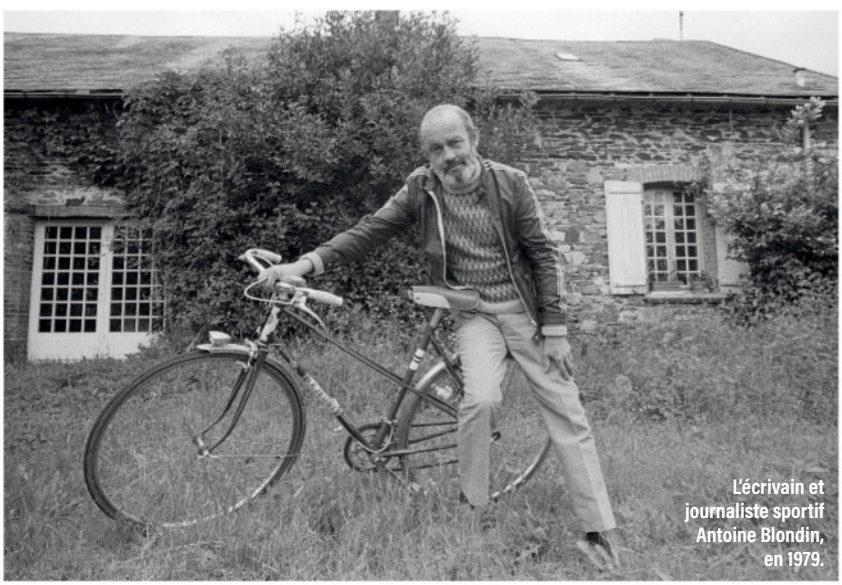
De la chronique au prix

LE GENRE GAGNE (ENFIN) DU TERRAIN

Après son hasardeuse performance en tant que discipline olympique jusqu'en 1948, la littérature sportive n'est reconnue que dans les années 2000. Avec les Jeux de Paris 2024, nul doute que les auteurs sont déjà dans les starting-blocks.

Le départ de l'épreuve de littérature sportive a été donné lors des Jeux olympiques de Stockholm, en 1912. Jusqu'en 1948, un concours artistique a même été organisé en parallèle des autres compétitions, nous apprend Louis Chevaillier dans son foisonnant *Les Jeux olympiques de littérature [lire page 61].* Dans le premier jury, on trouvait D'Annunzio, Barrès, Wharton, mais les copies, médiocres, ne sont pas passées à la postérité. Pourtant, un genre nouveau, la chronique sportive, venait de prendre son élan. En 1896, pour la première des JO modernes, à Athènes, un journaliste de 28 ans, Charles Maurras, essuie les plâtres pour *La Gazette de France.*

En 1903, le Tour de France, imaginé par le quotidien *L'Auto*, fidélise son lectorat avec un roman-feuilleton où les cyclistes sont de véritables héros homériques. Le récit sportif vient de trouver un ton, celui de la dramaturgie, en même temps qu'il gagne ses lettres de noblesse et recrute, en plus des journalistes, un flot d'écrivains, parmi lesquels Jean Giraudoux *(Bella aux Jeux olympiques)*, qui fut chronométré à 50 secondes sur 400 mètres.



L'écrivain et journaliste sportif Antoine Blondin, en 1979.

En 1924, avec les JO de Paris, les écrits, plus nombreux, célèbrent les valeurs de l'olympisme recouvré : universalité, tolérance, excellence, fraternité, goût de l'effort. Mais déjà le chauvinisme pointe son nez. *« Loin d'étouffer les passions nationales, tout ce faux cosmopolitisme du stade ne fait que les exaspérer »*, note alors Maurras. La politique, en effet, n'en finira plus de perturber la *« trêve olympique »*.

En 1931, l'Association des écrivains sportifs (AES) est créée par Tristan Bernard, arbitre de boxe et directeur du vélodrome Buffalo de Neuilly, aux côtés d'André Maurois, de Maurice Genevoix *(Euthymos, vainqueur olympique)*, de Paul Morand et de Jean Prévost *(Plaisirs des sports)*, futur martyr du Vercors. Le grand prix Sport et Littérature est attribué pour la première fois en 1943 au guide de haute montagne et journaliste Roger Frison-Roche pour *Premier de cordée*. Pourtant, les premiers romans sportifs n'ont guère de succès. Peut-être parce qu'il faut attendre 1956 et *La Ligne droite*, d'Yves Gibeau – la relation d'un ex-espoir allemand du 800 mètres, qui a perdu un bras au front, avec son entraîneur –, pour *« faire rentrer pour la première fois le sport dans la littérature »*, comme Blondin le prétend ? Antoine Blondin, précisément : il est le chroniqueur inégalé du Tour de France et le roi du titre pour *L'Équipe* : « Merckx, un despote à sciatique », « Zizag dans le rétro ».

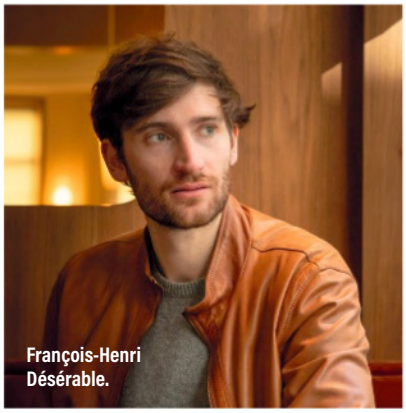
RÉCONCILIATION TARDIVE

Les années 2000 célèbrent la réconciliation de la littérature et du sport. Même les austères éditions de Minuit s'y mettent : *Courir* (2008), de Jean Echenoz, *La Mélancolie de Zidane* (2006), de Jean-Philippe Toussaint. Le bouquet final a été servi en ce début d'année olympique avec *Je me souviens… de la foulée de Pérec* (Seuil), recueil enthousiaste de vingt-sept textes signé, entre autres, Maylis de Kerangal, Philippe Claudel et Éric Fottorino. Les auteurs ont été réunis par Benoît Heimermann, lui-même journaliste, écrivain, éditeur, ancien président de l'AES et… lauréat du grand prix Sport et Littérature 2002 pour *Tabarly*. La boucle, petite ou grande, est enfin bouclée. ■

Emmanuel Hecht

AURIMAGES VIA AFP

Cécile Coulon.


François-Henri Désérable.

Haruki Murakami.

Le muscle et la plume

CES ÉCRIVAINS QUI MOUILLENT LE MAILLOT

Souffle, rythme, discipline… Qu'il s'agisse de courir, de grimper ou encore de pédaler, l'exercice physique est, pour nombre d'auteurs contemporains, une pratique addictive dont les bienfaits stimulent aussi leur écriture.

On entre dans le sport comme en religion, et les écrivains se partagent entre non-pratiquants et pratiquants, ceux qui rêveraient d'avoir pour épitaphe « *écrivain (et coureur)* », à l'image d'Haruki Murakami. Dans *Autoportrait de l'auteur en coureur de fond* (2009), le Japonais raconte sa conversion. À 33 ans, las des kilos superflus accumulés au fil d'une vie statique, il décide de courir à raison de 10 kilomètres par jour, six fois par semaine. Au fil des entraînements, il se transforme en marathonien. L'écrivain se penche alors sur ses muscles, « *animaux au travail très consciencieux* », qu'il faut encourager dès qu'ils menacent de lâcher. Il découvre dans « *la souffrance que nous cherchons à dépasser* » ce qui nous procure « *le sentiment d'être véritablement vivants* ». Il observe la triple exigence commune à l'écriture et au marathon, mais aussi à la vie monacale, pourrait-on ajouter : discipline, rigueur, rythme. Plus prosaïquement, l'exercice sportif permet d'avancer dans la réflexion. Libérée de toute contrainte, la pensée se focalise sur un point obsédant, un problème de structure, de style, qu'elle finit par résoudre.

Dans la même veine, la Clermontoise Cécile Coulon souligne les vertus de la foulée régulière, qui élimine les « *toxines de pensée* » et rend l'écriture, cette leçon d'humilité, plus efficace. Marathonienne, elle aussi, l'autrice d'*Une bête au Paradis* est formelle : « *Il est mieux d'avoir des abdos en béton pour écrire.* »

ATTEINDRE L'ACCOMPLISSEMENT

À l'image des bénédictins qui divisent leur quotidien en prière, étude et travail manuel, l'ex-hockeyeur François-Henri Désérable s'adonne à l'écriture le matin, à la lecture l'après-midi, puis à l'activité physique. Cette tripartition est vitale à l'auteur de *L'Usure d'un monde* pour ne plus « *se sentir encagé dans son corps* » après une journée à passer d'un fauteuil à un lit. Cette « *débauche d'énergie* », qu'il va chercher dans l'escalade et la course, constitue autant une dépense qu'une recharge physique et intellectuelle pour reprendre l'écriture. Bernard Chambaz, auteur d'une *Petite philosophie du vélo* (2008), évoque, à défaut d'une extase, au moins une jouissance – l'endorphine, cette hormone bienfaitrice ? – dans l'accomplissement d'un exercice sportif comme dans l'écriture.

Il faut avoir ressenti, c'est une évidence, l'exigence physique d'une discipline pour mieux en parler. « *Qui ne s'est jamais trouvé face à une haie de 1,06 m de hauteur, qui n'a jamais mesuré l'intervalle que les* hurdlers [« coureurs de haies »] *dévorent en trois foulées ne peut imaginer la qualité athlétique requise pour ce périlleux exercice, nécessitant par ailleurs une excellente vitesse de base* », écrit ainsi Philippe Delerm. L'auteur de *La Tranchée d'Arenberg et autres voluptés sportives* (2006) et de *La Beauté du geste* (2014) est praticien des 200, 400 et 800 mètres. Si dans le sport « *la nécessité de gagner est une obligation morale,* souligne-t-il, *il y a des défaites qui font rêver plus longtemps* ». Il pense à Michel Jazy et au cycliste Poulidor. « *Le bonheur, sans mélancolie* », n'intéresse pas Delerm. Aussi éprouve-t-il une tendresse pour « *les athlètes discrets, malchanceux ou battus* ». Une façon de rappeler que la littérature sportive traite avant toute chose de la condition des hommes. ■ **E.H.**

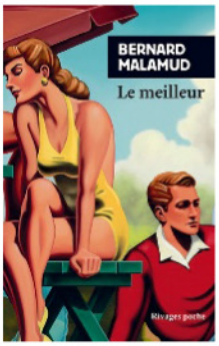
LAURA STEVENS – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – K. KRIGAMI

La bibliothèque idéale

DIX LIVRES DANS LA COURSE

Quelles œuvres ont su le mieux mêler l'encre et la sueur ? Notre sélection de titres qui feront vibrer vos étagères, tant ils transpirent la passion du sport.

Par Hubert Artus et Antoine Faure

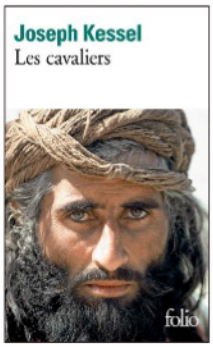


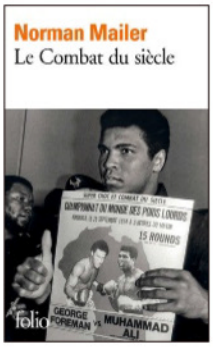
LE MEILLEUR
de Bernard Malamud
(*The Natural,* 1952)

Dans une Amérique férue de paraboles sportives, *Le Meilleur,* premier roman de Bernard Malamud, constitue la référence du genre. Roy Hobbs, interprété par Robert Redford dans l'adaptation de 1984 au cinéma, y suit un parcours exemplaire de joueur de baseball professionnel. Prodige révélé aux dépens d'un aîné fameux, il croit son destin brisé mais obtient une seconde chance longtemps après. Le lyrisme de Malamud lui confère alors des allures de Perceval en quête du Graal. Si le talent de Hobbs est intact, son entourage et ses choix personnels le conduiront à une impasse, avant d'être à son tour humilié par un jeune rival. La leçon de vie est implacable. ■

LES CAVALIERS
de Joseph Kessel
(1967)

Considéré par l'Académie française comme « *le chef-d'œuvre romanesque* » de Joseph Kessel, *Les Cavaliers* exalte les enjeux de la geste sportive : il y est question du bouzkachi, violent jeu équestre d'Afghanistan pratiqué entre équipes défendant l'honneur de leur clan. Fils d'une légende du bouzkachi, l'impétueux Ouroz connaîtra la défaite au tournoi du roi avant de s'infliger le défi insensé de rentrer chez lui en traversant le pays malgré une jambe brisée sur le dos de Jehol, le « *cheval fou* ». Le personnage de Kessel complète une galerie de portraits puissants, étayés par un étourdissant travail de documentation, au centre de laquelle Ouroz incarne le compétiteur absolu. ■





LE COMBAT DU SIÈCLE
de Norman Mailer
(*The Fight,* 1975)

Le livre le plus connu sur le noble art est consacré à l'un des plus grands combats de l'Histoire. Il opposait deux poids lourds américains : George Foreman et Mohamed Ali. Pour avoir refusé de s'engager dans la guerre du Vietnam, Ali a été privé de compétition entre 1967 et 1971, et est encore en période de rédemption. Une période dont a profité celui qui lui a damné le pion. Un promoteur, Don King, a « délocalisé » le combat à Kinshasa, capitale d'un Zaïre mis en coupes réglées par Mobutu. C'est le feu, et c'est pourquoi le magazine *Playboy* a envoyé sur place un écrivain comme Mailer. Ce reportage deviendra un livre essentiel de la *narrative non-fiction*. ■

LE MARATHON D'HONOLULU
de Hunter S. Thompson
(*The Curse of Lono,* 1983)

Lorsque le magazine *Running* l'invite à couvrir le marathon d'Honolulu, Hunter S. Thompson y voit avant tout l'opportunité de passer un mois de vacances au soleil avec son comparse Ralph Steadman, photographe britannique de son état. Pour l'auteur de *Las Vegas parano,* en ce début de décennie 1980, la course à pied constitue le triste refuge d'enfants de la contre-culture assagis pour de bon. Le reportage devient un nouveau récit gonzo, souvent hilarant, de leur séjour hawaïen, riche de digressions sur la pêche au gros, les voyages du capitaine Cook et la mythologie locale. La chronique d'un sport par son adversaire résolu. ■

DU BRUIT SOUS LE SILENCE

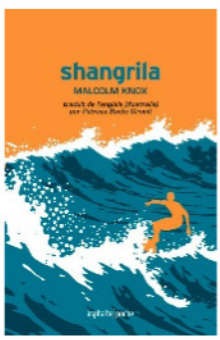
de Pascal Dessaint
(1999)

Pascal Dessaint vivait depuis longtemps dans la Ville rose, et c'est avec ce roman sur le rugby qu'il a véritablement percé. Maurice Tamboréro, demi de mêlée fictif du Racing Club toulousain, est assassiné alors qu'il se rendait à l'entraînement à vélo. L'enquête est confiée à deux policiers que tout oppose : Verlande, venu du Nord, et Terrancle, Toulousain pur jus, ancien joueur lui-même, et ami de la victime. Sous une trame de polar classique, Dessaint montre comment, ici, les passions de l'Ovalie déchaînent la ville, et dessinent une partie de son âme. ■

SHANGRILA

de Malcolm Knox
(*The Life*, 2011)

« *C'est l'histoire de Jim Morrison s'il avait fait du surf* » : ainsi l'écrivain Gilles Marchand résume-t-il le copieux roman de 2011 consacré à « DK », ancienne gloire de son sport devenu obèse et paranoïaque depuis qu'il vit retiré du monde. Le témoignage qu'il livre à une journaliste trahit une pensée tourmentée, narré de la première à la troisième personne. On y découvre l'obsession pour le succès d'un homme antipathique mais épris de beauté, qui invente ses propres figures et considère que chaque vague surfée par un autre lui a été volée. Le génie sportif jusqu'à la déraison. ■



EN L'ABSENCE DE CLASSEMENT FINAL

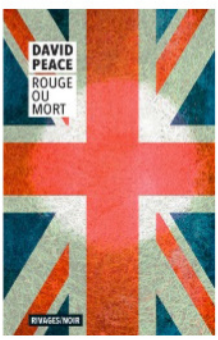
de Tristan Garcia
(2012)

Passionné de longue date par bon nombre de disciplines, Tristan Garcia publiait en 2012 un ouvrage multisport. *En l'absence de classement final* est un recueil de trente nouvelles, au détour desquelles on croise des gymnastes roumaines, des cyclistes espagnols, des volleyeuses cubaines ou encore des pongistes chinois. Il y est question de football, de lutte ouzbèke, de biathlon, et de bien d'autres pratiques connues ou méconnues, voire tout à fait oubliées. Il s'agit là d'une certaine forme d'olympiade personnelle, qui prouve aussi un indéniable esprit sportif. ■

ROUGE OU MORT

de David Peace
(*Red or Dead*, 2013)

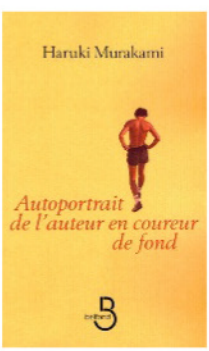
« *Certaines personnes pensent que le football est une question de vie ou de mort. Je peux vous assurer que c'est bien plus important que ça.* » On doit cette célèbre phrase sur le foot à l'Écossais Bill Shankly, qui écrivit les premières grandes pages de l'histoire des Reds de Liverpool, dont il fut l'entraîneur de 1959 à 1974, la période que raconte *Rouge ou mort*. David Peace y applique la même stratégie narrative, très ellroyenne, que dans ses polars. Et raconte la vie du sport comme le vivent les professionnels, c'est-à-dire match par match, saison après saison. Entre sueur, larmes et jouissances. ■



CHAMPION DU MONDE / MERCI

de Mathieu Lindon
(1994 et 1996)

Deux romans qui forment un diptyque consacré au tennis. Au milieu du court : le jeune héros, Ximon, qui veut être champion du monde. Coaché par un ancien numéro un mondial, il le deviendra lui-même. Et après ? Le premier tome porte sur l'effort, sur le sacrifice et le dépassement de soi, puis sur toutes les compétitions sociales que recèlent les compétitions sportives. Le second volume étend ces questionnements à ceux de l'âge, du corps, de la maladie, et de la façon de considérer l'adversaire, cet autre. Deux côtés du court, pour un sport individuel. ■



AUTOPORTRAIT DE L'AUTEUR EN COUREUR DE FOND

de Haruki Murakami
(2007)

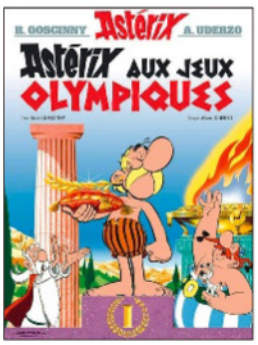
Loin du réalisme magique, Haruki Murakami se confiait, en 2007, sur le rôle crucial de la course à pied dans son quotidien d'auteur. Courir a d'abord réduit les mauvais effets des heures passées assis à fumer et à écrire ses premiers romans. Il affirme puiser depuis dans l'état de conscience bien particulier de l'exercice l'essentiel de ce qu'il sait de l'écriture : ce « *mécanisme métaphysique* » lui permet paradoxalement « *d'échapper au corps* ». Il ne s'agit pas de concevoir ses textes en courant, mais de tenir ses objectifs dans une autre activité requérant un effort régulier. Pour ce marathonien confirmé, l'écriture est un sport d'endurance. ■

Traits en forme

LES CHAMPIONS DE LA BD

Football, course, basket, tennis… Dans le cadre des JO, mais pas seulement, le sport a souvent été un héros de bande dessinée. Mais la discipline la plus exemplaire et la plus traitée reste la boxe, métaphore sociale et politique.

Il faut mettre les points sur les « i » : non, Astérix ne s'est pas dopé pour gagner la médaille d'or de la course dans *Astérix aux Jeux olympiques* (1968). Ce sont les Romains qui ont bu la potion magique de Panoramix ; ils sont disqualifiés, ce qui permet au Gaulois de vaincre sur tapis vert. De retour au village, Astérix est fêté, mais avouez que médaille d'or par défaut, ce n'est pas brillant… Astérix n'est pas le seul héros de la bande dessinée à s'être aligné aux JO : Alix, les Schtroumpfs, Mickey, Donald, les Pieds nickelés, Bibi Fricotin et d'autres s'y sont collés, mais à tous ces albums qui œuvrent peu ou prou sur le même stade on préfère *La Forme olympique* (1991), de Claude Serre, auteur à l'humour noir qui pointe l'obsession parfois ridicule des sportifs dans une série de planches hilarantes et urticantes.

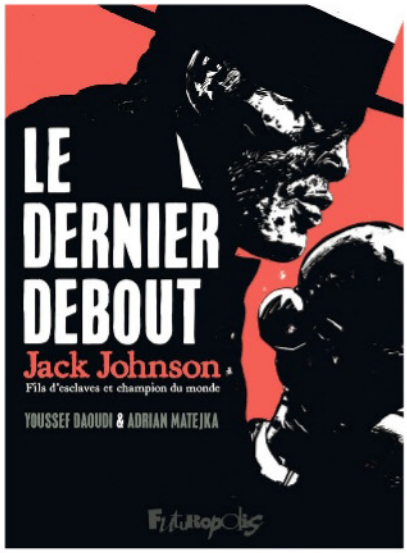


Hors les JO, le sport et la BD ont fait bon ménage, mais sans doute moins qu'on ne l'imagine. Le premier élan consisterait à dire que les coups de crayon se marient parfaitement aux mouvements des sportifs, et dans toutes les disciplines, même les moins célébrées : un coup droit au badminton, un carreau à la pétanque, un tir de hockey, un service au tennis de table, et le dessin s'envole, qui vaut à son auteur admiration et applaudissements. Pas vraiment. Dans *Le Bouquin de la bande dessinée* (pourtant excellent), Thierry Groensteen, qui l'a dirigé, ne consacre même pas un chapitre au sujet. C'est ballot, car le sport est tout de même régulièrement présent – pas tous les sports, mais les plus populaires : foot, boxe, tennis, basket… Dans ce domaine, pour les amateurs de BD franco-belge, la série qui s'attache le mieux à décrire un sport de l'intérieur (cours, concurrence, spectacle, économie…) demeure sans doute *Michel Vaillant,* de Jean Graton, dont la saga principale, de 1959 à 2007, compte soixante-dix albums et a suscité, semble-t-il, des vocations.

REFLET D'UNE ÉPOQUE

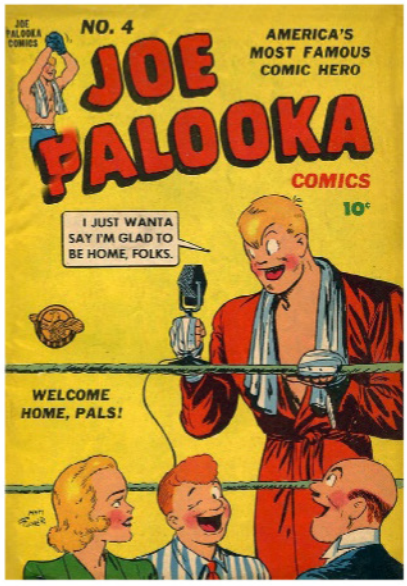
Peut-être faut-il expliquer l'absence de cet item dans *Le Bouquin* par le fait que le sport s'éloigne bien souvent de l'aspect purement compétitif (étude du milieu) pour raconter une histoire politique et sociale. À ce titre, la boxe est championne du monde. Comme au cinéma, le noble art célèbre l'individualisme (héroïsation) et raconte l'ascension sociale (victoire, chute, rédemption) pour devenir la métaphore d'une époque. Ce n'est pas pour rien si de nombreux albums sont des biographies. Dernier exemple en date, dont le titre dit tout : *Le Dernier debout. Jack Johnson, fils d'esclaves et champion du monde,* de Youssef Daoudi et Adrian Matejka (2024).

Les États-Unis sont évidemment le lieu privilégié de cette métaphorisation. Dans *Comic strips, une histoire illustrée* (2015), Jerry Robinson date de 1930 l'apparition du premier strip sur la boxe (et sur le sport), avec *Joe Palooka* de Ham Fisher. Un jeune héros vertueux luttant contre la corruption, dont le prénom est typiquement américain alors que son nom est un terme argotique



qui « *sous-entend une origine étrangère* ». Un patronyme qui fait écho à la société américaine. Si la boxe joue de la métaphore, elle raconte aussi la mythologie des États-Unis. Témoin les albums du grand Baru, qui ne cessent de dessiner les rapports sociaux : *L'Enragé* (2004), l'histoire d'un gamin qui rêve de ring et de gloire étoilée, et *Le Chemin de l'Amérique* (1990), avec Jean-Marc Thévenet au scénario.

Il est temps de revenir à la course et de signaler la sortie, le 5 juin chez Futuropolis, de *Jesse Owens [lire aussi page 104],* de Gradimir Smudja, le premier grand athlète noir de l'Histoire. Un récit sportif et politique. Évidemment. ■ **Éric Libiot**



La Seine littéraire

UN DÉCOR DE COMPÉTITION

Elle sera le centre du monde, le 26 juillet, pour la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Paris 2024, mais elle est depuis longtemps une figure de notre littérature. La Seine et les écrivains, c'est toute une histoire.

On a beaucoup parlé de la Seine durant les préparatifs des Jeux, parce que la cérémonie d'ouverture la prendra comme décor – au grand dam des bouquinistes des quais, forcés de plier bagage – et que des épreuves s'y dérouleront… du moins si sa dépollution réussit ! Les derniers tests, dit-on, n'étaient guère concluants. La saleté de la Seine aurait bien chagriné Flaubert, qui adorait s'y jeter pour se détendre pendant ses périodes d'écriture. Nombre de romanciers y ont fait barboter leurs personnages, à l'image de la Renée Mauperin des frères Goncourt, qui s'étonne que les baignades dans le fleuve soient jugées inconvenantes, alors que les baignades en mer sont bien vues ! Parmi tous les écrivains qui ont associé leur nom à la Seine, il faut citer Maupassant, qui, non content de la faire apparaître dans des nouvelles comme *La Maison Tellier* ou *Mouche,* fut un canoteur impénitent, d'Argenteuil à Bezons, de Bougival à Marly.

Mais, attention, la Seine est loin de ne charrier que des images de plaisirs et de baignades. Balzac l'associe à l'obscurité, à la solitude, au mystère. Elle enserre dans ses eaux noires les îles moyenâgeuses de la Cité et Saint-Louis, et donne des idées de suicide à Raphaël, héros de la *Peau de chagrin*, après qu'il a perdu son dernier louis d'or… Point de rencontre des désespérés, la Seine est aussi le lieu du crime et du meurtre, où l'on se débarrasse des cadavres. Dans *La Tour de Nesle* déjà, Dumas imaginait le fleuve au début du XIVe siècle, rejetant les corps de jeunes nobles inconnus. De nos jours, elle est au cœur des polars d'Ingrid Astier, notamment *Quai des enfers*, qui lui a valu d'être désignée marraine de la brigade fluviale, ces policiers en bateau que l'on retrouve dans *Les Inconnues de la Seine*, de Frédérique Molay, repêchant le corps d'une jeune fille masquée… Et c'est sur la

PEXELS

Seine que donne le bureau de Maigret, plus précisément sur le pont Saint-Michel, lieu qui renvoie chez Simenon aux mariniers, aux pêcheurs (*La Patience de Maigret*) et aux clochards (*Maigret et le clochard*).

POUVOIR D'ÉVOCATION

Mais la Seine se présente aussi en littérature sous un jour plus gai, merveilleux, quasi magique. Théophile Gautier, dans son poème *Notre-Dame,* allume ses eaux et leur fait « *bercer plus de joyaux que jamais reine n'en porte à son col les grands jours* ». Aujourd'hui, elle sert de refuge à la poisson-fille d'*Une sirène à Paris* de Mathias Malzieu, et constitue un passage vers le Royaume des Ombres pour Malo, le héros de *La Petite Marchande de rêves* de Maxence Fermine. Dans un autre registre encore, la Seine évoque l'aventure, la croisière (*Pourquoi les oiseaux meurent,* de Victor Pouchet), le voyage (*Roman fleuve*, de Philibert Humm). L'histoire, aussi, comme le montre François Sureau dans son monumental *Or du temps*, où il accompagne cette « *mince coulée grise et verte* » depuis sa source jusqu'à Paris. Jean Rolin, lui, arpente la vallée de la Seine à pied dans *Le Pont de Bezons*, à la découverte des friches, des terrains vagues et des maisons éclusières. Le pouvoir d'évocation de la Seine est tel que nombre d'écrivains lui font les honneurs de leurs titres : *Coule la Seine* (Fred Vargas), *Mourir sur Seine* (Michel Bussi), *La Seine était rouge* (Leïla Sebbar), *Un fauteuil sur la Seine* (Amin Maalouf)… Et, bien sûr, *L'Inconnue de la Seine*, titre utilisé successivement par Jacques Brenner, Didier Blonde et Guillaume Musso ! Autant de livres séquaniens à glisser dans vos valises cet été, pour lire entre deux épreuves des Jeux sur le fleuve. ■ **Bernard Quiriny**

Petit-fils du grand romancier-dramaturge-cinéaste – qui nous a quittés il y a cinquante ans –, cet ancien sportif et assistant réalisateur entretient aujourd'hui la mémoire de son aïeul et le patrimoine familial à travers les sociétés qu'il a créées. Portrait d'un homme d'affaires qui fait perdurer la culture populaire méridionale.

Nicolas Pagnol

LA GLOIRE DE MON GRAND-PÈRE

S'il renvoie à un roman de Louis-Ferdinand Céline, le titre *D'un château l'autre* aurait aussi pu correspondre à la descendance d'un autre monstre sacré de la littérature du XXe siècle : Marcel Pagnol. Alors que l'on fête, en 2024, le 50e anniversaire de sa disparition *[lire l'encadré page 72]*, l'écrivain provençal fut bien malgré lui sous les feux de l'actualité l'an dernier, avec une polémique dont on se serait volontiers passé : propriétaire depuis plus de trente ans du château de La Buzine – soit le modèle du *Château de ma mère* –, la mairie de Marseille annonça reprendre la gestion des lieux, jusqu'alors confiée à l'association du petit-fils de Marcel, Nicolas Pagnol. C'est à ce moment-là qu'en raison d'un emballement médiatique digne d'une défaite de l'OM le grand public découvrit celui qui entretient la mémoire familiale. De ce feuilleton, nous avons convenu de ne pas parler avec notre homme – très remonté, mais comment ne pas l'être ? De toute manière, ça n'est pas en terre provençale que l'on a rendez-vous avec lui, mais à son domicile, du côté de Neuilly-sur-Seine, d'où il gère la mémoire et le patrimoine légué par son aïeul cher à plusieurs générations de Français. Ce grand-père, d'ailleurs, Nicolas ne l'a pour ainsi dire pas connu, étant né en 1973, soit un an avant la mort de Marcel Pagnol. « *J'ai aussi perdu ma mère très jeune* », précise celui qui, s'il n'a pas été élevé dans le culte absolu de son ancêtre, se rendait intuitivement compte que ce dernier « *était quelqu'un d'exceptionnel* ». Ne serait-ce qu'en raison de quelques dictées… « *J'ai été bringuebalé entre mes grands-parents et mon père. Entre l'Alsace, Paris, le Sud. Je suis arrivé du côté de Nice vers 8 ans, dans une ferme que mon grand-père avait achetée en 1942 : le domaine de l'Étoile.* » Un lieu où l'on a notamment cultivé… des œillets (souvenez-vous de *Jean de Florette* et de *Manon des sources*).

LE PETIT NICOLAS CHEZ GAUMONT

Bagarreur et élève moyen, le jeune Nicolas est un bon lecteur (Balzac, Kerouac, Poe, Simenon, etc.) et un cinéphile averti. « *Nous avons eu très tôt un magnétoscope VHS à la maison, et nous captions la chaîne TMC, qui proposait des classiques en version originale. Cela m'a permis d'avoir un niveau correct en anglais.* » Le bac en poche, ce passionné de photo tente vaguement pendant deux ans des études d'histoire. Sans grande réussite. Abandonnant les cigales pour les marmottes, il se lance alors dans une carrière inattendue de sportif de haut niveau en… snowboard !

« *À 25 ans, j'ai décidé de construire mon avenir. C'est ainsi que je suis monté à Paris pour travailler.* » Là, Jacqueline, sa grand-mère, lui propose d'appeler le fameux •••

Les Anchois des
TROPIQUES
Depuis
Spécialité 1938 Marseillaise
FERNANDEL
dans
le Schpountz
Un grand film satirique de MARCEL PAGNOL
LES FILMS MARCEL PAGNOL
CEL PAGNOL avec
CHARPIN
MOURIES
ion de Marc ALLEGRET

producteur Alain Poiré pour voir si ce dernier pourrait l'aider. « *Je me disais,* se rappelle-t-il, *que de toute manière, dans ce milieu, ça ne marche que si l'on est bon. Sinon, on reste sur le bord de la route.* » Une semaine plus tard, le « petit » Nicolas débarque donc chez Gaumont Inter. Le nabab le reçoit chaleureusement : « *Alors, comment ça va depuis le temps ? Tu te souviens que je te faisais sauter sur mes genoux quand tu étais petit !* » À sa grande surprise, le bizut se retrouve propulsé « *assistant retour vidéo* » sur la nouvelle version, réalisée par Gérard Oury, du *Schpountz,* autrefois tourné par son grand-père ! Un hasard en entraîne toujours un autre : le lendemain de son arrivée sur le tournage, le célèbre réalisateur de *Rabbi Jacob* perd la vue… La carrière de l'apprenti dans le cinéma débute néanmoins – machino, électro, assistant monteur, puis assistant réalisateur, travaillant notamment à plusieurs reprises avec Francis Veber. « *Et j'ai aussi été cameraman pour des reportages, des associations ou des télés associatives. On avait même voulu créer une chaîne à un moment ! Ça s'appelait Métazone…On a fait deux émissions et on les a diffusées dans les bars du 4e arrondissement de Paris. C'était avec le Parti communiste français qu'on faisait ça.* »

TRANSMISSION ET RECONNAISSANCE

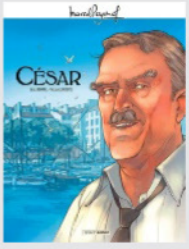
Il ajoute : « *Marcel a dit une chose que je crois très vraie : "Si à 18 ans on n'est pas révolutionnaire, c'est qu'on n'a pas de cœur ; si à 25 ans on n'est pas socialiste, c'est qu'on n'a pas compris le monde du travail ; si à 40 ans on n'est pas centriste, c'est qu'on n'a pas évolué ; si à 50 ans on n'est pas à droite, c'est qu'on n'a pas réussi."* »

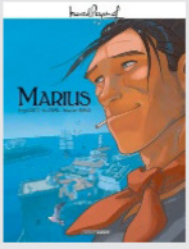
Lorsque Nicolas Pagnol a 35 ans, sa cousine, qui s'occupait des sociétés régissant les droits de Marcel Pagnol, part à la retraite. Préoccupée par cette situation, Jacqueline propose alors à son petit-fils de reprendre les affaires familiales. « *Sinon, nous aurions tout vendu.* » Celui qui en avait « *un peu assez de cette vie de patachon* » a alors accepté, non sans un peu d'angoisse. « *Devenir le responsable d'une société commerciale, c'est quelque chose que je n'avais jamais fait !* » Après une période d'accompagnement de deux ans avec l'équipe en place, le voilà « *lancé dans la nature* ». D'un côté, la CMF – soit la Compagnie méditerranéenne de films/Marcel Pagnol Communication – n'est autre que la société de production de son grand-père pour le cinéma. De l'autre, L'Eau des collines/Éditions de La Treille est une structure chargée de la littérature, du théâtre et des droits dérivés. « *J'essaie de faire en sorte que les deux sociétés commerciales soient rentables, sans pour autant abîmer l'image de mon grand-père ni celle de son œuvre.* » Encore faut-il préserver le patrimoine, avec des considérations bien matérielles, à l'image des « *vingt-deux films dont j'ai la responsabilité* », souligne Nicolas Pagnol.

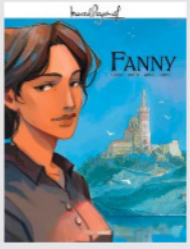
UNE ANNÉE DE CÉLÉBRATION ÉDITORIALE

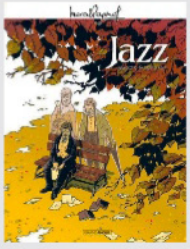
Des bandes dessinées, des livres audio, une biographie, un essai : en ce cinquantenaire de la mort de Marcel Pagnol, certaines parutions valent le détour.

Pour célébrer Pagnol comme il se doit, commençons par le (re)lire, ou plutôt par l'écouter dans trois livres audio lus par un comédien à l'authentique accent marseillais, Vincent Fernandel. Outre un *Manon des sources* et un *Jean de Florette* chez Audiolib, le petit-fils de Fernandel et ami de Nicolas Pagnol interprète, pour les éditions Fleurus, une sélection d'extraits à l'intention d'un public plus jeune. Une initiation qui pourra s'appuyer sur de précieuses illustrations visuelles et musicales. Si Pagnol s'écoute comme il se lit, il se prête aussi bien au crayon, et c'est au rayon bandes dessinées que les parutions anniversaires seront les plus abondantes. À commencer par un texte inédit que publient les éditions Michel Lafon : *Gaby ou la belle et l'argent*. Écrite dans les années 1950, cette pièce de théâtre se voit ici adaptée en un splendide roman graphique par la scénariste Véronique Grisseaux et le dessinateur Luc Brahy. Dans une veine satirique, ils y racontent l'histoire d'une jeune et belle intrigante, entretenue par de nombreux amants. Après avoir été ruinée, elle se laisse surprendre par l'amour, et le lecteur se trouvera tout autant surpris ! Dans la collection « Grand angle » des éditions Bamboo, le mot d'ordre est d'adapter, à moyen terme, toute l'œuvre de Pagnol en bande dessinée, avec notamment quatre titres cultes parus en cette période de célébration : *César*, *Marius*, *Fanny* et *Jazz*. Les scénaristes Éric Stoffel et Serge Scotto y travaillent dans une logique de stricte fidélité au texte d'origine. Enfin, puisque la vie de Pagnol est elle-même un roman, penchons-nous sur deux ouvrages biographiques aussi importants que complémentaires. Sous la plume du journaliste de cinéma Jean-Jacques Jelot-Blanc, *Autant en emporte la gloire* (Privat) se fonde sur une cinquantaine de témoignages de proches de Pagnol. L'auteur y montre, entre autres, quel génie des affaires était le cinéaste, et brosse une galerie de portraits particulièrement savoureux, notamment ceux de Raimu ou du chansonnier Vincent Scotto. Dans un format poche, le fameux essai de Karin Hann, *Marcel Pagnol, un autre regard* (Litos), s'attache quant à lui, dans une magnifique langue, à placer en miroir la vie et l'œuvre de l'écrivain.









Simon Bentolila

12019/PIXABAY

« *La pellicule est un matériau vivant qui se dégrade avec le temps, il faut la restaurer. Et cela coûte très cher, surtout au moment où les adeptes de DVD et de télé se font de plus en plus rares…* » D'où la création d'un fonds de dotation « *qui propose de la défiscalisation aux entreprises et aux particuliers* » – et qui est, par ailleurs, « *le réceptacle des archives* ». Les projets théâtraux, eux, sont supervisés par le gestionnaire avec la complicité de la SACD (Société des auteurs et compositeurs dramatiques, dont Marcel fut d'ailleurs le président deux ans durant). Mais la transmission passe bien sûr également par la reconnaissance culturelle, institutionnelle et intellectuelle. À ce titre, le petit-fils fait tout pour « *faire évoluer le cliché voulant que Marcel Pagnol soit avant tout un auteur pour enfants.* » Là réside d'ailleurs bien le malentendu entourant l'auteur (élu à l'Académie française en 1946) du *Temps des secrets*.

UN PARC AQUATIQUE « MANON DES SOURCES » ?

Si, à l'image de *Marius*, de *Fanny* ou de *La Femme du boulanger*, l'œuvre cinématographique du créateur a immédiatement été plébiscitée, à la fois par le public, la critique (sous l'égide de la bande des *Cahiers du cinéma*) et le milieu universitaire, il n'en va pas de même pour les travaux littéraires, clairement snobés par l'enseignement supérieur. « *Du vivant de Marcel,* souligne son petit-fils, *tous ses pairs le portaient aux nues. C'est encore le cas aujourd'hui. Il n'y a que l'université, malgré une thèse récente, qui traîne un peu la patte. C'est un cas étrange en littérature.* » Conséquence directe, les livres de Pagnol ne sont plus vraiment étudiés au collège ou au lycée – un peu encore dans le Midi. Jean Giono aurait-il le monopole de « grand écrivain du Sud » ? « *Ce serait oublier Alphonse Daudet, Edmond Rostand, Frédéric Mistral et tant d'autres…* » Un travail de réhabilitation volontariste, dépassant les seules rééditions, s'est donc imposé : *Lire Magazine* vient ainsi de consacrer un hors-série à Marcel Pagnol *[lire ci-contre]*. « *On a donné les deux tiers des manuscrits à la BNF et le reste va partir au musée Marcel-Pagnol, à Allauch, qui ouvrira en 2026. J'ai bon espoir que cette masse d'archives inédites intéresse les chercheurs.* »

Il faut savoir tricher et entretenir cet univers de la culture populaire avec des déclinaisons inattendues. On discute alors avec Nicolas Pagnol de quelques produits dérivés, pour certains encore disponibles – une gamme de maroquinerie et de coutellerie issue de l'artisanat local, des parfums, du textile, des guides, des visites, des timbres… « *Il n'est pas indigne de considérer que Marcel Pagnol puisse être une marque. Après tout, c'est très courant dans les pays anglo-saxons* », argumente-t-il. Certains esprits farfelus lui ont même proposé des projets inattendus : « *Je me souviens notamment d'un très sérieux parc aquatique Manon des sources !* »

> « Il n'est pas indigne de considérer que Marcel Pagnol puisse être une marque »

Mais l'actualité personnelle de Nicolas Pagnol ne se résume pas, heureusement, à ce seul travail mémoriel. Quoique… Ainsi, à la fin du mois, celui-ci va en effet se marier. Et son témoin n'est autre que… Vincent Fernandel, petit-fils du célèbre comédien complice de l'écrivain et metteur en scène. Ce qu'on appelle, au fond, la famille, au sens large. Peuchère. ■

Baptiste Liger

Photos Stéphanie Lacombe pour *Lire Magazine*

***Fanny*, de Marcel Pagnol, fut adapté pour la première fois au cinéma en 1932 par Marc Allégret.**

TOUS LES PAGNOL DANS UN JOURNAL

Quel Pagnol préférez-vous ? Le mémorialiste qui fit entrer ses *Souvenirs d'enfance* dans l'imaginaire commun ? Le dramaturge de la « Trilogie marseillaise », capable de nous faire rire et pleurer à quelques scènes d'intervalle ? Le cinéaste qui sut tirer le meilleur de Raimu, et qui confia au comique Fernandel des rôles bouleversants ? Le romancier de *Jean de Florette* et *Manon des sources* ? Dans ce numéro des *Classiques de Lire Magazine,* nous tâchons de circonscrire tous les Pagnol, afin de célébrer son génie à la fois multiforme, universel et pérenne, ancré dans la Provence et dans la culture classique. Des « *tournages farniente* » aux fâcheries avec Raimu, de sa passion pour l'écriture à celle, moins connue, pour le bricolage, de ses débuts comme professeur d'anglais à la présidence du Festival de Cannes, et de l'enfance heureuse aux « *inoubliables chagrins* » qui y mirent fin. Avec Robert Kopp, Yvan Audouard, Jean Montenot, Serge Sanchez…

Alexis Brocas

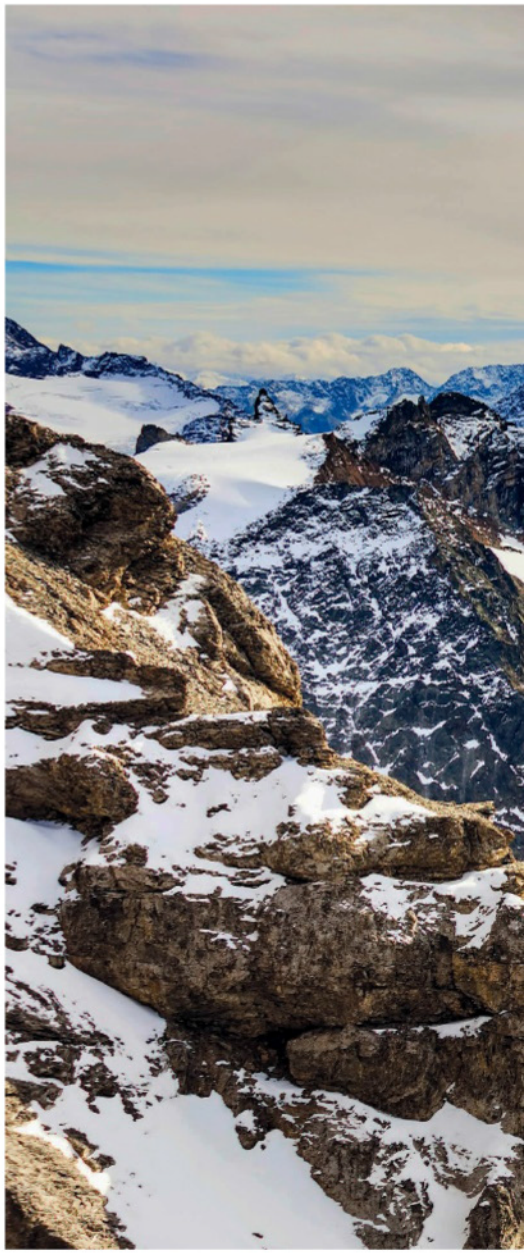
Disponible chez votre marchand de journaux et sur lire.fr

CMF-MPC

Récits d'altitude

LA LITTÉRATURE DES HAUTEURS OPÈRE SA MUTATION

La montagne s'invite dans l'édition sous la plume de Sylvain Tesson, Clara Arnaud, Jean-Marc Rochette et bien d'autres, renouvelant l'imaginaire qui lui est associé. Longtemps synonyme de conquêtes, ce milieu malmené par le changement climatique appelle un regard neuf, qui embrasse sa fragilité.



DENIS LININE/PEXELS

Au numéro 6 de la rue de Seine, à Paris, à deux pas de l'Académie française, une librairie insuffle depuis près d'un siècle le vertige des sommets aux visiteurs franchissant son seuil. Fondée en 1933, la Librairie des Alpes est la seule enseigne parisienne spécialisée dans la montagne, où se rencontrent randonneurs, passionnés et chercheurs. Aux ouvrages et topo-guides se mêlent photos, dessins et cartes postales témoignant des bouleversements que cet environnement aujourd'hui menacé a connus ces dernières décennies. En plus des récits d'ascensions et d'exploits sportifs qui ont longtemps dominé la production, les lecteurs s'intéressent à des ouvrages mettant en lumière les conséquences du réchauffement planétaire sur les milieux alpins, comme l'a remarqué Jean-Louis Vibert-Guigue, l'actuel propriétaire de la librairie. Un changement de paradigme qui fait se côtoyer, au sein de la mythique collection de livres rouges Guérin, des titres comme *Folambule,* d'Antoine Le Menestrel, pionnier de l'escalade libre dans les années 1980, et *Coup de chaud sur les montagnes,* du glaciologue Bernard Francou et de la climatologue Marie-Antoinette Mélières, explicitant les conséquences du dérèglement climatique à travers une approche tant sensible que scientifique.

Car la montagne qu'ont retranscrite Jean-Jacques Rousseau, Chateaubriand, Lamartine, George Sand et, au XXe siècle, Blaise Cendrars, Roger Frison-Roche et Lionel Terray n'est plus la même que celle que nous observons aujourd'hui. Glaciers noircis, rivières à sec et éboulements de grande ampleur – comme celui survenu, le 23 août 2023, sur la face nord de l'aiguille du Midi – redessinent un paysage qui, dépourvu de son manteau neigeux, n'exercera peut-être plus, à l'avenir, la même fascination sur les imaginaires. Le temps ne serait-il pas venu de changer notre regard sur la montagne, de l'envisager d'une manière plus douce que nous ne l'avons fait jusqu'à présent ?

MAJESTÉ FASCINANTE

D'abord considérée comme un lieu maudit inspirant une terreur sacrée aux néophytes, la montagne a accompagné les élans lyriques des écrivains et artistes romantiques qui, à l'image des toiles de Caspar David Friedrich, célèbrent sa majesté, fascinante et dangereuse. Au milieu du XIXe siècle, elle devient un lieu de villégiature privilégié pour une élite bourgeoise s'échappant des villes enfumées par la construction d'usines et la révolution industrielle. Les ouvrages de fiction prennent ensuite leur essor à la fin du siècle, puis s'épanouissent à mesure que les hommes conquièrent de nouveaux sommets. D'abord poétiques, les récits se font de plus en plus techniques et usent d'un vocabulaire conquérant qui, au regard de l'urgence climatique et du surtourisme fragilisant aujourd'hui les milieux montagnards, n'est plus vraiment dans l'ère du temps.

Si les récits de montagne, genre littéraire à part entière, sont souvent publiés dans des maisons spécialisées ou au sein de collections dédiées, comme Paulsen, Le Mot et le Reste, les éditions Transboréal ou du Mont-Blanc, sans oublier la récente collection « Poche Aventure » des éditions Glénat, visant à composer « *une formidable bibliothèque nourrie par l'esprit d'aventure et de découverte d'aventuriers, sportifs, scientifiques, protagonistes discrets ou personnalités stars* », certains titres ont

réussi, ces dernières années, à tirer leur épingle du jeu parmi les publications de grandes maisons généralistes. Que l'on songe au succès des *Huit Montagnes,* de Paolo Cognetti (Stock, 2017), du *Poids du papillon* et d'*Impossible,* d'Erri De Luca (Gallimard, 2011 et 2019), ou du beau roman de Clara Arnaud *Et vous passerez comme des vents fous* (Actes Sud, 2023).

Le troisième roman de l'autrice de 38 ans, qui s'inspire depuis 2010 de ses pérégrinations en altitude, de la Chine au Caucase, en passant par le Honduras, s'inscrit dans le sillage d'une nouvelle génération d'écrivains de la montagne, plus féminine, et plus sensible à l'écologie, aux humains et aux animaux qu'à l'ascension des sommets et à la prouesse physique. *Et vous passerez comme des vents fous* se situe dans le Couserans, au sein du monde pastoral ariégeois, où la réintroduction de l'ours oppose habitants, bergers et biologistes. Clara Arnaud y vit depuis 2021. Elle a écrit ce livre pour s'installer dans les Pyrénées. Est-ce parce qu'elle n'est pas une native de la montagne – elle est née en région parisienne – que l'autrice a creusé son chemin littéraire autrement ? *« Quand j'écris en Ariège, je me pose la question de la légitimité, de l'appropriation culturelle, de la même façon que quand j'écris de Kinshasa, en République démocratique du Congo,* explique-t-elle. *Je ne voulais pas faire un récit de montagne qui soit une projection fantasmée, donc exotisante, des bergers et des villageois, comme on pourrait le faire de gens d'autres cultures. »* •••

Clara Arnaud consacre son temps libre à la montagne depuis sa majorité. D'où l'absence, chez elle, du syndrome de l'imposteur. Elle s'est toujours sentie à sa place dans « *les pentes, les étagements, l'altitude* ». Grande voyageuse, elle accepte toutefois d'être considérée comme « *l'éternelle étrangère* ». « *Écrire la montagne est un exercice périlleux,* reconnaît-elle. *La montagne en littérature est souvent réduite à un relief. À ce qui est à la surface, aux sommets et aux cimes, considérés comme un graal à conquérir. Il y a cette vision où la montagne est un décor, et cette autre qui la réduit à un espace métaphysique.* » L'autrice fait ici référence à *Ascension,* de l'écrivain suisse Ludwig Hohl (1904-1980), récit poético-dramatique sur l'hubris de deux alpinistes partis à l'assaut de la montagne sans avoir tenu compte des recommandations qui leur furent faites.

MOINS DE PROUESSES, PLUS DE PROMESSES

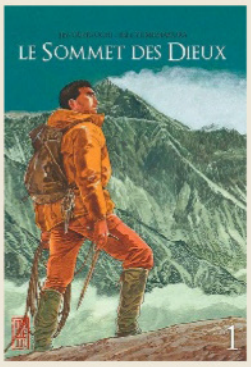
Le choix des Pyrénées confère davantage de liberté, cette chaîne de montagnes étant moins « *chargée* » de récits que ne le sont les Alpes. Clara Arnaud en restitue une vue de coupe, en révélant tous les « *étages* »: les sols, l'eau, les animaux, les hommes et, dans le ciel, le soleil qui tape désormais trop tôt, trop fort. *Et vous passerez comme des vents fous* raconte de manière sensorielle « *ce bain de sensations très intenses* »

> Les lecteurs y trouvent matière à réfléchir aux passions et aux psychologies humaines

dans lesquels sont plongés animaux et hommes lorsqu'ils sont en forêt. La même intention guide *Pastorales,* du chercheur Jean-Christophe Cavallin, de l'écrivaine et ancienne éleveuse de chèvres Violaine Bérot, qui vit également dans le Couserans, et d'une jeune bergère, Florence Debove. Ensemble, ils ont réinventé *Les Bucoliques,* de Virgile (37 av. J.-C.), pour raconter la vie réelle des éleveurs et bergers. Un métier physique, entre l'agitation du troupeau, les risques de chute et les soins donnés aux bêtes. Un métier appris au fil des années, en prise directe avec le surtourisme et le changement climatique.

Il y a dans *Pastorales* comme dans *Et vous passerez comme des vents fous* une poésie des mots techniques de la montagne, qui n'a plus rien de bucolique. *Pastorales* a été publié aux éditions Wildproject, qui ont pour ambition de « *réorganiser les sociétés humaines dans leurs relations au vivant, pour mettre un terme à l'extinction en cours de la vie sur Terre* ». Preuve de l'importance de la prise de conscience écologique dans la littérature de montagne, qui se confond de plus en plus avec le *nature writing.* Ainsi, la traduction aux éditions Christian Bourgois du livre culte de la poétesse écossaise Nan Shepherd (1893-1981), *The Living Mountain,* écrit en 1940, tombe à pic. *La Montagne vivante* est inspiré de ses marches dans les collines de Cairngorms. Hiver comme été, Shepherd arpente la chaîne des Highlands et relate la vie qu'elle y croise: rivières, poissons, neiges, fleurs et randonneurs.

Fabrice Lardreau est à l'avant-poste des mutations de la littérature de montagne. En 2018, cet écrivain, journaliste à *La Montagne et Alpinisme,* où il publie des portraits d'artistes liés à l'altitude, a créé la collection d'entretiens « Versant intime » aux éditions Arthaud. De Philippe Claudel *(Le Lieu essentiel)* à Valentine Goby *(Devenir montagne – lire notre entretien page 62),* en passant par Cécile Coulon, Bernard Minier et Marie-Hélène Lafon, le journaliste explore les liens entre l'écriture et la montagne, qu'elle se situe dans les Vosges, les Alpes-de-Haute-Provence, le Puy-de-Dôme, le Pays Comminges ou la vallée de la Santoire. « Premier de cordée, *de Frison-Roche,* Annapurna, premier 8000,



DES HAUTS ET DES BULLES

Avec *La Dernière Reine* (Casterman), Jean-Marc Rochette a écrit le grand succès BD sur la montagne, vendu à plus de 100 000 exemplaires quatre mois après sa sortie et salué par le titre de livre de l'année 2022 par la rédaction de *Lire Magazine*. Le dessinateur du *Transperceneige*, qui vient de publier le récit *Au cœur de l'hiver* (Les Étages), clôturait ainsi une trilogie montagnarde entamée avec *Ailefroide* et *Le Loup*. *La Dernière Reine* est l'histoire d'Édouard Roux, une « gueule cassée » qui, dans les années 1920, trouve refuge à Montmartre, chez Jeanne Sauvage. Cette sculptrice, dont il tombe amoureux, lui redonne un visage. En échange, Édouard lui fait découvrir le plateau du Vercors et l'histoire du dernier ours, qu'il a vu tué quand il était enfant. Sensible dans son dessin de l'ours, ce roman graphique se révèle assez sombre, avec la disparition de l'ursidé au terme d'une présence millénaire dans le Vercors. Autre grand succès dans le domaine graphique: *Le Sommet des dieux*, de Jirō Taniguchi (Kana), adapté au cinéma en 2021. Divisé en cinq tomes, ce manga raconte l'obsession de Habu Jôji, un alpiniste chevronné désireux de battre tous les records pour faire l'ascension de l'Everest en solitaire. Bientôt, il est suivi par Fukamachi, un photographe sur le point de résoudre l'énigme de l'expédition Irvine-Mallory en 1924, et qui trouve en Jôji de quoi assouvir sa passion pour les fous des sommets. La beauté du dessin, la profondeur des personnages, le suspense et la solide documentation de ce manga en font une référence. **G.M.**

DASTAN/PEXELS

de Maurice Herzog: ces livres emblématiques ont rétréci les choses, constate-t-il. *En nous faisant croire qu'il n'y avait de littérature que dans l'alpinisme, et que le seul rapport possible avec la montagne est un rapport de conquête et de sport. Cette collection veut montrer tous les versants par lesquels on peut appréhender la montagne.* »

APPÉTENCE POUR LA NATURE

Les succès d'*Indian Creek,* de l'Américain Pete Fromm (Gallmeister, 2010), sur son hiver initiatique dans les Rocheuses, ou de *Longue marche,* de Bernard Ollivier (quatre volumes chez Phébus, 500 000 exemplaires vendus et des milliers de randonneurs jetés sur les routes), témoignent de l'intérêt des lecteurs pour le milieu naturel. « *Depuis une décennie, en littérature comme au cinéma, avec des festivals comme Le Grand Bivouac à Albertville, il y a un développement autour du voyage et de l'aventure, qui inclut la montagne,* affirme Fabrice Lardreau. *Le covid a catalysé une appétence du public pour couper avec la civilisation urbaine et numérique.* » L'année dernière, l'éditeur a ouvert sa collection à d'autres milieux naturels : l'océan, avec Chantal Thomas *(L'Étreinte de l'eau),* et la campagne, avec la Corrèze de Franck Bouysse *(Terres d'automne).* « *Ma collection s'inscrit dans ce mouvement du ressourcement par la nature et le voyage,* poursuit Fabrice Lardreau. *Mais la montagne n'est pas toujours accueillante et bienveillante.* »

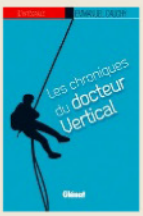
Comme l'attestent la veine des polars en altitude *(lire l'encadré ci-contre)* ainsi que la floraison de récits et de fictions sur les ascensions légendaires qui font l'histoire de la montagne, l'intérêt pour ces intrigues n'est pas seulement nostalgique. Les lecteurs y trouvent matière à réfléchir aux passions et aux psychologies humaines. Ainsi du palpitant *Kodak Everest Pocket* (Arthaud), de Nicolas Le Nen, qui revient sur la disparition, il y a un siècle, d'Irvine et Mallory dans l'Himalaya. Les alpinistes britanniques étaient déjà au cœur du manga *Le Sommet des dieux,* de Jirō Taniguchi *(lire l'encadré page 60).* Ont-ils atteint l'Everest le 8 juin 1924 ? Seuls leurs appareils photos pourraient le dire. Ils n'ont jamais été localisés. ■

Laëtitia Favro et Gladys Marivat

SOMMETS DU CRIME

Pentes escarpées, crevasses, grottes, animaux sauvages, manteau neigeux propice pour suivre un suspect à la trace… Et si les sommets offraient un décor idéal aux intrigues policières ? Naturellement présent dans les récits d'ascension, le suspense est une composante inhérente

à la littérature de montagne, qui s'enrichit depuis quelques années de nombreux titres estampillés « polars », à l'image du roman de Sébastien Vidal *De neige et de vent* (Le Mot et le Reste), lauréat du prix Landerneau 2024. Situé dans le village fictif de Tordinona, près de la frontière italienne, le récit se fait huis clos quand la population de ce bourg, coupée du reste du monde par une avalanche, se retrouve confrontée à un crime. Explorant les failles et les non-dits d'une communauté échauffée par son désir de justice, Vidal s'inspire de la topographie et des éléments propres à la montagne pour développer son intrigue. Parmi les classiques du genre, on pense, bien entendu, aux *Rivières pourpres,* de Jean-Christophe Grangé (Albin Michel, 1998), à *Glacé,* de Bernard



Minier (XO, 2011), à *Accident à la Meije,* d'Étienne Bruhl (J. Susse, 1946), à *Meurtre au sommet,* de José Giovanni (Gallimard, 1964), ou encore aux *Chroniques du docteur Vertical,* d'Emmanuel Cauchy (Glénat). En montagne, un accident n'est jamais aussi accidentel qu'il n'y paraît, surtout quand l'encre noire de la fiction s'en mêle. **L.F.**

« Chacun a droit à la beauté, mais la montagne est surexploitée »

Dans *Devenir montagne*, Valentine Goby évoque les versants comme lieux d'une seconde naissance, tant personnelle que dans son travail d'écriture.

Vous êtes née à Grasse, dans une famille de parfumeurs. Comment avez-vous découvert la montagne ?

Valentine Goby. Mes premiers souvenirs de montagne sont indissociables de notre chalet d'Allos, dans les Alpes-de-Haute-Provence, où nous passions des vacances, été comme hiver. Allos était « l'autre maison », où je pouvais exister différemment et respirer, au sens propre puisque, enfant, je souffrais d'asthme. Dans *Baumes [Actes Sud, 2014]*, j'évoque cet asthme bien réel mais aussi métaphorique de la difficulté d'exister, parfois, au sein d'une famille liée à l'univers si particulier du parfum. La montagne s'inscrivait en contrepoint.

Votre grand-mère paternelle est une pionnière de l'alpinisme. Avez-vous hérité d'elle votre goût pour la montagne ?

V.G. Non, car je me suis intéressée tard à cette facette de sa vie. Ma grand-mère venait d'une famille de médecins d'Aix-les-Bains. Son milieu bourgeois l'a laissée pratiquer l'alpinisme jusqu'à son mariage, puis lui a demandé de s'assagir. Sur certaines photos, on la voit au sommet de montagnes, dans des tenues d'époque peu adaptées à de telles pratiques ! Sa relation à la montagne ne m'est apparue qu'avec le développement de ma propre passion.

***L'Île haute [Actes Sud, 2022]*, votre dernier roman, raconte l'histoire de Vadim, un petit Parisien métamorphosé par sa découverte de la montagne. Est-ce votre amour des sommets qui a motivé l'écriture de ce livre ?**

V.G. Mon travail d'écriture ne puise pas son inspiration dans mes seules expériences. Pour rendre avec justesse l'expérience de Vadim, il a fallu que je déconstruise mon rapport à la montagne,

que je me détache du bagage sensoriel incorporé depuis l'enfance. Ce n'est pas un hasard si *L'Île haute* est né pendant le confinement, à un moment où j'étais privée de cette sensorialité.

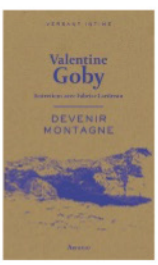
Pour l'écrire, vous vous êtes inspirée du village de Vallorcine, dans la vallée de Chamonix…

V.G. J'ai choisi une montagne que je ne connaissais pas, pour créer les conditions d'une découverte propice à la restitution d'une première fois. Vallorcine a d'abord été le lieu d'un éblouissement, d'une rencontre esthétique. Puis je me suis familiarisée avec son histoire, avec la langue des anciens, puisque l'intrigue de *L'Île haute* se situe sous l'Occupation. Comme Vadim, je me suis sentie adoptée par ce village, j'y suis née une seconde fois. C'est en ce sens qu'il faut lire le titre de *Devenir montagne*. Il arrive que des amis de Vallorcine me parlent de visiteurs à la recherche de la maison de Vadim, des lieux qu'il a traversés. Cette confusion entre réalité et fiction peut être problématique, mais elle témoigne aussi, à mes yeux, de la puissance de la littérature.

Votre attachement pour cet environnement fragilisé par le surtourisme se traduit par un appel à la sobriété. *« Sans constituer la montagne en sanctuaire privé de présence humaine, on doit néanmoins concevoir que nous ne puissions pas être accueillis partout »*, écrivez-vous…

V.G. Chacun a droit à la beauté, mais la montagne est surexploitée. Il faut qu'on arrête de consommer le monde. Nous pouvons tous vivre de magnifiques aventures sans que celles-ci relèvent de la performance ou du spectaculaire. Ne pourrait-on pas creuser des expériences d'apparence plus modestes pour les vivre dans toutes leurs dimensions ? Cela ne nous apporterait-il pas davantage qu'une accumulation de palmarès ? Je regrette que le voyage soit trop souvent synonyme de distraction, littéralement, c'est-à-dire un moyen de détourner le regard, et le monde, un espace à s'approprier. Le désir de possession abîme considérablement notre rapport au vivant et à nos semblables. ■

Propos recueillis par Laëtitia Favro



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

DEVENIR MONTAGNE. ENTRETIENS AVEC FABRICE LARDREAU
VALENTINE GOBY
160 P., ARTHAUD, 13 €

CÉLINE NIESZAWER/FLAMMARION

16.03–
29.09.2024

Fondation
Jan Michalski

Simenon

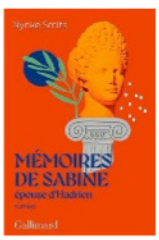
PATRICIA REZNIKOV

Pouvoir, amour et diamants

Une femme et son époux, une femme et sa mère. La première, Sabine, nièce de Trajan, n'a que 15 ans lorsque le fier Hadrien, son cousin, rencontré trois ans plus tôt dans le domaine familial, l'épouse lors d'une sobre cérémonie. Le futur empereur, militaire, est envoyé aussitôt après sur le Danube, aux frontières orientales de l'Empire. Commence alors la solitude. Elle ignore que ce mariage, arrangé, n'est destiné qu'à renforcer leurs liens au sein d'une dynastie. Devenue une femme mûre, incomprise et rejetée par son époux malade, elle s'est réfugiée dans une petite ferme de leur immense domaine de la Villa Adriana, à Tibur. Mais des événements la contraignent à s'enfuir à Rome incognito, avec Philomène et Alexandre, ses fidèles esclaves. Lors de ces quelques jours de liberté, en cachette de l'empereur, elle vit la vie d'une femme presque ordinaire, tâchant d'éviter un drame à venir : Fuscus, son fils adoptif, pressenti pour succéder à Hadrien, est en difficulté, et elle craint pour sa vie. Cette escapade est l'occasion pour Sabine de se remémorer sa jeunesse, les voyages aux quatre coins de l'Empire avec son époux, dans l'Athènes romaine, en Britannia conquise ou en Égypte. Marguerite Yourcenar nous avait livré les Mémoires fictifs d'Hadrien, homme paradoxal, brutal et cultivé, bâtisseur préoccupé de ses plaisirs, mais aussi pacificateur de l'Empire. Nynke Smits, spécialiste du monde antique, imagine les souvenirs tout aussi fictifs d'une impératrice esseulée avec qui Hadrien n'a jamais voulu d'enfant, préférant adopter son successeur. En proie à la jalousie face à Antinoüs, le bel éphèbe dont Hadrien tombe éperdument amoureux et qu'il célébrera sa vie durant, témoin des doutes générés par le pouvoir, de sa violence, des intrigues politiques, des deuils, elle se réfugie dans la lecture des auteurs latins, tente de rassembler autour d'elle et de pardonner. Nynke Smits nous la montre dans son quotidien, entourée de ses amis, de son merveilleux médecin, Eudaïmon, de ses enfants adoptés, de son amante Julia, de ses esclaves aimés. Mention spéciale pour le récit du séjour à Alexandrie au cours duquel le couple impérial découvre les sortilèges de l'Égypte, et où Antinoüs trouve la mort. *Mémoires de Sabine, épouse d'Hadrien* est un roman ample, savant, ambitieux, porté par une grâce à la fois triviale et poétique qui nous rend cette femme curieusement proche et nous transporte.

> LES ENJEUX INTIMES SONT LES MÊMES DE TOUTE ÉTERNITÉ

Deux mille ans plus tard, Agathe, célibataire endurcie, se retrouve, elle aussi, seule et affligée face au deuil. Sa mère vient de mourir. Leur relation intranquille, contrariée, était due au comportement d'Aimée, femme libre et égoïste, qui collectionnait les amants. Agathe n'a ainsi jamais su qui est son père. Retrouvant dans le coffre de sa génitrice des bijoux de prix offerts par des hommes et les lettres de trois d'entre eux, désemparée, elle se lance sur la piste de ces carats et de leurs généreux donateurs. L'un d'eux pourrait-il être son père ? Par ailleurs, un mystérieux collectionneur d'art, fascinant et déroutant, se retrouve sans cesse sur son chemin. Pourrait-elle l'aimer ? Ses désirs les plus enfouis cristallisent autour de ces bijoux. Les enjeux intimes sont les mêmes de toute éternité : être aimé, reconnu, se sentir digne de sa lignée, trouver le conjoint avec qui partager l'idéal d'une vie. *Carat,* très joli roman de Marie Charvet, est fait d'élégance et de références, d'éclats de lumière qui nous mènent de la place Vendôme jusqu'aux fantômes du cœur. ■



★★★★☆
MÉMOIRES DE SABINE, ÉPOUSE D'HADRIEN (SABINA, VROUW VAN HADRIANUS)
NYNKE SMITS
TRADUIT DU NÉERLANDAIS PAR DANIEL CUNIN, 430 P., GALLIMARD, 23 €

★★★☆☆
CARAT
MARIE CHARVET
288 P., GRASSET, 22 €

AUDREY SOVIGNET

100

UN ROMAN-PHOTO FÉMINISTE COSIGNÉ **OVIDIE**

82

LAURENT GAUDÉ
LES VOIX DU 13-NOVEMBRE

LE CAHIER CRITIQUE

105

QUAND **TONY VALENTE** DÉCLINE SA SAGA « RADIANT »

108

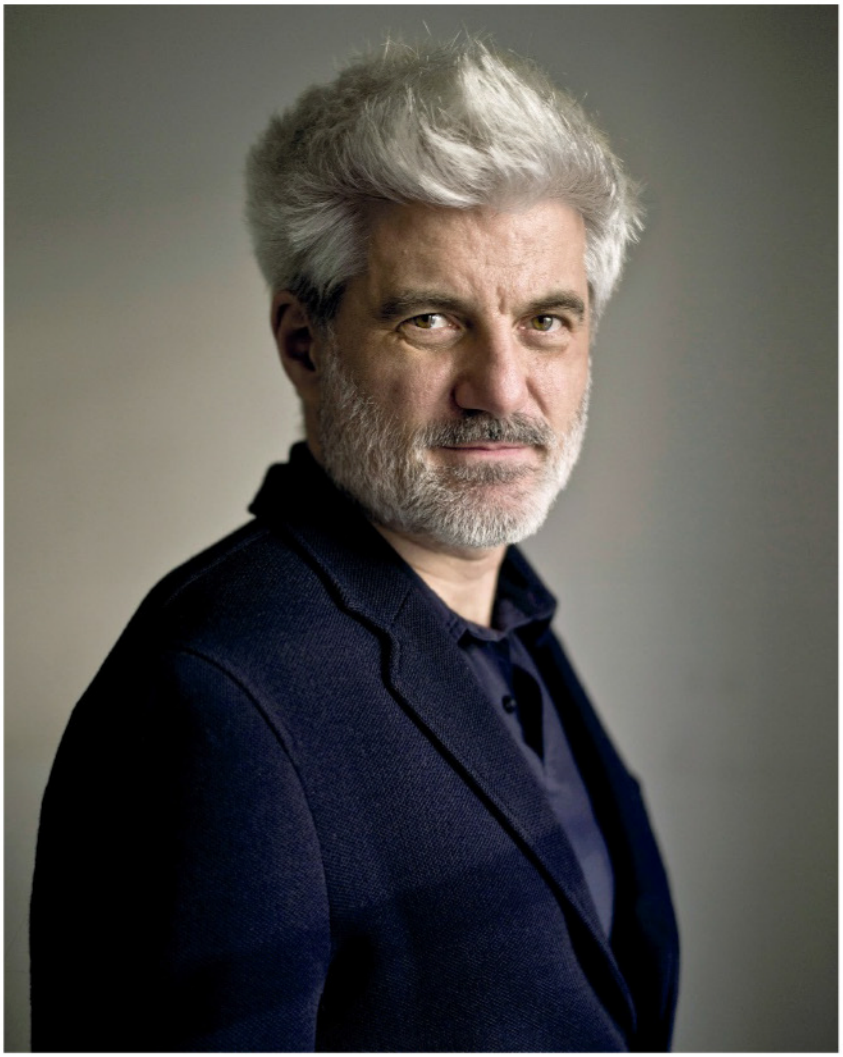
LA CONVERSATION, UNE PRATIQUE EN PÉRIL SELON **DAVID LE BRETON**

CHRISTINE GASSIN – ANDY JULIA – CHLOË VOLLMER-LO/ANKAMA - PEXELS

LAURENT GAUDÉ

Sonate d'automne

Des attentats du 13 novembre 2015 l'auteur du *Soleil des Scorta* tire un récit en forme de chant polyphonique, faisant s'entrecroiser les destins des vivants et des morts.



JEAN-LUC BERTINI/ACTES SUD

Le pluriel rejoint toujours le singulier, aussi sûrement que les verbes n'ont de valeur qu'associés à un nom. C'est ainsi que l'on songe au titre du nouvel ouvrage de Laurent Gaudé[1] – présenté comme un « récit » –, intitulé *Terrasses*[2]. On pense instantanément aux prolongements extérieurs des maisons ou appartements, et plus encore aux annexes des cafés ou restaurants sur le trottoir. Mais on se rappelle aussi la seconde personne, au présent de l'indicatif, du verbe « terrasser », qui signifie, entre autres définitions du Robert, *« abattre, renverser quelqu'un, jeter à terre dans une lutte »* ou *« rendre incapable de réagir, de résister »*. « Terrasses », donc, auquel il faut ajouter un « tu ». Qui, phonétiquement, renvoie au fait de se taire, mais aussi d'ôter la vie. De tuer. Ces considérations linguistiques ne doivent pas être mises de côté, en raison de la gravité du sujet et du contexte de ce bref ouvrage : la funeste soirée du vendredi 13 novembre 2015, marquée par une série d'attentats islamistes dans la capitale. Comment évoquer un tel drame ? Comment trouver les mots justes ? D'autant qu'on a pu lire, ces dernières années, plusieurs textes marquants sur le sujet. *Vous n'aurez pas ma haine,* d'Antoine Leiris, qui avait perdu sa femme au Bataclan, *Le Livre que je ne voulais pas écrire,* d'Erwan Larher, roman témoignage de ce survivant de la même attaque, ou *V13,* d'Emmanuel Carrère, qui avait suivi pour *L'Obs* le très médiatisé procès des accusés de cette nuit infernale.

À quoi bon écrire un nouveau texte, quand les faits ont été déjà largement décrits, racontés, analysés ? *« Alors, que peut le romancier ? Ou plutôt, que veut-il, en venant sur ces terres ? »* s'interroge Laurent Gaudé dans une note explicative. Avant de répondre : *« L'histoire établit le récit des faits, mais la littérature est la seule à pouvoir plonger dans les esprits, à prendre à bras-le-corps les méandres de l'âme. »* Et à pouvoir *« imaginer les voix, plonger dans les peurs, les espoirs, accompagner le cheminement d'une pensée dans ces instants d'urgence, chercher les échos qui existent entre plusieurs trajectoires pour donner à entendre la voix collective qui s'est formée cette nuit-là »*. C'est de cette réflexion qu'est née la forme du chant polyphonique de *Terrasses*.

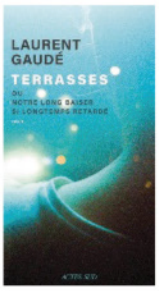
S'il a déjà évoqué, dans le passé, différents drames collectifs (Lampedusa dans *Eldorado*, l'ouragan Katrina dans *Ouragan*, le séisme d'Haïti dans *Danser les ombres*), le lauréat du Goncourt 2004, qui connaît bien l'Histoire et la mythologie, n'oublie jamais de concilier frontalité et distance. Un peu comme sur une scène de théâtre, domaine qu'il pratique par ailleurs*. Au fil des chapitres, nous croisons des prénoms apparaissant une ou plusieurs fois et qui, au fond, n'ont pas grande importance, tant ils semblent interchangeables – aussi

sûrement que des corps. « *Tous inconnus les uns des autres. Tous incapables d'imaginer que nous serons bientôt unis.* » De toute manière, le texte passe volontiers du « je » au « nous » ou au « tu », au « vous ». Ils s'appellent peut-être Lisa, Prune, Gaëlle, Karim, Quentin, Gabriel, Lila, Mathieu, Julie, Carole, Évelyne, Pascal. Certains sont en train de bavarder paisiblement devant un verre de vin, d'autres dansent dans une salle de concert ou reviennent d'une garde à l'hôpital, avant de devoir y retourner plus tôt qu'ils n'imaginent. On en sait un peu sur quelques-unes, à l'image de ces jumelles qui avaient prévu de se retrouver ce soir-là pour leur anniversaire. Tous ces destins seront inexorablement mêlés dès l'instant où commenceront les coups de feu. Victimes, ambulanciers, policiers, infirmières et tant d'autres se trouvent ainsi réunis, à cause des meurtriers, avec celui dont le nom revient le plus au fil des pages : ce satané « *Hasard* ». Des phrases se répètent inlassablement : « *Toi oui, l'autre pas* », « *Ils tirent* », « *Combien de balles sont tirées ?* », « *Combien de corps transpercés ?* », « *Nous sommes à Paris* »… Une ville devenue incarnation de l'enfer – une figure récurrente chez Gaudé, qui prend garde, toutefois, de ne jamais citer précisément les lieux, pour mieux se détacher du document tout en respectant une certaine chronologie des événements, avec tout ce qu'ils comptent d'horreur. Avec cette particularité de faire s'enchevêtrer les temps et de mêler les voix des vivants et des défunts. Sans oublier le « *long baiser si longtemps retardé* » du sous-titre, qui trouvera sa justification à la toute fin du texte.

Le parti pris sophistiqué de Laurent Gaudé et son ambition esthétique, naturellement, pourront déranger – la simplicité des mots n'est-elle pas la plus forte ? Mais son indéniable pudeur et sa capacité à prendre une juste hauteur font de *Terrasses* un texte digne et puissant, restituant la complexité de cette situation de sang et de feu. Tout fonctionne ici par échos, par liens indirects jamais trop soulignés, comme si, inconsciemment, chacun avait sa place dans ce mausolée des destins. Ceux d'un jour, pour toujours. ■ **B.L.**

1. Les lecteurs ont pu le croiser lors du dernier festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo, qui s'est déroulé du 18 au 20 mai.

2. À noter, le spectacle mis en scène par le Québécois Denis Marleau tiré de *Terrasses*, au Théâtre de la Colline, à Paris, jusqu'au 9 juin, et *Le Tigre bleu de l'Euphrate*, par le même metteur en scène au même endroit, jusqu'au 16 juin.



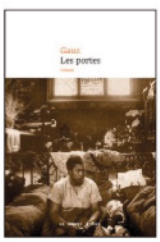
EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
TERRASSES OU NOTRE LONG BAISER SI LONGTEMPS RETARDÉ
LAURENT GAUDÉ
144 P., ACTES SUD, 14,50 €

Rêves de papiers

Depuis *Debout-payé*, truculent recueil de saynètes et d'observations faites lorsqu'il était vigile dans un magasin à Paris, qualifié dans nos pages de meilleur premier roman de l'année 2014, l'écrivain ivoirien Gauz déploie une œuvre poétique qui bat en brèche les idées reçues, une fresque de l'immigration africaine en France. Avec *Les Portes*, il célèbre le combat du mouvement des sans-papiers au mitan des années 1990 et rend hommage à la femme qui l'a mené, la militante sénégalaise Madjiguène Cissé. Il raconte de l'intérieur le point d'orgue de cette lutte pour la régularisation : l'occupation de l'église Saint-Bernard de la Chapelle, à l'été 1996, et l'expulsion qui a suivi. Avec cette prose inimitable, gouailleuse, drôle mais furieuse, en faisant ricocher les dialectes de ces immigrés aux rêves brisés, Gauz fait entendre un échec cuisant, celui de l'intégration à la française. ■

Léonard Desbrières



★★★☆☆
LES PORTES
GAUZ
192 P., LE NOUVEL ATTILA, 18,50 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE
par Baptiste Liger

Hors des sentiers

L'un des grands plaisirs du roman disons « traditionnel » pour le lecteur, c'est de pouvoir s'en évader, et de se laisser aller vers des formes moins « conventionnelles ». Ainsi, parmi les objets les plus originaux du moment, il en est deux qui auront particulièrement suscité notre curiosité. Tout d'abord, depuis plus de vingt ans, le « poète sonore » et performeur Anne-James Chaton bâtit une œuvre singulière, à l'image de son dernier texte – en vers libres –, le fascinant *Sur la terre*. Ici, le narrateur, qui a *« traversé de nombreux pays »*, parcourt la montagne pour se rendre à un improbable dîner. Accompagné de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, il observe toutes les formes vivantes, en premier lieu les *« animaux aux formes variées »*. Ces derniers seront-ils au menu du mystérieux repas où seront réunis d'autres spécimens – un zoologiste, un oléiculteur, un kinésithérapeute, un phytothérapeute… ? La rencontre au sommet ne manquera évidemment pas de surprises, et on sera séduit par la langue et l'imaginaire développés ici. On a aussi une tendresse particulière pour *Les Fleurs d'orage*, recueil signé Melchior, lequel revendique haut et fort un *« nouveau romantisme »* qui *« sera à la littérature ce que le gas-oil est à l'eau plate »*. Il fallait une certaine audace pour une formule aussi casse-cou, représentative des textes ici réunis, entre poésie, théâtre, fables, forme épistolaire, etc. Oui, il y a là de la naïveté, des dérapages, mais l'auteur ose et impose une certaine immaturité qui fait mouche. Et, comme il l'écrit justement, à l'image des attentes du lecteur : *« Surprenez-moi, malmenez-moi, aimez-moi à la folie, mais enivrez-moi ! »*

★★★★☆
SUR LA TERRE
ANNE-JAMES CHATON
176 P., P.O.L, 17 €

★★★☆☆
LES FLEURS D'ORAGE
MELCHIOR
128 P., AU DIABLE VAUVERT, 15 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU JULIEN SANDREL

Après le succès de son précédent ouvrage, *Les Extraordinaires*, Julien Sandrel délaisse les étoiles pour un voyage sur la terre ferme. Dans *Beaucoup d'amour et quelques cendres*, il emmène ainsi ses personnages à onze heures de vol de chez eux. Tous reçoivent une mystérieuse lettre, glissée dans une enveloppe rouge, à un instant clé de leur vie. Lucia est enceinte, ne trouve pas de travail et vient de se faire virer de sa colocation pour loyer impayé. Hortense vit dans la peur : un inconnu lui réclame une somme d'argent importante et profère des menaces. Joséphine et Arsène ne sont plus de la première génération mais, après quarante ans de mariage, sont encore *« deux gamins insatiables »* assoiffés d'aventures. Max, quant à lui, a une petite société spécialisée dans la dispersion des cendres de défunts. À la découverte du contenu de la lettre, la surprise est générale : tous sont conviés à participer à *« la recherche de l'Aigle d'or »*, une chasse au trésor en Californie qui rappelle celle de la Chouette d'or, irrésolue à ce jour. Un voyage *« tous frais payés »*, plusieurs dizaines de milliers de dollars à la clé, et une procédure simplifiée pour l'obtention de la *green card*, précieux sésame qui permet de s'installer et de travailler sur le sol américain. Tout semble trop beau… Très vite, le petit groupe déchante : ils sont bien loin du voyage imaginé, et quid du fameux trésor ? Est-il seulement réel ? **Marie Jouvin**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★☆☆☆
BEAUCOUP D'AMOUR ET QUELQUES CENDRES
JULIEN SANDREL
300 P., CALMANN-LÉVY, 20,50 €

CAROLINE HINAULT

Au cœur des ténèbres

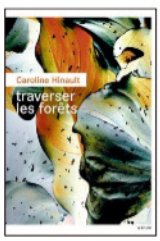
Une forêt, trois femmes. Et chaque fois, pour Alma, Nina et Véra, la même question : à quelles peurs faut-il être confronté pour trouver la paix ?

Son premier roman (noir), *Solak*, impressionnait par son style, personnage à part entière d'une intrigue en huis clos. *Traverser les forêts* s'impose avec la même force. Une fois encore, Caroline Hinault invente une langue qui finit par incarner le récit, sans doute davantage que les péripéties elles-mêmes. D'autant que ces trois portraits de femmes racontent l'intimité des comportements. L'autre personnage, c'est une forêt située en Pologne.

Elles sont donc trois : Alma, *« l'obsession de la frontière au fond du crâne »*, tente de s'échapper de ce camp fermé de barbelés et de rejoindre une liberté dont elle peine encore à dessiner les contours. Nina, elle, revient avec son fils dans la maison forestière de ses parents après avoir goûté aux illusions d'un pays et d'une société pas faits pour elle. Enfin, il y a Véra, journaliste biélorusse, exilée volontaire au milieu de cette forêt, qui cherche sa raison d'être. Trois femmes racontées en trois parties de trois chapitres, consacrés à chacune d'elles à tour de rôle.

Mais il ne faudrait pas voir dans cette structure quasi mathématique une quelconque régulation narrative. Au contraire. À la fin, Caroline Hinault égrène les citations planquées dans le livre de la *Divine Comédie* de Dante, texte mythique construit lui aussi en trois temps : *Enfer, Purgatoire* et *Paradis*. La lecture de Dante n'est évidemment pas obligatoire, mais, par ce voile ainsi levé sur le récit, l'écrivaine confirme ce qu'on entrevoyait confusément : les peurs et les désirs que vivent ces femmes sont éternels.

Ce livre est un chant venu des profondeurs des temps. Si *Traverser les forêts* s'inspire de faits ayant réellement eu lieu, à la frontière de la Biélorussie et de la Pologne en 2021, il fait écho aux mondes qui nous habitent. La forêt, si inquiétante, si dangereuse, si peu familière, est aussi une métaphore. C'est un paysage intérieur à la fois inquiétant et reposant. L'enfer et le paradis mêlés. Ou simplement le purgatoire, pour expier ces fautes qui se dévoilent peu à peu. Caroline Hinault joue de ce procédé narratif en forme de jeu de miroirs. Il faut traverser les forêts comme il faut traverser ses traumatismes. La vie est ailleurs. Fuir ou être libre, même combat. ■ **Éric Libiot**



★★★★☆
TRAVERSER LES FORÊTS
CAROLINE HINAULT
192 P., LE ROUERGUE/LA BRUNE, 20 €

JULIE BALAGUÉ

Un village français

Paul Fournel remet en scène le petit univers des *Grosses Rêveuses* (1982) et du *Livre de Gabert* (2023), à savoir Chamoison, village de Haute-Loire où s'agitent des personnages dont il fait ses héros. La grosse Claudine, qui donne son titre au volume, inconsolable depuis que la charcuterie de la Place a baissé le rideau. La veuve Wasserman, un pied dans la vie, l'autre dans l'au-delà. Le jeune Mehdi, ambitieux promoteur qui va redessiner le pays à coups de lotissements. Le maire, qui plastronne et se voit député. Mademoiselle Thérèse, l'institutrice qui aime tant l'amour qu'un plaisantin a peinturluré le portail de l'école : « *C'est Thérèse qui rit quand on la b…* » Ayant gardé les cahiers de ses anciens élèves, elle identifie l'écriture ! *Imagine Claudine* est ce qu'on pourrait appeler un « roman par nouvelles » : une collection de textes brefs, indépendants les uns des autres, mais qui appartiennent au même écosystème, traversés par les mêmes personnages. L'ensemble forme une manière de chronique de la vie de province, petitesses charmantes et pittoresque humain, à la fois tendre, indulgente et sarcastique. Naturelles et soignées, les chutes sont excellentes, comme des déflagrations à bas bruit. ■

Bernard Quiriny

★★★☆☆
IMAGINE CLAUDINE
PAUL FOURNEL
200 P., P.O.L, 17,80 €

Ma femme, le crabe et moi

Ce pourrait être une maison de vacances, nichée dans une forêt de séquoias, sur la côte ouest des États-Unis. Et le couple qui l'occupe pourrait y avoir posé ses valises pour changer du quotidien de Los Angeles, si un livreur ne déposait chaque jour devant leur porte des doses de morphine. Elizabeth n'a plus que quelques jours à vivre. Affaiblie par un cancer de l'estomac, elle a refusé de suivre tout traitement, décidée à se laisser mourir dans ce cadre enchanteur. À son chevet, son compagnon depuis trente ans, partenaire de lutte contre la maladie. Ils sont écrivains mais se sont promis de ne pas documenter ces derniers jours de leur amour. Un serment auquel il a dérogé, en rédigeant *Neuf mois*, ce « *tribut à la femme dont* [il] *a toujours cru tout savoir, et qui* [l]*'a surpris jusqu'au bout* ». Elizabeth avait accepté sa maladie, à condition de pouvoir choisir la manière dont elle l'emporterait. Mêlant ces derniers instants aux souvenirs d'une vie passée sur les routes américaines en quête du sens à donner au temps qui nous est imparti, Philippe Garnier brosse le portrait d'une femme exigeante envers elle-même, envers les autres, et envers tout ce que la vie avait à lui offrir. ■

Laëtitia Favro

★★★☆☆
NEUF MOIS
PHILIPPE GARNIER
120 P., L'OLIVIER, 17,50 €

SOPHIE BASSOULS/P.O.L – DR/OLIVIER

ET AUSSI…

★★★☆☆
FAIRE CORPS
SOPHIE BENARD
176 P., ÉQUATEURS, 18 €

Ici, l'affirmation selon laquelle on écrit avec son corps trouve une résonance particulière. Sophie Benard signe un premier livre sensible, où le corps s'exprime au sens propre, dialoguant parfois avec l'esprit comme s'il en était dissocié. Il exprime ses différends dans de courts chapitres aux titres évocateurs : « Diable au corps », « Tripes et boyaux », « Corps politique ». L'occasion pour l'autrice de rappeler, sans avoir l'air d'y toucher, l'injonction de la société à assigner le corps des femmes à un modèle patriarcal. Ou de montrer l'absurdité de certains mythes, comme autour des menstruations. Mais, au-delà de cet engagement, c'est bien l'humour, la tendresse et la poésie que l'on retient de *Faire corps.*

Simon Bentolila

★★★☆☆
KIETU ?
FRANÇOIS DOMINIQUE
208 P., MERCURE DE FRANCE, 19 €

Laurie, petite fille adoptée de l'après-guerre, ne se perçoit pas dans les miroirs et finit convaincue *« qu'un lieu finira par refléter son image »*, concentrée sur ses études en géologie. Le destin la conduit en Australie, où elle supervise l'extraction minière de terres rares. Alors qu'elle est tiraillée entre sa mission et les préceptes aborigènes qu'elle découvre, un rêve funèbre et récurrent semble prendre sens. Le journal que tient Laurie explore la part que prend l'environnement dans la construction de son identité. François Dominique livre ainsi dans *Kietu ?* une réflexion écologique opposant l'exploitation des forces telluriques à une symbiose avec elles, trouvant des correspondances symboliques entre l'Ardèche et le bush australien.

Antoine Faure

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
L'ÎLE HAUTE
VALENTINE GOBY
288 P., BABEL, 8,50 €

Les Aiguilles-Rouges, massif montagneux des Alpes dont *« Vincent ne voit ni le rouge ni les aiguilles »*. Ce petit Parisien asthmatique, envoyé hors de la capitale pour raison de santé, découvre un nouveau monde, une nouvelle vie, une nouvelle liberté. Vincent est juif, les nazis occupent la France, et cette rencontre avec la montagne va s'apparenter à une initiation. Magnifique roman de Valentine Goby (voir aussi p. 78) qui s'attache aux détails, aux sensations, et dont l'écriture parvient à raconter les passions intérieures et la beauté de la nature.

Éric Libiot

★★★☆☆
LA GRANDE OURSE
MAYLIS ADHÉMAR
320 P., FOLIO, 8,90 €

Elle, c'est Zita, ingénieure agronome qui se rêvait bergère, de retour dans ses Pyrénées natales. Lui, c'est Pierrick, un gars de la ville, sa gamine à la main, son ex jamais loin. Ils se rencontrent un soir. Et leurs mondes s'affrontent. Puis il faut essayer de s'apprivoiser. Pas facile. Surtout quand la mort de l'un des nôtres vient tout remettre en question. L'autrice se penche sur ces histoires d'amour qui peinent à s'épanouir, et assume son ambition romanesque. Le cinéma devrait s'y intéresser. **E.L.**

★★★☆☆
FÊTE CHEZ HOKI
DANY LAFERRIÈRE
128 P., ZULMA POCHE, 8,95 €

On dirait parfois les textes courts que Richard Brautigan écrivait : vignettes du quotidien, récits érotiques, envolées poétiques. Mais c'est Dany Laferrière qui s'y colle, avec son humour, son sens de la dérision et de l'ironie. Deux textes : *Fête chez Hoki,* dans lequel le narrateur raconte son expérience sexuelle avec Hoki et les choses de la vie ; et *Le Zoo kama-sutra*, ensemble de moments de l'existence vite épinglés où l'on croise Basquiat, Mailer, Moravia… Ça croque sous la dent, ça fond dans la bouche. **E.L.**

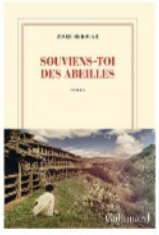
ZINEB MEKOUAR

Destinées marocaines

Entre fable écologique et drame familial, un récit enivrant de beauté et de douleur en territoire berbère.

Après Leïla Slimani, Prix Goncourt 2016 et sa trilogie *Le Pays des autres*, après Meryem Alaoui et le sulfureux *La vérité sort de la bouche du cheval* (2018) ou encore Abigail Assor, Goncourt du premier roman pour *Aussi riche que le roi* (2021), la Blanche accueille une nouvelle voix féminine venue du Maroc, signe d'une littérature bouillonnante où les romancières se font les porte-voix d'un combat enragé pour l'émancipation. Publié dans la pépinière de talents qu'est le label littéraire La Grenade, Zineb Mekouar avait fait sensation avec *La Poule et son cumin* (2022), récit croisé de deux destins de femmes, l'une héritière d'une grande famille, l'autre fille de domestique, qui contenait tous les paradoxes du Maroc contemporain, entre tradition et modernité, fracturé par les discriminations sociales et économiques, en pleine guerre des sexes. Elle creuse ici son sillon avec une virée sauvage en territoire berbère, à la découverte d'un trésor méconnu, le rucher d'Inzerki, plus ancien rucher collectif du monde, perché sur les montagnes du Haut Atlas. C'est au milieu des abeilles qu'Anir grandit, fasciné par les richesses de la nature et bercé par les légendes de son village, mais trop petit pour mesurer le silence pesant qui règne autour de sa communauté. *Souviens-toi des abeilles* est un troublant mélange des genres, fable écologique autant que drame familial fiévreux où les secrets de la mère et ceux de la terre s'entrechoquent, où la nature enivrante et l'intime bafoué se fracassent dans un ballet de beauté et de douleur. ■

Léonard Desbrières



★★★☆☆
SOUVIENS-TOI DES ABEILLES
ZINEB MEKOUAR
176 P., GALLIMARD, 19 €

Combien tu m'aimes ?

Dans un commissariat du 6e arrondissement parisien, Céleste et Servane patientent. La veille, elles fêtaient les 27 ans de Céleste, soirée au cours de laquelle le vase Lalique de ses parents, le *« modèle Mûres »* à 15 000 euros, a été volé. Le coupable est forcément l'un des invités, parmi les plus intimes peut-être. Céleste et Servane se connaissent depuis leur rencontre, adolescentes, dans un lycée huppé de la capitale, la première régnant sur un monde dont la seconde maîtrisait mal les codes. Franchissant les barrières sociales et les préjugés, leur amitié a grandi, bien que Servane ait développé une obsession un brin vulgaire pour les objets de valeur. La disparition du vase la remettra-t-elle en cause ? Témoin indiscret des tourments et des faux-semblants d'une jeunesse dorée, le lecteur des *Obsessions bourgeoises* de Madeleine Meteyer se surprend à se laisser berner par ses propres conclusions hâtives. ■

Laëtitia Favro

★★★☆☆
LES OBSESSIONS BOURGEOISES
MADELEINE METEYER
368 P., JC LATTÈS, 20 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

PAULINE GUÉNA • OLIVIER ADAM

Changement de calibre

Quand deux auteurs, repérés dans les rayons de littérature blanche, s'emparent des règles du noir avec une indéniable habileté.

Révélée à un large public grâce au succès de *La Nuit du 12*, de Dominik Moll – adapté de son enquête *18.3. Une année à la PJ* –, Pauline Guéna est subitement passée de l'ombre à la lumière, après plusieurs années à prêter sa plume aux autres. Avec cette immersion en caméra embarquée, au sein d'une brigade de la police judiciaire française, l'autrice se plaçait dans la plus pure tradition de la non-fiction américaine et dans les pas de son idole David Simon, auteur de *Baltimore* et créateur de la série *The Wire*. Comme s'il fallait changer de procédé pour explorer sous un autre angle les racines de la violence, son nouveau livre délaisse la narration du réel pour se lancer sur les sentiers de la fiction, qu'elle avait certes déjà abordée dans le passé. *Reine* est ainsi une savoureuse première incursion romanesque dans le néopolar (loin de ses autres romans, comme *Pannonica* ou *Le Fleuve*), qui nous embarque dans une cavale rocambolesque, celle d'un tueur à gages qui a dévié de son code de conduite par amour, entraînant à sa poursuite la police, le milieu et un jeune journaliste en quête de gloire. Ou comment dynamiter habilement un certain nombre des règles du genre pour mieux le respecter.

Le dernier roman d'Olivier Adam, *Il ne se passe jamais rien ici*, reprend nombre des procédés narratifs chers à l'auteur tout en assumant son pan policier. Mais, pour commencer, il change de cadre: loin des côtes de la Manche ou des villes pavillonnaires, il a choisi ici un village, dont le bas donne sur le lac d'Annecy et le haut mène aux montagnes. Un village non nommé, dont les habitants seront nombreux à s'exprimer. Pourquoi ? Parce qu'une femme est morte, dont le corps a été retrouvé dans l'eau. La forme change aussi : Adam se met au récit d'énigme, au huis clos à l'air libre. Dans ces lieux, l'horizon et les teintes changent vite. Comme les coupables idéaux. Ici, tout le monde est allé à l'école avec tout le monde, ou bien se retrouve dans le même lit, dans la même famille, dans le même travail, ou dans le même conseil municipal. Ici, bien des hommes ont désiré Fanny, elle dont la mort n'arrange personne – sauf peut-être un écrivain de passage au village. Mais personne ne l'a aimée comme Antoine, qui a pratiquement tout raté dans sa vie. L'énigme est moins romanesque, ici, que sociale, humaine, universelle. Et c'est bien par la diversité de ses profondeurs que cet Adam-là nous emporte. ■

Hubert Artus

★★★★☆
REINE
PAULINE GUÉNA
256 P., DENOËL, 20 €

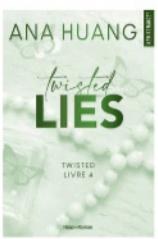
EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
IL NE SE PASSE JAMAIS RIEN ICI
OLIVIER ADAM
362 P., FLAMMARION, 22 €

Fausse liaison dangereuse

Difficile de passer à côté du phénomène Ana Huang si vous parcourez les réseaux sociaux, et particulièrement TikTok. *Twisted Love*, le premier tome de sa saga, avait rencontré un franc succès, prolongé par les sorties de *Twisted Games* et *Twisted Hate*. Figurant parmi les meilleures ventes dans les classements du *New York Times* et du *Wall Street Journal*, la série de l'écrivaine américaine est désormais diffusée dans plus de vingt pays. Le dernier tome, *Twisted Lies*, était donc particulièrement attendu. Les lecteurs sont rapidement propulsés dans la vie de Stella Alonso, un nouveau personnage, absent des autres tomes. La jeune influenceuse vient de se faire licencier par sa boîte. Une idée ingénieuse lui vient : s'initier au monde du luxe, pour être correctement rémunérée et payer les soins de santé de son ancienne nourrice. Encore faut-il décrocher un contrat avec une marque et, pour cela, un petit ami pourrait aider. Les premiers hommes qu'elles rencontrent sont peu convaincants, mais Christian Harper, le dernier de la liste, semble faire la différence. S'ils deviennent effectivement de faux amants, ils se promettent toutefois de ne pas tomber amoureux l'un de l'autre. Une douche froide s'abat malheureusement sur la jeune femme, qui comprend vite que Christian connaît des informations très confidentielles sur elle et qu'il commence à s'éprendre d'elle. Au cœur de ces jeux interdits, Ana Huang clôture sa saga *Twisted* avec brio, en portant ses personnages à l'acmé de leurs émotions contrariées. ■

Marie Jouvin



★★★☆☆
TWISTED LIES (ID.)
ANA HUANG
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHARLINE McGREGOR, 500 P., HUGO ROMAN, 18,50 €

GUILLAUME BINET/DENOËL – PASCAL ITO/FLAMMARION

Sophie Kinsella
Le Burn-out

Sophie Kinsella, dont les comédies romantiques garnissent les étagères des libraires depuis de nombreuses années, déroule dans *Le Burn-out* une problématique devenue fréquente dans le milieu professionnel. Sasha, la narratrice, est exaspérée par son statut de directrice des promotions spéciales chez Zoose. L'entreprise, évoluant dans le tourisme, fait face à un manque important de personnel, tout en mettant hypocritement en place des initiatives pour le bien-être de ses collaborateurs qui assument d'intenses charges de travail. *« Trop c'est trop »,* la jeune femme voit s'accumuler une multitude d'e-mails urgents en attente, et sa libido est au point mort. Poussée par une pulsion incontrôlable, elle se réfugie dans un couvent en espérant trouver une vie meilleure dans la spiritualité. Mais voilà qu'un scénario de film d'horreur s'installe : les nonnes sont complices de Zoose et téléphonent à la direction pour dénoncer la fugueuse. Cet épisode rocambolesque conduit Sasha à prendre plusieurs semaines d'arrêt pour se recentrer sur ses propres aspirations. Sa mère lui suggère une virée à Rilston Bay, un lieu qui a occupé une place spéciale pour la jeune fille durant les étés de son enfance. En lui glissant un programme en vingt étapes pour se sentir bien dans sa peau, elle réserve un hôtel et un billet de train pour l'endroit que sa fille n'a pas revu depuis vingt-cinq ans. La solitude sera cependant de courte durée, car un autre individu semble avoir élu domicile sur la plage pour se reconstruire… ■

Marie Jouvin

LE BURN-OUT (THE BURNOUT)
SOPHIE KINSELLA
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR DAPHNÉ BERNARD, 432 P., 21,90 €.
COPYRIGHT BELFOND.
EN LIBRAIRIES LE 6 JUIN.

PHILIPPE MATSAS/OPALE PHOTO

BIO EXPRESS

1969
De son vrai nom Madeleine Townley, Sophie Kinsella naît le 12 décembre à Londres. Elle se lance d'abord dans des études musicales, avant de se tourner vers un cursus mêlant philosophie, sciences politiques et économiques au New College de l'université d'Oxford.

1995
Alors que la future écrivaine évolue dans une carrière de journaliste spécialisée dans la finance, elle entame l'écriture de son premier roman, *Un week-end entre amis.* Le texte est particulièrement bien accueilli par les lecteurs et la critique (notamment française).

2000
L'autrice publie *Confessions d'une accro du shopping,* qui rencontre un immense succès, jusqu'à devenir un best-seller. Ce livre sera le premier tome d'une série de neuf romans faisant de Sophie Kinsella une figure emblématique de la comédie romantique.

1

Ce ne sont pas les mails qui me font paniquer.

Pas même les relances du genre : *Comme tu n'as pas répondu, je voulais savoir si tu avais bien reçu mon dernier mail.*

Non, ce sont les relances des relances qui m'angoissent. Celles qui comportent deux points d'exclamation en rouge et qui expriment clairement l'exaspération – *Comme je l'ai mentionné dans mes DEUX précédents mails…* – OU la fausse sollicitude et l'ironie : *Tu es coincée dans un puits ? Victime d'un accident atroce ? Je commence à me poser la question.*

Ces mails-là me donnent des palpitations cardiaques et font tressauter ma paupière gauche. Surtout quand je m'aperçois que j'ai oublié de les marquer comme lus. Ma vie est gouvernée par les mails marqués. Ma *vie* ! D'ailleurs, j'ai oublié de marquer le dernier. Et maintenant, mon collègue, d'habitude très sympa, montre des signes d'impatience : *Pas de problèmes, Sasha ? Tout va bien, j'espère.* Ma culpabilité monte d'un cran. C'est un gars gentil. Sensé. Si j'abats le boulot de trois personnes, ce n'est pas sa faute.

Je travaille pour Zoose, l'application de voyages qu'on ne présente plus. *Vous n'utilisez pas Zoose ?* C'est le slogan de notre dernière campagne de pub. Et franchement, c'est une excellente application. Quelle que soit votre destination, Zoose vous trouve tout de suite les bons itinéraires, les billets à prix imbattable, le programme de fidélité le plus intéressant. Je suis directrice des promotions spéciales couvrant quatorze pays. Pour être honnête, c'est ce titre ronflant qui m'a attirée dans la boîte. Et le fait que Zoose soit une start-up à succès. Quand je parle de mon boulot, les gens s'exclament toujours : « Oh, j'ai vu la pub dans le métro. » En ajoutant : « Il est cool, ton job ! »

Oui, il est cool. Sur le papier. Zoose est une boîte jeune qui grandit vite. Notre open space est orné d'un mur végétalisé et on a du thé vert à volonté. Quand j'ai commencé il y a deux ans, je me sentais privilégiée. Je me disais tous les matins au réveil : tu as de la chance. Pourtant, à un moment donné, les choses ont changé. Dorénavant, en me réveillant, je pense : comment affronter tous ces mails ? Toutes ces réunions ? Comment combler tous les retards accumulés ? Oui, comment ?

Quand ai-je commencé à ressentir ça ? Peut-être il y a six mois. Ou sept. Mais j'ai l'impression que cet état de panique dure depuis toujours. Comme si j'étais coincée dans une sorte de tunnel dont il m'est impossible de sortir. Je n'ai qu'une solution : continuer à avancer.

Sur un Post-it, j'écris un pense-bête pour moi-même : « MARQUER LES MAILS ». Je le colle au-dessus de l'écran de mon ordi, à côté du Post-it « APP ? » qui est là depuis des mois.

Ma mère consulte des tas d'applications. Une pour préparer Noël, une autre pour organiser ses vacances. Une troisième qui vend des gadgets, dont celui, réglé comme un coucou, qui lui rappelle de prendre ses vitamines à 7 h 30, de muscler son périnée le soir avant de se coucher et qui ponctue aléatoirement sa journée de citations pleines de sagesse. Je trouve ça bizarre et tyrannique mais je me garde bien de faire des commentaires.

Je suis sûre qu'elle a raison : si je trouvais l'appli adéquate, tout dans ma vie rentrerait dans l'ordre. Mais le choix est trop vaste, et ces tonnes d'informations à taper chaque fois… Par contre, j'ai acheté un *bullet journal*, un carnet qui permet de concevoir un système d'organisation personnalisé, et toute la gamme de stylos gel qui va avec. Je suis censée y répertorier mes tâches, mes missions, mes obligations, et les cocher une fois que je les ai accomplies. Mais qui a le temps pour ça ? Qui a le temps de choisir un stylo gel turquoise pour valider « Répondre aux trente-quatre mails furibards de ma boîte de réception » ? En commençant mon *bullet journal*, il y a un an, j'ai inscrit comme mission principale : « travailler ». Et je n'ai jamais coché la case correspondante.

Jeter un coup d'œil à la pendule me flanque un coup. Il est déjà 11 h 27. Comment c'est possible ? Il faut que j'avance. Allez, Sasha, remue-toi !

« Cher Rob, désolée, vraiment, de ne pas vous avoir répondu plus tôt. Je vous prie d'accepter mes excuses pour ce retard. » Je dois taper ces phrases au moins vingt fois par jour. « Nous envisageons désormais la date du 12 avril et je vous tiens bien sûr au courant en cas de changement. En ce qui concerne le lancement (en Hollande), la décision de… »

MES DOIGTS BRÛLENT. JE DOIS RÉPONDRE À UN MILLION DE MAILS URGENTS. JE DOIS AVANCER. ALORS NON, JE N'AIPAS UNE MINUTE

— Sasha !

Je suis tellement absorbée que cette voix stridente pourtant familière me fait sursauter.

— Tu as une minute ?

Je me raidis. Une minute ? Une minute ? Non, je n'ai pas une minute. Mon chemisier est humide de transpiration. Mes doigts brûlent. Je dois répondre à un million de mails urgents. Je dois avancer. Alors non, je n'ai pas une minute…

Mais Joanne, notre coach en autonomisation et bien-être, s'approche de moi. Elle a dans les quarante ans, soit une dizaine d'années de plus que moi, ce qui ne l'empêche pas de souvent me regarder en réunion quand elle parle des « femmes de *nôtre* âge ». Comme d'habitude, elle porte un pantalon style sportswear chic et un tee-shirt, tous deux très sobres mais sûrement très chers. Quant à cet air désapprobateur qu'elle affiche, je ne le connais que trop bien. Visiblement, j'ai foiré quelque chose. Mais quoi ? J'arrête de taper en soupirant et tourne ma chaise vers elle avec un petit sourire poli.

En rejetant en arrière ses cheveux impeccablement défrisés, elle m'apostrophe :

— Sasha, ton niveau d'implication dans notre programme sur l'estime de soi au travail me déçoit un peu.

Merde ! Je savais que j'avais oublié un truc. Il me semblait pourtant avoir écrit « ESTIME DE SOI » sur un Post-it. Il a dû tomber de mon ordi. Je vérifie du coin de l'œil. Eh oui ! Il y en a deux sur le radiateur. « ESTIME DE SOI » et « FACTURE DE GAZ ». •••

— Désolée. Vraiment désolée, Joanne, je dis d'un ton obséquieux. Accepte mes humbles excuses.

Parfois, un certain nombre de « désolée ! » suffit à la faire passer à autre chose. Mais pas aujourd'hui. En la voyant s'appuyer sur mon bureau, j'ai des crampes d'estomac. Je vais avoir droit à une leçon en bonne et due forme.

— Asher a aussi remarqué ton manque d'implication, poursuit-elle en me fixant. Comme tu le sais, il est particulièrement soucieux de la responsabilisation des collaborateurs.

Asher est le chef du marketing et donc mon boss. Il est aussi le frère du fameux concepteur de Zoose, Lev. L'idée lui en est venue alors qu'il venait d'arriver dans un aéroport. Il s'est installé dans un café du terminal et il est resté là toute la journée, a raté dix vols à destination du Luxembourg pour mettre au point les premiers principes de la boîte. C'est en tout cas l'histoire officielle. Il l'a racontée dans une conférence.

Lev est un type dynamique, charismatique et charmant, qui pose tout le temps des questions. Quand il est au bureau, il promène sa silhouette caractéristique et sa chevelure en bataille en demandant à droite et à gauche : « Pourquoi ça ? Et ça ? Tu fais quoi, là ? Pourquoi ne pas essayer cette manière-là ? » Au cours de mon entretien d'embauche, il m'a questionnée sur mon manteau, mes professeurs d'université, et m'a demandé mon avis sur les stations-service des autoroutes. C'était inattendu, amusant, exaltant.

Mais maintenant, je ne le vois plus. Je vois Asher, qui semble descendu d'une tout autre planète que son frère. Son élégance impressionne au début, puis on se rend vite compte que la célébrité de Lev l'agace, qu'il est suffisant et terriblement susceptible. À moins qu'on lui dise « Quelle idée formidable, Asher, tu es génial ! », il prend tout comme une critique.

(Pendant les réunions, à la moindre phrase banale qu'il profère, Joanne s'exclame : « Quelle idée formidable, Asher, tu es génial ! »)

Bref, avec lui, mieux vaut rester sur ses gardes. C'est pareil avec Joanne qui est une de ses vieilles copines de fac. Elle le suit comme une ombre, tel un homme de main en jupon, prête à débusquer les ennemis de son patron.

— Je suis complètement favorable au programme « bonheur » d'Asher, je m'empresse de déclarer en essayant de paraître sincère. Hier, j'ai assisté à la visioconférence du professeur Sussman. Très novatrice.

La conférence en question (intitulée « La baisse peut se transformer en hausse ! Un voyage vers l'épanouissement personnel ») était obligatoire pour tous les employés. Elle durait deux heures et portait surtout sur le divorce du professeur Sussman et son réveil sexuel qui a suivi, au sein d'une communauté de Croydon. Qu'est-ce que c'était censé nous apprendre ? Aucune idée. Mais comme c'était sur Zoom, j'ai réussi à travailler un peu en même temps.

— Je parle du tableau d'objectifs en ligne, Sasha, précise Joanne en croisant ses bras musclés comme une prof de gym s'apprêtant à coller vingt pompes à une élève récalcitrante. (Va-t-elle me coller vingt pompes ?) Apparemment, tu ne t'es pas connectée depuis dix jours. Est-ce que tu as des souhaits, Sasha ?

Putain ! Ce tableau m'est complètement sorti de la tête.

— Désolée ! Je vais me connecter tout de suite.

— Asher est un patron très attentionné, dit-elle en plissant les yeux. Il tient à ce que chaque employé prenne le temps de réfléchir à ses objectifs et consigne les moments d'épanouissement de sa journée. Tu notes tes moments d'épanouissement ?

Je suis abasourdie. Un moment d'épanouissement… À quoi ça peut bien ressembler ?

— C'est pour ta prise de responsabilité, Sasha. Chez Zoose, nous nous préoccupons de ton bien-être, dit-elle d'un ton accusateur. Mais tu dois aussi prendre soin de toi.

Six mails urgents viennent d'arriver dans ma boîte de réception. Six avec des points d'exclamation rouges ! J'en ai la nausée. Comment est-ce que je pourrais avoir le temps de réfléchir ? Comment me sentir heureuse alors que je suis au bord de la crise de panique ? Comment envisager des objectifs alors que mon seul souhait est de rester à flot et que je me sens sombrer ?

Je respire à fond et me lance :

— En fait, Joanne, mon souci du moment concerne Seamus et Chloé. Quand vont-ils être remplacés ? J'ai posé la question sur le tableau d'objectifs, mais pas de réponse.

Le voilà, le grand sujet. Le vrai problème. Nous ne sommes pas assez nombreux. Chloé est en congé maternité depuis une semaine et Seamus est parti au bout d'un mois de travail, après une engueulade avec Asher. Résultat : tout le monde est surchargé et on ne sait toujours pas quand les deux postes seront pourvus.

— Sasha, j'ai l'impression que tu n'as pas compris le but du tableau d'objectifs. Il n'a rien à voir avec le service des relations humaines mais concerne les buts et rêves personnels de chacun et chacune.

— Eh bien, mon but et mon rêve sont simples. Il faut qu'on engage deux personnes. On croule sous le travail. J'en ai parlé à Asher plusieurs fois mais jusqu'à maintenant il a esquivé la question. Tu sais comment il…

Je stoppe net avant de lâcher une observation négative qu'elle se fera un plaisir de rapporter et que je serai obligée de rectifier au cours d'un entretien détestable.

— Tu as des tics ? me demande Joanne en m'examinant de près.

— Quoi ? Des tics ? Non, je rétorque en passant la main sur mon visage. Peut-être, en fait.

Elle a ignoré ma remarque sur la surcharge de travail. C'est fou comme certaines personnes se conduisent ! Je regarde subrepticement mon écran – encore un mail de Rob Wilson, avec cette fois quatre points d'exclamation.

— Excuse-moi, Joanne, je dois m'y remettre ! Merci pour la prise de responsabilité. Je me sens beaucoup plus… responsable.

Il faut absolument que j'agisse, je me dis tandis qu'elle s'éloigne et que je recommence à marteler mon clavier. Ce job n'est pas ce qu'il est censé être. Loin de là. J'étais tellement contente quand je l'ai décroché il y a deux ans. Directrice des promotions spéciales chez Zoose. J'ai démarré au pas de course, en me donnant à fond, certaine que j'empruntais un chemin bien tracé vers un horizon plein de promesses. Aujourd'hui je vois surtout un sentier boueux jonché de nids-de-poule.

J'appuie sur la touche « Envoyer » et me frotte le front. Il me faut un café, vite. Je me lève, étire mes bras et m'approche de la fenêtre pour respirer. L'open space est calme aujourd'hui. La moitié de l'équipe est en télétravail. Lina, écouteurs dans

les oreilles, tape frénétiquement avec une expression du visage assassine. Pas étonnant que Joanne l'ait laissée tranquille.

Est-ce que je dois quitter Zoose ? Changer de boulot ? Ça demande tellement d'énergie de parcourir les annonces, parler aux chasseurs de têtes, décider d'une stratégie de carrière. Retrouver son CV, le mettre à jour, choisir les bonnes fringues pour les entretiens, qu'il faudra caler pendant ses journées de travail. Paraître vive et énergique alors qu'on panique quand on vous pose plus de deux questions à la suite, sourire gaiement quand on vous fait attendre quarante minutes, le tout en se demandant si le nouveau boulot sera à la hauteur du précédent.

Et je ne parle que d'un essai. Quand ça ne marche pas, il faut recommencer. Cette seule perspective me donne une furieuse envie de me blottir sous ma couette. Actuellement, je ne suis même pas capable de faire les démarches pour le renouvellement de mon passeport. Alors changer ma vie ? N'en parlons pas.

Je m'appuie contre la vitre et regarde en bas. La boîte est installée dans une large rue du nord de Londres, bordée d'affreux immeubles de bureaux des années 1980. En face de nous se trouvent un centre commercial sans intérêt et, curieusement, un couvent dans un bâtiment d'époque victorienne. Sans les allées et venues des religieuses, on ne soupçonnerait pas qu'il s'agit d'un monastère. Ce sont des nonnes d'aujourd'hui, qui portent des jeans sous leur robe et prennent le bus pour se rendre Dieu sait où. Sans doute dans des centres d'hébergement pour sans-abri.

Justement, il y en a deux qui sortent du couvent et se dirigent vers l'arrêt de bus en bavardant avec animation. Je les observe. Leur vie n'a rien à voir avec la mienne. Je parie qu'elles ne reçoivent pas des tonnes de mails. Qu'elles n'ont pas d'ordinateur. Qu'elles ne doivent pas répondre à cent trois messages WhatsApp par soirée. Ni s'excuser à longueur de journée. Ni remplir aucune enquête de satisfaction. Leurs valeurs sont différentes.

Et si je menais une autre vie ? Trouvais un travail différent ? Ou déménageais et changeais complètement d'existence ? Mais pour ça, il faut un élan. Une impulsion. Un signe venu du ciel, peut-être.

En soupirant, je me dirige vers la machine à café. Pour le moment, c'est de l'aide de la caféine que j'ai besoin. ■

L'INFO EN PLUS

Les romans de Sophie Kinsella se sont vendus à plus de 45 millions d'exemplaires dans plus de 60 pays et traduits dans 40 langues. Sa reconnaissance internationale a conduit à plusieurs adaptations cinématographiques, notamment *Confessions d'une accro du shopping* (2009), de P.J Hogan, ou, plus récemment, *Un secret bien gardé* (2019), réalisé par Elise Duran. Plusieurs rumeurs circulent au sujet de l'adaptation d'autres romans de l'écrivaine sur grand écran, mais rien n'a été confirmé à ce jour.

- LES CLASSIQUES DE -

LiRE magazine

PAGNOL

L'écrivain des souvenirs heureux

Disponible chez
votre marchand de journaux

et ici
aussi

SAMANTA SCHWEBLIN

Péril en la demeure

Élu meilleur livre étranger 2022 par le National Book Award, le recueil de nouvelles de l'écrivaine argentine dresse une carte des aliénations domestiques, qui nous inspire le rire tout autant que l'angoisse.

MAXIMILIANO PALLOCCHINI/GRASSET

Alors que la nouvelle reste l'un des genres littéraires les plus dédaignés en France, le nouveau recueil de l'Argentine Samanta Schweblin pourrait inverser la tendance. D'ailleurs, *Sept maisons vides* nous parvient bien tard, paru en son pays il y a presque dix ans… À croire que, s'il n'avait pas reçu le National Book Award du meilleur livre étranger en 2022, nous n'aurions jamais pu lire ces merveilles en français.

Continuant d'explorer des liens entre réalisme et étrangeté, Samanta Schweblin nous livre les clés de sept maisons, dont le confort et les murs ne protègent ni des intrusions, ni du sentiment d'étouffer, ni du malheur. De même, évoluer dans un même espace ne préserve pas de l'incapacité de parler à l'autre. Une mère obsédée par la décoration intérieure s'accorde une énième visite d'un chic quartier résidentiel ; une vieille dame anticipe sa mort et s'engage dans un vaste projet de tri et de rangement ; des enfants testent la vigilance de leurs parents et acceptent l'attention d'autrui ; une jeune fille cherche une pharmacie de garde en vue d'acheter de l'aspirine… À vue d'œil, rien qui sorte de l'ordinaire. Bientôt, pourtant, c'est une autre ambiance. Dans « La respiration caverneuse », la plus longue histoire du recueil, Lola, la vieille dame, a peur : la nuit, le gamin de la maison d'à côté frappe sur les grilles de sa demeure, s'introduit dans le jardin, fouille dans le garage ; il pourrait même avoir braqué la rôtisserie. Plus ça va, plus Lola a un mauvais pressentiment…

« *J'ai commencé ce livre en sachant que j'allais quitter Buenos Aires pour un moment,* confie Samanta Schweblin, *et je l'ai fini au cours de mes premières années à Berlin* [où elle vit maintenant depuis douze ans]. *Il y a donc la nostalgie d'une ville et d'une vie laissée derrière. Pour la première fois, j'ai écrit en nommant des rues, en introduisant des objets et des comportements très argentins, en m'inspirant d'événements de mon enfance et de mon adolescence. J'étais dans un état d'esprit où l'Argentine me semblait probablement plus lointaine que jamais, et en même temps j'y pensais constamment, l'analysais, la comparais, la jugeais…* » Après *Des oiseaux plein la bouche* (2013), les premières nouvelles que l'on découvrait d'elle, et dont on garde des

images très nettes, c'est donc ici un accès de plus à son approche singulière du réel, où bien des situations, cocasses, étranges, inquiétantes, peuvent advenir.

LA DANSE DES ESPRITS

« *C'est quoi tout ce cirque ?* » crie la première narratrice du recueil à sa mère. De ce « *cirque* » chacun pensera ce qu'il pourra, selon ses impressions de lecture. C'est que Samanta Schweblin se joue de nos craintes et de nos appréciations hâtives, de notre tendance à imaginer le pire, de notre besoin de parer à toute éventualité. Et a donc toujours une longueur d'avance. Alors il n'est plus question de présumer de ce qui est réel ou étrange, possible ou impossible, de douter de ce qu'il se passe, mais de savoir ce qu'il va se passer. Dissiper au plus vite cette tension sortie d'on ne sait où. « *Quand un lecteur se met à lire, une danse commence entre son esprit et celui de l'écrivain. C'est pourquoi chaque lecture est si personnelle et unique. Je ne peux écrire sans essayer de prédire tous les mouvements, les intentions et la force du lecteur. Si vous essayez de danser avec quelqu'un d'autre, il faut rester vigilant, ou vous risqueriez de lui marcher dessus.* »

Cette intuition qui est la sienne, toujours renouvelée, fait le talent de l'autrice – de même que la précision et le laconisme de son écriture, et son approche très fine des limites du langage. Pour elle, la littérature serait ce grand outil dont nous disposons pour penser d'un autre endroit, éprouver nos peurs les plus profondes, nous mesurer à la vie. Qu'aurions-nous fait en pareilles situations ? La porte de ces maisons refermée, nous voilà riches de nouvelles vérités.

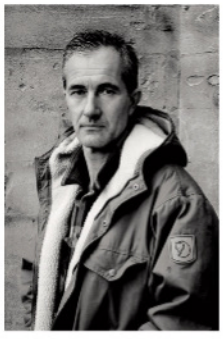
Ces temps-ci, Samanta Schweblin travaille à un troisième roman. « *J'ai déjà le thème, le décor, et même les personnages, mais il y a quelque chose de délicat avec le narrateur,* nous dit-elle. *Peut-être que je ne sais pas encore comment peut s'écrire cette histoire, et qu'il me reste beaucoup de recherches et d'expérimentations à faire.* » Dans l'attente de cette prochaine danse, on saura se montrer patient. ■ **Juliette Savard**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

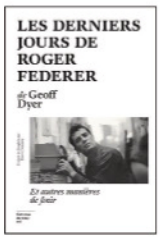
★★★★★
SEPT MAISONS VIDES (SIETE CASAS VACÍAS)
SAMANTA SCHWEBLIN
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR ISABELLE GUGNON, 176 P., GRASSET, 17 €

Soigner la fin

Les amateurs de tennis feront bien, avant de se ruer sur ce livre, de prendre garde au sous-titre : il y sera certes question des derniers jours (au sens professionnel) de Roger Federer, mais aussi d'« *autres manières de finir* », Geoff Dyer se proposant d'y mener l'enquête sur toutes les formes possibles de la fin – fin d'une carrière, fin d'une œuvre, et pourquoi pas fin d'une vie. Les centaines de fragments connectés ici parlent en fait d'un peu tous les sujets, selon la vieille technique du marabout-de-ficelle : on passe de Federer à Dylan, de Kerouac à Nietzsche, de Coltrane à Tennyson, du tennis à la poésie, du jazz à la peinture ; les souvenirs personnels se mêlent aux jugements esthétiques, les anecdotes aux méditations, les citations aux illustrations. C'est brillant, érudit, un peu pédant, snob, mais superbement écrit, avec un humour british du meilleur effet. Une sorte de conversation raffinée, pétillante et de haut niveau, que l'on verrait volontiers ne jamais prendre fin. ■ **Bernard Quiriny**



MARZENA POGORZALY/SOUS-SOL - AUDREY SOVIGNET



★★★★☆
LES DERNIERS JOURS DE ROGER FEDERER. ET AUTRES MANIÈRES DE FINIR (THE LAST DAYS OF ROGER FEDERER. AND OTHER ENDINGS)
GEOFF DYER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR PIERRE DEMARTY, 384 P., SOUS-SOL, 24,90 €

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Paire de mères

Féminisme oblige, la vision traditionnelle de la maternité – ce bonheur sans nuances dont il est interdit de se plaindre – est devenue l'une des cibles du roman d'aujourd'hui. Ainsi de l'Américaine Jeanine Cummins, qui avec *La Branche tordue* nous plonge dans les angoisses de Majella, New-Yorkaise contemporaine persuadée de ne pas aimer sa petite Emma de la bonne façon. Certes, devenir mère l'a beaucoup changée : avant, Majella était une critique culinaire respectée, aujourd'hui elle se répand en larmes et en fuites de lait, espionne les autres mamans du quartier avec son babyphone, et se demande ce qui ne va pas chez elle. Comme son mari n'a pas la réponse, elle va voir le docteur Zimmer, qui l'écoute quand elle parle de la mortalité de sa fille et des crissements qu'elle croit entendre. Par ailleurs, en voulant débarrasser son grenier, Majella est tombée sur le journal d'une ancêtre irlandaise, Ginny, qui a traversé la grande famine de 1848 avant d'émigrer à New York… Une folle furieuse, qui aurait tué quelqu'un sous les yeux de ses enfants. Les tourments de Majella prennent-ils leur source dans cette ascendance tordue ? Doit-elle plus simplement les imputer à sa mère, maîtresse dans l'art d'éviter les conversations sérieuses ? En alternant entre l'histoire de Majella, perdue dans sa maternité, et celle de Ginny, capable de tout pour sauver les siens, Cummins nous parle de psychogénéalogie, de déterminismes dépassés, de conflits qu'il n'est jamais trop tard pour résoudre, et d'un passé qu'on s'approprie pour avancer. Et nous livre ainsi l'équivalent littéraire d'une psychanalyse réussie !

★★★☆☆
LA BRANCHE TORDUE (THE CROOKED BRANCH)
JEANINE CUMMINS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHRISTINE AUCHÉ, 448 P., PHILIPPE REY, 24,50 €

3 RAISONS DE LIRE

La Fileuse de verre de Tracy Chevalier

Une intrigue originale
D'emblée, l'écrivaine plonge son lecteur dans un univers qui tranche avec celui de son précédent ouvrage. En déroulant la vie d'Orsola Rosso, dont la famille fabrique le célèbre verre de Murano, elle révèle un pan entier de l'histoire artistique et économique de l'Italie. Celle qui n'est alors qu'une enfant lorsqu'elle est initiée à ce savoir-faire fait face aux rixes des familles concurrentes, qui, elles aussi, cherchent à produire les plus belles pièces de verre. Orsola se fascine pour les perles, qui n'ont au départ qu'un succès très restreint.

Le décor vénitien
Lire *La Fileuse de verre*, c'est profiter de l'écriture visuelle instaurée par l'autrice. Pas si simple, car l'histoire prend forme dans la Venise de l'an 1486. Tracy Chevalier déroule un voyage immobile au bord du Rio dei Vetrai muranien, le canal où voguent les gondoles vénitiennes à la *« peinture noire éclatante »* et au *« bois rutilant de la forcola »*, et où se reflètent l'ombre ténue du Rialto et la beauté des ruelles escarpées.

L'histoire d'un art à découvrir
Une attention toute particulière est portée à l'exactitude des faits historiques et techniques qui donnent son cachet au roman. La création des perles de Murano y est détaillée avec minutie, de même que le voyage de cet art à travers l'Europe, alors que la peste s'installe progressivement, comme une mauvaise rumeur.

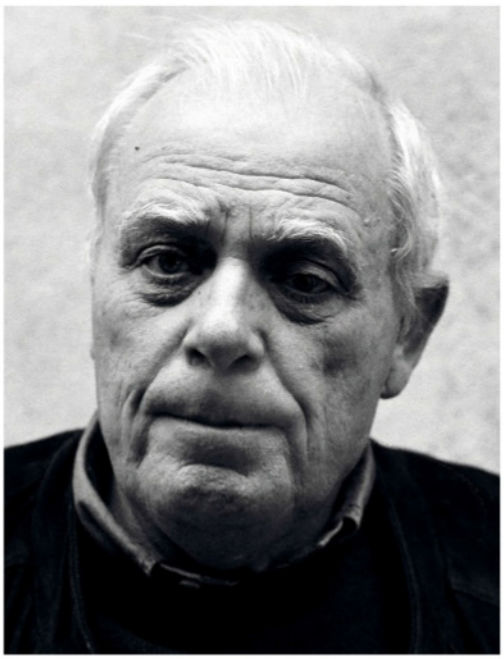
Marie Jouvin

★★★☆☆
LA FILEUSE DE VERRE (THE GLASSMAKER)
TRACY CHEVALIER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR ANOUK NEUHOFF, 580 P., LA TABLE RONDE, 24,90 €

ANTÓNIO LOBO ANTUNES

La nuit coloniale

La guerre en Angola dans les années 1970 hante l'œuvre de l'écrivain portugais. Comme l'atteste son sublime roman choral, *L'Autre Rive de la mer*.



L'autre rive de la mer, c'est l'Angola. L'ancienne colonie du Portugal où António Lobo Antunes, né en 1942 à Lisbonne, a mené, comme tous les hommes de sa génération, la guerre coloniale. Elle revient de livre en livre, souvent sous le visage d'un personnage noir, armé d'un couteau ou d'un fusil. Pour la saisir, Lobo Antunes a inventé une forme où les souvenirs envahissent constamment l'action présente, où les dialogues interrompent le récit, créant cette prose unique, poétique et crue. Dans *L'Autre Rive de la mer*, l'auteur tisse trois histoires liées à une révolte de travailleurs noirs dans la région de la Baixa do Cassanje, dans le nord de l'Angola. Exploités comme des sous-hommes par une compagnie luso-belge de coton, les ouvriers mettent tout à feu et à sang. La répression, violente, ne tarde pas. Elle n'empêchera pas le pays d'accéder à l'indépendance, en 1975. Mais ce n'est pas l'expérience des travailleurs noirs qui intéresse ici Lobo Antunes. Eux ne sont « *pas des êtres humains* », mais des « *macaques* » et des « *nègres* ». Le texte restitue sans fard la violence des colons. Nous plongeons en apnée dans leurs pensées : d'abord, celles, nostalgiques, de la fille d'un planteur de coton qui, après la destruction des champs, est réfugiée au Portugal ; puis celles d'un fonctionnaire colonial maladif, qui a fui la révolte pour la Namibie, avec sa femme, une Angolaise albinos qu'il a achetée et qui ne le regarde jamais ; enfin, celles d'un colonel mourant dans l'appartement de ses défunts parents à Lisbonne. Ce dernier se souvient de l'enfant chéri et du jeune soldat, attiré par un enrichissement facile en Angola, qu'il fut. Ses nuits sont désormais secouées par les visages de ceux qu'il a tués.

Les personnages luttent avec leurs crimes et les secrets rances emportés avec eux – une femme adultère, qui a couché avec des hommes noirs ; une fille, qui n'est pas la sienne. Car, à Lisbonne, les anciens sont vus comme des étrangers. Lobo Antunes les prend dans les filets de sa prose entêtante, exposant à travers eux les silences du Portugal. ■

Gladys Marivat

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★★
L'AUTRE RIVE DE LA MER (A OUTRA MARGEM DO MAR)
ANTÓNIO LOBO ANTUNES
TRADUIT DU PORTUGAIS (PORTUGAL) PAR DOMINIQUE NÉDELLEC, 450 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 24 €

MATHIEU BOURGOIS/CHRISTIAN BOURGOIS

Pionnière catalane

Un court recueil paru en français en 1993. Et puis plus rien. C'est bien maigre pour une écrivaine considérée de l'autre côté des Pyrénées, en Catalogne, comme une icône parce qu'elle fut la pionnière d'une littérature féministe engagée dans un pays où le machisme était roi. Plus de trente ans après sa mort, La Croisée lui offre une glorieuse revanche avec la publication du *Temps des cerises*, son roman phare, paru en 1977. Natàlia Miralpeix avait quitté une Barcelone muselée, écrasée par une chape de plomb. Lorsqu'elle retourne s'installer dans sa ville natale, après douze ans passés à Paris et à Londres, quelque chose a changé. Au printemps 1974, aux dernières lueurs du franquisme, le régime s'essouffle et a desserré son étreinte. Les jeunes pensent à l'avenir, les aînés pansent leurs blessures après la dictature. Sa famille, morcelée, est le symbole de cette fracture et de cette nouvelle histoire qu'il reste à écrire. Dans une ville bouillonnante, scène grandiose d'une renaissance politique et artistique, d'une révolution sexuelle qui va redéfinir la place du féminin, Montserrat Roig capture l'instantané d'une société à l'aube d'un grand bouleversement. Un roman qui résonne puissamment avec le présent. ■

Léonard Desbrières

★★★★☆

LE TEMPS DES CERISES (EL TEMPS DE LES CIRERES)

MONTSERRAT ROIG

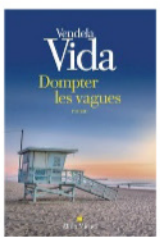
TRADUIT DU CATALAN (ESPAGNE) PAR MARC AUDÍ, 240 P., LA CROISÉE, 20 €

En bande désorganisée

Elles ont 13 ans et les rues de Sea Cliff leur appartiennent. Les baies vitrées de leurs maisons donnent sur le Golden Gate Bridge, les Dr. Martens sont interdites dans leur collège privé, et le haut blanc de leur uniforme, légèrement transparent, fait dire aux jardiniers du quartier qu'elles ne sont plus « *si petites que ça* ». Elles sont quatre, dont Maria Fabiola, la meneuse du groupe, et Eulabee, la narratrice. Un matin, alors qu'elles sont sur le chemin de l'école, un homme au volant d'une voiture s'arrête pour leur demander l'heure. Les ennuis commencent alors pour Eulabee, qui refuse d'appuyer le récit de Maria Fabiola : celle-ci prétend que l'homme était en train de se masturber lorsqu'il s'est arrêté, et il leur aurait dit qu'il les retrouverait plus tard. À un âge où le « nous » l'emporte sur le « je », Eulabee se retrouve mise à l'écart, et apprend à déchiffrer le monde qui l'entoure au singulier, et non plus au pluriel. Dans *Dompter les vagues*, Vendela Vida saisit les aspirations et la vulnérabilité de la préadolescence, dans un San Francisco post-contre-culture qui semble, lui aussi, chercher sa voie. ■

Laëtitia Favro

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



★★★★★

DOMPTER LES VAGUES (WE RUN THE TIDES)

VENDELA VIDA

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARGUERITE CAPELLE, 304 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★★

LES JEUNES MORTES

SELVA ALMADA

144 P., MÉTAILIÉ, 8 €

Partant des assassinats, restés impunis, de trois adolescentes dans l'Argentine des années 1980, ce roman acéré livre une fresque captivante et effroyable de la société argentine. Féminicides et violences sexuelles surviennent à chaque coin de rue, dépeints de la manière la plus crue, alors que la rumeur de meurtres rituels gronde. Avec le contexte politique en toile de fond, notamment l'élection de Raúl Alfonsín, le premier président argentin élu démocratiquement. **Simon Bentolila**

★★★☆☆

LA FAUTE

ALESSANDRO PIPERNO

512 P., PICCOLO, 13,50 €

Sous l'influence de Philip Roth et de Marcel Proust, Alessandro Piperno signe un roman subtil sur la famille, ses dysfonctionnements, ses non-dits et le sentiment d'imposture. Devenu écrivain, le narrateur taiseux raconte d'abord son enfance dans l'est de Rome, élevé par deux parents endettés et très différents : un père irresponsable et une mère rigide. Un jour, il découvre que cette dernière est juive, puis rencontre sa famille, très aisée, dont un oncle, avocat fantasque… **S.B.**

★★★☆☆

LA FAMILLE

NAOMI KRUPITSKY

448 P., FOLIO, 9,40 €

Dans la mafia sicilienne, les femmes ont un rôle de transmission de la culture et des récits du milieu. La Cosa Nostra new-yorkaise est ici racontée à travers deux amies, filles de deux hommes de main d'un important parrain. Antonia et Sofia concluent un pacte de sang, se perdent de vue puis se retrouvent, des années 1920 aux années 1940. Malgré une narration linéaire, et bien que Naomi Krupitsky s'attache souvent à décrire l'ordinaire de ces vies, ce premier roman est captivant. **S.B.**

PILAR AYMERICH/LA CROISÉE – LILI PEPER/ALBIN MICHEL

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU UNDINE RADZEVICIUTE

La bibliopégie anthropodermique consiste à recouvrir les livres de peau humaine, et Walter lui doit le joyau de la bibliothèque héritée de son grand-père : un tome de Sade tendu de l'épiderme d'une aristocrate guillotinée à la Révolution. Dans le Berlin de 1926, ce jeune rentier persuadé de sa fin prochaine trouve l'occasion d'expérimenter lui-même la technique, aidé par un ami d'enfance tanneur, et sourd et muet, pourtant pétri de valeurs chrétiennes. Walter explore bientôt bouges et alcôves pour assouvir sa nouvelle passion, développant le goût des peaux tatouées… Dans la capitale ruinée par la guerre, les bourgeois s'enivrent de cocaïne et de chocolat, tandis que des cadavres flottent sur les canaux et que la pornographie se démocratise. Les salons de la bonne société, eux, accueillent toujours plus de partisans de l'ordre moral. Antimoderne résolu, Walter refuse le monde matérialiste qui s'annonce, où une vision normative du beau abolira tout intérêt pour le fortuit et l'imparfait. Grâce à l'ironie jamais gratuite dont use Undine Radzeviciute dans *La Bibliothèque du beau et du mal,* on passerait presque au héros les aspects dérangeants de sa marotte, prétexte à l'une des évocations les plus saisissantes de la République de Weimar depuis le film *Cabaret.*

Antoine Faure

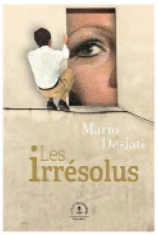
★★★★★
LA BIBLIOTHÈQUE DU BEAU ET DU MAL (GROZIO IR BLOGIO BIBLIOTEKA)
UNDINE RADZEVICIUTE
TRADUIT DU LITUANIEN PAR MARGARITA BARAKAUSKAITÉ-LE BORGNE, 352 P., VIVIANE HAMY, 23,50 €

MARIO DESIATI

Quitter les Pouilles

Avec *Les Irrésolus*, qui a remporté le prestigieux prix Strega en 2022, la France découvre cette voix venue d'Italie.

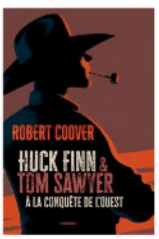
Région du sud-est de l'Italie, les Pouilles figurent le talon et l'éperon de ce pays en forme de botte. Dans le dialecte local, le mot *spatriati* désigne des rejetés, des inclassables, voire des apatrides. Si le terme donne son titre original à ce roman – le sixième de Mario Desiati, mais le premier à être traduit en France –, c'est que ses héros sont tels. Initialement, Francesco Veleno et Claudia Fanelli étaient pourtant comme « *pluie et foudre, eau et feu* », selon les mots du garçon, narrateur de tout le récit. Ils sont camarades de lycée, dans leur ville natale de Martina Franca. Lui en pince pour elle. De son côté à elle, c'est moins clair. D'autant qu'un beau jour la mère de l'un a une liaison avec le père de l'autre. Pour autant, cet événement va rapprocher les deux jeunes gens. L'ambiguïté sera leur lien, et ce lien deviendra un élastique. Un jour, Claudia quittera les Pouilles, direction Milan, puis Berlin. Après avoir refusé de quitter sa ville, Francesco choisira de rejoindre Berlin à son tour. Des années 1990 à aujourd'hui, il sera question de ces deux êtres si loin, si proches, mais aussi d'Italie, de l'Europe, de sexualités et de pluriamour. *Les Irrésolus* est un roman osé, engagé, marqué, aussi, par une verve ironique. ■ **Hubert Artus**



★★★☆☆
LES IRRÉSOLUS (SPATRIATI)
MARIO DESIATI
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR ROMANE LAFORE, 384 P., GRASSET, 24 €

Complètement à l'ouest

Robert Coover rajeunit. À 85 ans, il a repris les choses là où Mark Twain les avait laissées, avec *Huck Finn et Tom Sawyer à la conquête de l'Ouest* (paru en 2017 outre-Atlantique). Voici donc la suite des aventures du vagabond le plus attachant de la littérature américaine et de son méchant copain rangé des diligences (moustache et habits blancs, étalon assorti, marié). Un peu grandis, les gaillards se sentent concernés, « *parce que bon, c'est à un moment historique qu'on a affaire* », ouaip ! Et v'là-t'y pas que la guerre civile gronde au loin, que la ruée vers l'or s'annonce – et que déferle une ribambelle d'avanies, de massacres, d'inévitables et réjouissantes déconvenues. Superbement restituée par Stéphane Vanderhaeghe (par ailleurs romancier à suivre), la langue crachote et trébuche tout ce qu'elle sait. Huck le narrateur, incurable libertaire, s'acoquine avec Eeteh, un Indien Lakota qui lui « *esplique* » la vie, « *pas comique du tout* ». Un colonel veut sa peau, une nation toute neuve exulte et frémit, reste à y planter le piquet de la liberté. Et si on mettait les bouts, plutôt ? *Go West*, toujours. ■ **Fabrice Colin**



★★★★☆
HUCK FINN ET TOM SAWYER À LA CONQUÊTE DE L'OUEST (HUCK OUT WEST)
ROBERT COOVER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR STÉPHANE VANDERHAEGHE, 320 P., CHAMBON, 23,80 €

VYGAUDAS JUOZAITIS – MARIKA DESIATI/GRASSET

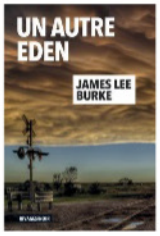
JAMES LEE BURKE

Au nom de tous les siens

Moins populaire que le personnage de Dave Robicheaux, la famille Holland n'est pas à minorer dans l'œuvre de l'Américain. La preuve avec *Un autre Éden.*

« *Je suis persuadé que l'histoire de l'Homme est collective, que nous l'écrivons ensemble, mais rares sont ceux qui sont prêts à reconnaître qu'ils y ont participé* », écrit Burke en introduction d'*Un autre Éden*. Cette histoire collective, l'auteur américain en fait littérature depuis cinquante ans, et ce, à travers deux patronymes. Certes, Dave Robicheaux est, depuis 1987, son héros le plus connu, celui de ses plus beaux romans, avec qui il a conté sa Louisiane. Mais, ne l'oublions pas, les Holland sont arrivés bien avant lui, en 1971. Une famille, et une saga déplié en trois mini-sagas, couvrant plusieurs générations, de la fin du XIXe siècle aux années 1960, pour une géographie de l'Ouest américain hanté par le mal et… par des ancêtres de Burke. *Un autre Éden* nous fait retrouver Aaron Holland Broussard, dont on a fait la connaissance l'an dernier dans *Les Jaloux*. En 1962, ce vétéran de la guerre de Corée, la trentaine, est désormais ouvrier agricole dans le Colorado. Son patron a maille à partir avec une famille voisine, ou plutôt un clan – et c'est bien le problème, à l'heure où une série de féminicides, étrangement, ne trouble personne. Or, depuis la Corée, Aaron est incapable de faire du mal. Mais il tombe raide amoureux de Joanne, et doit la protéger. De qui ? Pas simple. D'autant qu'Aaron souffre du syndrome de stress post-traumatique, oscillant entre pertes de mémoire et pics de colère. Cet autre Éden est un paradis perdu, comme Burke sait si bien les faire revivre. ■ **H.A.**

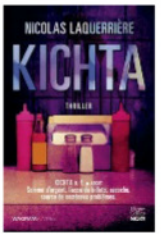
EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



★★★★☆
UN AUTRE ÉDEN (ANOTHER KIND OF EDEN)
JAMES LEE BURKE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHRISTOPHE MERCIER, 384 P., RIVAGES, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 5 JUIN.

Une nuit à toute allure

L'intrigue est simple et devrait tenir en une ligne : serveuse dans un fast-food en banlieue parisienne, Samsara se fait braquer un soir par des types qu'elle reconnaît, mais, au lieu d'avertir la police, elle décide d'aller récupérer l'argent, seul moyen pour elle de se sortir de sa vie pourrie. *Kichta* de Nicolas Laquerrière se déroule en une nuit. Course-poursuite, bastons, rencontre avec les flics, plan B, plan C, plan D. Toute une nuit sur un même tempo, il faut avoir le style bien accroché pour faire passer la pilule. C'est le cas. Et la grande qualité du roman. Nicolas Laquerrière, coscénariste de la série *Validé*, maîtrise à merveille ses dialogues : argot, langue moderne et imagée, rapidité, sens de la formule. C'est souvent drôle (et sûrement réaliste), ça claque, et surtout ça fait avancer le récit à toute allure. L'auteur ne se contente pas des dialogues, il reste dans le même ton pour raconter ces péripéties nocturnes qui prennent de l'ampleur à chaque page, et crée une véritable empathie avec cette héroïne magnifique du temps présent. Dont on aimerait savoir ce qu'elle va devenir… ■ **Éric Libiot**



★★★★☆
KICHTA
NICOLAS LAQUERRIÈRE
312 P., HARPER COLLINS NOIR, 20,90 €

Cœurs de glace

Revoilà les Falck. Et revoici Aslak Nore, ancien reporter de guerre devenu romancier (comme son père, un certain Kjartan Fløgstad). Après *Le Cimetière de la mer*, *Les Héritiers de l'Arctique* poursuit la saga Falck, famille d'armateurs norvégiens naviguant entre secrets d'État et affaires militaires. Le premier volume laissait en suspens des questions essentielles : un suicide inexpliqué, un testament disparu. Avec les mêmes codes (chapitres courts, mélange des époques…), le nouveau montre des héritiers scindés en deux branches consanguines mais concurrentes. Au centre : la fondation SAGA, veillant sur la conservation des archives historiques du pays. Et des Falck. Du souffle, de la géopolitique, de l'aventure et un zeste d'espionnage : ouvrez les archives de Nore. ■ **H.A.**

★★★☆☆
LES HÉRITIERS DE L'ARCTIQUE (INGEN SKAL DRUKNE)
ASLAK NORE
TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR LOUP-MAËLLE BESANÇON, 496 P., LE BRUIT DU MONDE, 25 €

ROBERT CLARK/RIVAGES

SUE RAINSFORD

Les sentinelles

Détournant les codes de la dystopie, l'Irlandaise signe un roman perturbant, montrant combien les phénomènes d'emprise et de manipulation font leur lit de nos peurs.

On se souvient comme si c'était hier de *Jusque dans la terre,* le premier roman de Sue Rainsford. Inquiétant comme du Lovecraft, visqueux comme les films de Cronenberg, le livre se servait des codes de la littérature de genre comme catalyseur d'un propos plus large sur l'émancipation féminine. Deux ans plus tard, l'écrivaine irlandaise confirme tous les espoirs placés en elle et s'affirme définitivement comme l'un des nouveaux visages de l'imaginaire anglo-saxon. Dans un village perdu, au milieu d'une terre désolée, deux jumeaux, Anna et Adam, s'adonnent chaque jour à un drôle de rituel. L'un monte la garde le jour, l'autre la nuit, comme s'ils guettaient une menace prête à bondir à chaque instant. Le binôme se plie à cette discipline martiale parce que c'est le seul moyen pour eux de faire face à l'Apocalypse à venir. C'est en tout cas ce que leur a promis Koan, l'ancien chef de la commune, et leur dernier compagnon. Mais le retour inattendu d'un villageois que l'on croyait disparu va mettre à mal cette confiance inébranlable. Dans *Jours de sang,* Sue Rainsford tord le cou à la dystopie. Ici, pas de catastrophe qui ravage le monde, mais simplement deux enfants manipulés, corrompus par une peur irrépressible de l'effondrement. Et une fable qui dissèque cliniquement les mécaniques perverses sur lesquelles reposent toute emprise et tout pouvoir autoritaire. ■ **Léonard Desbrières**

★★★☆☆
JOURS DE SANG (REDDER DAYS)
SUE RAINSFORD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR FRANCIS GUÈVREMONT, 368 P., AUX FORGES DE VULCAIN, 21 €

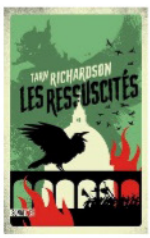
Vainqueur par chaos

C'est un joli monde où Shirley Chisholm, femme politique afro-américaine, devient présidente des États-Unis en 1980, où « *la pauvreté, l'exploitation, le patriarcat* » ont été pratiquement éradiqués. Par quel prodige ? Ce court roman le raconte en partie, cinquante-sept ans après les faits. À ma gauche, Solomon Wolffe, dit « Kid Wolf », jeune boxeur juif homosexuel. À ma droite, Teitelstam, tatoueur d'élite, bientôt rebaptisé « Kraken Boy » par le premier. Tous deux travaillent pour Hinky Friedeman, magouilleuse régnant sur le monde du ring. Coups bas, billets sales, danger mortel, tout y est. Mais comment passe-t-on du New York de 1929 à une société idéale où « *l'alignement USA-URSS* [entraîne] *un progrès scientifique étonnant* » ? Grâce à la « *magie des tatouages* », rare manifestation d'une surnature qui peut changer la tournure d'un combat et, indirectement, infléchir le cours de l'Histoire. Inclusif en diable, optimiste, ce texte déroutant touche au cœur. ■ **Fabrice Colin**

★★★☆☆
KID WOLF ET KRAKEN BOY (KID WOLF AND KRAKEN BOY)
SAM J. MILLER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MICHEL PAGEL, 192 P., LE BÉLIAL', 12,90 €

Un final d'enfer

On fera pénitence pour l'infime divulgâchis : Poldek Tacit est bien vivant. Abandonné en fâcheuse posture à l'issue des *Déchus*, deuxième volet de la trilogie « La Main noire », l'inquisiteur aux talents surnaturels ne pouvait décemment pas en manquer le bouquet final. Nous sommes désormais en 1917, et trois factions se livrent une lutte plus essentielle encore que la guerre mondiale en arrière-plan : une société secrète complote au Vatican pour l'avènement de l'Antéchrist, le cardinal Poré mène une horde de loups-garous et d'inquisiteurs défroqués pour que s'accomplisse l'Apocalypse, et la poignée d'amis de Tacit semble bien seule à tenter de contrarier de si funestes desseins. Il s'agira d'abord de découvrir pourquoi Poré fait brûler des églises le long du front russe… Entre combats épiques et tableaux d'épouvante aux quatre coins de l'Europe et au-delà, cet ultime épisode a tout d'une joyeuse pagaille. Si le style chargé en descriptions outrées de Tarn Richardson ajoute à son caractère roboratif, la sincérité du ton permet à l'édifice baroque ainsi érigé de tenir jusqu'au bout. ■ **Antoine Faure**



★★★☆☆
LES RESSUSCITÉS (THE RISEN)
TARN RICHARDSON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CHARLES BONNOT ET SIGOLÈNE VIVIER, 504 P., SONATINE, 21,90 €

PHILIPPE MATSAS/AUX FORGES DE VULCAIN

CHLOÉ VOLLMER-LO/GALLIMARD

TIMOTHÉE DE FOMBELLE

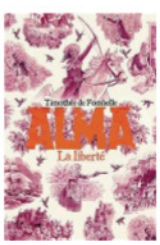
Alma enfin libre ?

L'auteur boucle sa passionnante trilogie d'aventures sur fond d'esclavage. L'histoire la plus personnelle du créateur de *Tobie Lolness*.

Il est possible que le jeune lecteur ait la larme à l'œil lorsqu'il refermera cet ultime tome d'*Alma*. Mille trois cents pages que l'on suit avec passion cette jeune fille noire à la recherche de son frère enlevé par des marchands d'esclaves. Que l'on est ballottés sur *La Douce Amélie*, voilier négrier où notre héroïne fait la rencontre de Joseph, orphelin chasseur de trésors. Que l'on cherche à comprendre l'histoire familiale d'Amélie, héritière de ce voilier. Quatre ans d'aventures épiques. « *Je suis à la fois soulagé et très nostalgique de quitter ces personnages,* explique Timothée de Fombelle. *C'est la première fois que je fais un épilogue pour faire durer le plaisir…* » Il faut dire que l'auteur star de la littérature jeunesse porte ce récit en lui depuis l'âge de 13 ans. « *Alors que j'habitais en Afrique, j'ai visité la côte du Ghana, où il y a tous les 10 kilomètres des forts tout blancs posés sur la mer. C'est là qu'étaient parqués les esclaves avant d'être embarqués vers l'Amérique. J'ai su qu'un jour j'écrirais sur tout ça.* »

Au-delà de l'aventure, l'autre force du récit est sa justesse historique. Les personnages font voyager le lecteur à travers les plantations de canne à sucre, les champs de coton de la Louisiane et même les ruelles de Paris, notamment pendant la prise de la Bastille, point de départ de ce troisième tome. « *Il fallait lire à la fois les visions marxistes et libérales pour être dans le Paris de juillet 1789 avec précision. J'ai beaucoup trop lu, et ensuite j'ai tout balancé pour écrire à main nue.* » Timothée de Fombelle réfléchit désormais à son prochain livre. « *Pour la première fois, je n'ai pas d'évidence. Mais je crois qu'après ces histoires de fugitifs et de poursuites à travers les continents, j'ai envie d'une intrigue un peu immobile, avec d'autres ressorts. Mon jeune lecteur a toutes les raisons de ne pas lire, donc je dois l'attraper au col et ne pas le lâcher.* » ■

Mathieu Charrier



★★★★★
ALMA* (T. 3). *LA LIBERTÉ
TIMOTHÉE DE FOMBELLE
480 P., GALLIMARD JEUNESSE, 21 € (DÈS 11 ANS). EN LIBRAIRIES LE 30 MAI.

ET AUSSI…

★★★☆☆
DRÔLES DE PETITES BÊTES. LILY PISSENLIT
ANTOON KRINGS
32 P., GALLIMARD JEUNESSE, 6,50 € (DÈS 3 ANS)

En trois décennies, Antoon Krings a donné vie à soixante-treize « petites bêtes » avec lesquelles les jeunes lecteurs ont toujours plaisir à arpenter son univers enchanteur. De Mireille l'abeille, la doyenne, publiée en 1994, à *Lily Pissenlit*, qui sort ce mois-ci – une abeille bien embêtée quand Benjamin le lutin arrache ses pissenlits favoris –, en passant par Léon le bourdon, Loulou le pou ou Margot l'escargot, chaque livre est un savant mélange d'aventures et d'espièglerie dans ce jardin coloré. *« Je ne me sens pas prisonnier de ce décor, car j'arrive toujours à en repousser les murs. J'étais un enfant solitaire et rêveur, les jardins sont une invitation merveilleuse aux rêves. »* Quant au nombre de tomes qu'il a encore en tête ? *« Je me suis dit que j'arrêterais à cent ! Ou peut-être cent cinquante… J'arrêterai quand je m'ennuierai ! »* M.C.

★★★★☆
***BALLE AU PIED* (T. 1)**
LYLIAN, LESDEUXPAREILLES
64 P., GLÉNAT JEUNESSE, 12,50 € (DÈS 7 ANS). EN LIBRAIRIES LE 19 JUIN.

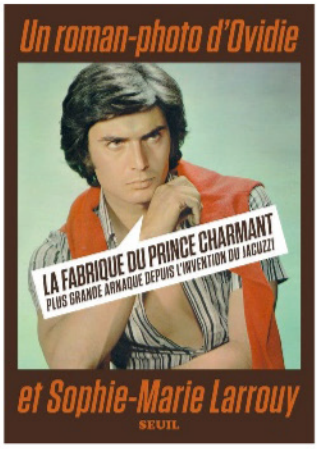
Rares sont les livres jeunesse qui osent s'aventurer sur le terrain du handicap ! C'est le tour de force de *Balle au pied.* Notre jeune héroïne, Alexandra, 11 ans, est victime d'un accident de la route et se retrouve amputée d'une jambe. Terrible, d'autant plus qu'elle rêvait de devenir footballeuse et travaillait dur pour accomplir son rêve. Alex va ainsi devoir réapprendre à vivre et à dompter cette prothèse et ce fauteuil roulant pour faire de cette épreuve une force. Signé par le duo Lylian-Lesdeuxpareilles, un récit plein de vie et d'espoir, jamais larmoyant, et servi par un dessin coloré et lumineux inspiré des codes du manga. M.C.

Ovidie, Sophie-Marie Larrouy

La Fabrique du prince charmant

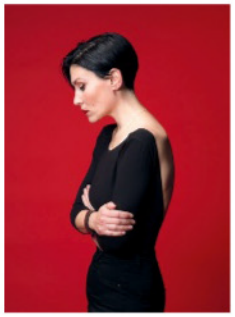
La figure du prince charmant va mal ! Déconstruit, désexualisé, dévitalisé de tous les apparats qui en font le parangon de la virilité, l'homme, le vrai, n'a plus sa place dans la société moderne ! Heureusement, la scénariste et réalisatrice Ovidie, accompagnée de la comédienne et humoriste Sophie-Marie Larrouy, est là pour lui redonner ses lettres de noblesse… ou pas ! Armées d'un sens de l'humour et de la formule implacables, elles détournent allégrement les codes du roman-photo à travers une série de vignettes où prédominent brushings impeccables, pattes d'éléphant et expressions figées. Une manière originale de décrypter la vision de l'amour et des rapports entre les hommes et les femmes. À travers les mésaventures de Jean-Michel Déconstruit, chaînon manquant entre OSS 117 et un chanteur de variété française sur le retour, Ovidie et Sophie-Marie Larrouy racontent l'homme d'aujourd'hui à travers celui d'hier, tout en mettant en exergue les paradoxes de la société actuelle. Format propice à toutes les absurdités, le roman-photo détourné sert d'habile cheval de Troie pour les deux autrices, qui mettent leur rhétorique au service d'un humour grinçant et pince-sans-rire. Ou quand le langage post-MeToo sert une dialectique particulièrement savoureuse. Un exercice inédit pour Ovidie et Sophie-Marie Larrouy, qui n'est pas sans rappeler certains travaux de Fabcaro. ■

Ilan Ferry



LA FABRIQUE DU PRINCE CHARMANT. PLUS GRANDE ARNAQUE DEPUIS L'INVENTION DU JACUZZI
OVIDIE, SOPHIE-MARIE LARROUY
120 P., 19,90 €. COPYRIGHT SEUIL

BIO EXPRESS



OVIDIE

Réalisatrice, scénariste, journaliste, chroniqueuse, écrivaine et comédienne, Ovidie est une femme aux multiples talents et vies. Après des études de philosophie, elle se tourne vers l'industrie pornographique, d'abord en tant que comédienne, puis comme réalisatrice jusqu'en 2010. Passionnée par le féminisme pro-sexe, elle se dirige ensuite vers le journalisme et la réalisation de documentaires, tout en s'attelant à l'écriture de nombreux essais et ouvrages. Finaliste du prix Albert-Londres en 2018, elle obtient son doctorat en sciences humaines en 2020. Elle a été récompensée en 2023 de l'Emmy Award de la meilleure série courte pour *Des gens bien ordinaires,* diffusée sur Canal+.

SOPHIE-MARIE LARROUY

Surnommée « SML », Sophie-Marie Larrouy est comédienne, scénariste et écrivaine. De 2007 à 2010, elle se fait connaître sur YouTube sous le pseudonyme de Vaness La Bomba, son alter ego fictif, tout en collaborant pour le magazine en ligne *Madmoizelle*. En 2012, Océan met en scène son spectacle *Sapin le jour, ogre la nuit*, dans lequel la comédienne raconte son enfance.

Accompagnée de Virginie Mosser, elle bouscule les tabous sur la sexualité dans le podcast L'Émifion. Elle a lancé depuis deux autres podcasts. Elle est à l'affiche de nombreux films, aussi bien au cinéma qu'à la télévision. Après avoir coécrit différents ouvrages, elle se lance dans la littérature en solo dès 2017 avec la publication de *L'Art de la guerre 2* chez Flammarion.

ANDY JULIA – LAURA LAFON

LE MANSPLAINER MANSPLAINÉ

SEUIL

Ça provient peut-être d'une éducation genrée ? Nan, j'suis bête, j'en sais rien.
Ou juste c'est des gros bébés, sinan.
Alors, mesdemoiselles, on parle de moi ?
Ah ah. Salut, Pascal. Oui, on disait qu'il faisait un peu orageux et aussi que t'étais génial et que sans toi, pfff...
3, 2, 1...
Ahlala, qu'est ce que vous feriez sans moi, hein ? Vous avez vu ? C'est électrique, à mon avis, ce soir c'est orage à tous les coups.
Pardon pour tout à l'heure, je voulais pas déranger votre girls' night.
OK et le fait de me suivre jusqu'à mon haras, ça, ça passe ?

91

SEUIL

Écoute, déja fais gaffe, tu roules un peu trop au milieu, je trouve, mais c'est pas ça dont je veux te parler.
C'est parce que, tu sais quoi, je vais te donner mon avis, et tant pis, si ça dérange. Je pense que tu devrais faire un effort pour t'habiller, et sourire un peu plus, voilà je l'ai dit.
Mais t'es sérieux avec ta dégaine de Mitterrand de l'Essonne, là ? Frérot, regarde-moi bien, t'es choriste, j'suis Beyoncé, donc magie 5, 4, 3, 2, 1.
Tu disparais avec ta calvasse et tes fantasmes d'Omar Sharif qu'a jamais gagné un seul tiercé, décale dans ta zone pav' et vraiment tes audits sur mon style tu les classes bien en hauteur, c'est bon ?
... NAN !
Ah salut, vous vous souvenez de moi ?!

SEUIL

ET AUSSI...

★★★★☆
PASTORIUS GRANT
MARION MOUSSE
116 P., DARGAUD, 21 €

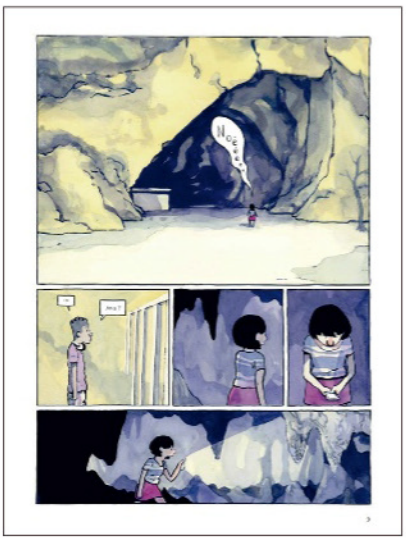
Les arbres sont roses ou bleus, les rochers orangés, le ciel jaune : Marion Mousse fantasme le western dans un album magnifiquement coloré. Le héros est un tueur à gages au bout du rouleau qui accepte de poursuivre l'assassin du père d'une gamine juchée sur un cochon. Une intrigue quasi classique du genre (à part le cochon, peut-être), un point de vue à hauteur de personnages dans la lignée de l'âge d'or du western, mais réinventé avec un talent inouï. **E.L.**

★★★☆☆
EMMIE ARBEL
BARBARA YELIN
200 P., ACTES SUD/L'AN 2, 27 €

Un récit puissant dessiné d'un trait délicat et à peine effleuré. Barbara Yelin, autrice allemande multiprimée, écoute Emmie Arbel et retrace sa vie en mêlant flash-back, souvenirs, plongée dans l'Histoire… Emmie Arbel a survécu, enfant, aux camps de la mort, et raconte aujourd'hui une existence résiliente et douloureuse. Barbara Yelin trouve le ton juste pour ne jamais tomber dans les ornières du pathos. Actes Sud réédite aussi *Irmina*, portrait d'une femme allemande entre 1930 et 1980. **E.L.**

★★★☆☆
JESSE OWENS. DES MILES ET DES MILES
GRADIMIR SMUDJA
128 P., FUTUROPOLIS, 24 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 JUIN.

Jesse Owens est célèbre pour avoir remporté, en 1936, la course olympique par excellence devant un Hitler furieux. Mais l'homme n'était pas que le premier champion noir du 100 mètres : il est aussi l'un des plus grands athlètes américains, reconnu comme tel du bout des lèvres dans un pays encore ségrégationniste. Gradimir Smudja raconte ce destin exceptionnel par la voix d'un chat joueur de banjo, le blues et le sport étant alors une façon d'échapper à sa condition. **E.L.**



GAËL HENRY

Voyage à tout âge

Souriant et cruel, ce récit imaginaire s'inspire d'un conte traditionnel russe. Un grand plaisir de lecture.

Elle s'appelle Ana, elle pourrait s'appeler Alice. Elle part chercher son frère qui s'est aventuré dans la grotte (interdite) de Bedeilhac. Ana glisse, et glisse encore, jusqu'à se retrouver dans une forêt inconnue, à moins que ce ne soit un autre monde (étrange). Elle y rencontre Vassilissa la princesse et Baba Yaga la sorcière, héroïnes d'un conte du folklore populaire russe – les cinéphiles noteront le cousinage entre cette sorcière et la Yubaba du *Voyage de Chihiro* de Hayao Miyazaki. C'est dire si cet album signé Gaël Henry plonge dans l'univers des contes, là où tout est possible, où l'imaginaire pousse le crayon à créer des lieux et des images. *Terrible. L'enfant, la jeune fille et la sorcière* dévoile tous les codes du genre : surprise, liberté narrative, violence, étrangeté, cruauté, sourire. C'est également, comme souvent, un récit d'apprentissage, celui d'une adolescente, Ana, qui cherche aussi bien son frère que son propre chemin.

Gaël Henry, lui, a trouvé son trait. Il est rond, coloré et semble s'amuser de ce qu'il invente. Le dessin se permet tout, qui est à la fois simple et inventif, et sans un poil de réalisme évidemment. C'est un album qui fait écho, comme tous les contes, à ces voyages particuliers que l'on entreprend dans le secret d'une intimité secouée par les mouvements du monde. Ana est une jeune fille qui se cache en chacun de nous et que réveillent des auteurs au talent comme celui de Gaël Henry, pour nous rappeler qu'elle existe. ■ **Éric Libiot**

★★★★☆
TERRIBLE. L'ENFANT, LA JEUNE FILLE ET LA SORCIÈRE
GAËL HENRY
144 P., DUPUIS, 25 €

GAËL HENRY/DUPUIS 2024

TONY VALENTE

L'union fait la force

L'auteur toulousain installé au Canada, initiateur malgré lui du mouvement du « manga français », a vendu un million d'exemplaires de sa saga *Radiant*. Il en prolonge l'univers avec un spin-off qui sort ce mois-ci, *Cyfandir Chronicles*, dont il a confié le dessin à un jeune auteur, Naokuren.

« *J'ai eu vraiment une chance inouïe !* » Avec la sortie du tome 18 il y a quelques mois, Tony Valente a fêté les dix ans de sa série *Radiant*, traduite en une vingtaine de langues – dont le japonais, le Graal –, en dépassant le million d'exemplaires vendus. On y suit les aventures de Seth, Mélie, Doc, Ocoho et autres sorciers à la recherche du Radiant qui mettra fin à leur malédiction. « *Je peux enfin raconter une histoire qui me tient à cœur avec un public qui aime cette histoire* », se félicite l'auteur. Dans la foulée, flairant le bon filon, les éditeurs ont communiqué sur l'avènement du « manfra », le manga français, lançant de nouveaux auteurs tricolores. « *Ce n'était vraiment pas le but,* relativise Tony Valente, *mais c'est vrai que ce que je fais est très imprégné de ce que j'ai vécu en France. J'ai grandi avec* Astérix *et* Dragon Ball *en même temps.* »

DISSIDENCE ET RÉSISTANCE

Ce n'est donc pas un hasard si l'histoire de *Cyfandir Chronicles,* sa nouvelle série, dérivée de *Radiant,* se situe « *dans un village caché dans une forêt qui résiste contre un envahisseur. Ce genre d'histoire de dissidence et de résistance, c'est très français* ». Mais, cette fois, l'auteur a fait le choix de confier son scénario à un autre que lui-même. « *Quand Tony m'a proposé de travailler avec lui, j'ai été très surpris !* s'amuse Naokuren. *À l'époque, j'étais en troisième année d'école d'art et je ne savais pas ce que je voulais faire après mes études. J'avais participé à un concours qu'avait lancé Tony sur les réseaux sociaux, on devait redessiner la couverture du tome 15 de Radiant.* » Mais en réalité Tony Valente avait repéré Naokuren depuis bien longtemps, lors de ses séances de dédicaces. « *À chaque fois, Naokuren m'offrait un de ses dessins. Je voyais sa progression de mois en mois. Un jour, je les ai montrés aux éditeurs d'Ankama* [la maison d'édition de Tony Valente], *et ils sont devenus fans instantanément.* » Il faut dire que le dessin et la mise en scène des personnages sont époustouflants pour un auteur dont c'est la première publication professionnelle. Pour le moment, le duo envisage de sortir trois tomes. « *On ne part pas sur une série fleuve,* précise Tony Valente. *J'ai envie que Naokuren puisse avoir un autre horizon, ça lui donne de la liberté et du souffle.* » ■

Matthieu Charrier

★★★★☆

CYFANDIR CHRONICLES, T. 1
TONY VALENTE (SCÉNARIO) ET NAOKUREN (DESSIN)
184 P., ANKAMA, 7,95 €.
EN LIBRAIRIES LE 31 MAI.

La classe américaine

James, jeune recrue du NYPD, la police de New York, arrive tout juste en ville quand il tombe sur son frère aîné, Jack, qu'il n'a pas revu depuis huit ans. Devenu un redoutable procureur, James accueille volontiers son jeune frère, tout en faisant preuve d'une froideur suspecte. Leurs retrouvailles sont rapidement interrompues par une série de meurtres étranges commis par un tueur revêtant à chaque nouveau crime l'identité de sa victime précédente. Courses-poursuites haletantes, organisations gouvernementales secrètes, fusillades musclées… *Stunts. The 9th Ghost* reprend tous les ingrédients du polar urbain, en y ajoutant un zeste de surnaturel. Croisement entre le film *Seven* de David Fincher et la série *X-Files,* ce seinen signé Sora Daichi tient le lecteur en haleine de la première à la dernière page et digère parfaitement ses influences occidentales. Malgré une intrigue quelque peu nébuleuse, *Stunts. The 9th Ghost* se révèle d'une efficacité redoutable et laisse présager le meilleur pour les deux tomes à venir. ■

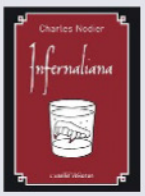
Ilan Ferry

★★★☆☆

STUNTS. THE 9TH GHOST, T. 1 (STUNTS. 9-BANME NO GŌSUTO)
SORA DAICHI
TRADUIT DU JAPONAIS PAR ÉLÉONORE MAHMOUDIAN,
200 P., GLÉNAT, 7,90 €

CHLOÉ VOLLMER-LO/ANKAMA

ET AUSSI...



★★★☆☆

INFERNALIANA
CHARLES NODIER
192 P., L'ARBRE VENGEUR, 18 €

Polidori a remis les suceurs de sang à l'honneur en 1819 avec *Le Vampire*. Trois ans plus tard, Charles Nodier, amateur de fantastique, fait paraître ce recueil de trente-quatre histoires de vampires sous un titre inspiré de livres à succès de l'époque, *Fantasmagoriana* ou *Spectriana*. Inventés par lui ou empruntés à des écrivains du siècle précédent, ces « contes noirs », « petits romans » et autres « anecdotes » sont livrés dans leur nudité, comme des faits divers de journaux, avec un avertissement caustique qui invite le lecteur au scepticisme. Cette nouvelle édition reprend la préface érudite d'Hubert Juin, écrite en 1966 pour la première résurrection du livre, dans la collection « Poche-Club fantastique » de Belfond. B.Q.

★★★☆☆

VOYAGE EN BOURGOGNE
ROBERT DESNOS
68 P., POISSON D'OR, 16 €

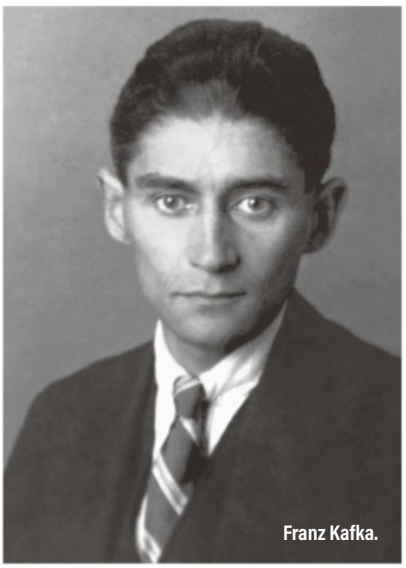
***« Paris, l'été, est charmant et fatigant »...* Ainsi commence ce court récit de Desnos qui, en août 1930, quitte la capitale avec son ami le peintre japonais Foujita, la femme d'icelui, Lucie Badoud – dite Youki –, et leur neveu pour explorer à pied la Bourgogne, « *sac au dos, gobelet en poche et bâton en main* ». Chablis, Noyers, Avallon, Dijon, Gevrey-Chambertin, nos marcheurs rencontrent partout des Bourguignons pittoresques, couchent dans des hôtels qui s'appellent tous du Lion d'Or ou de la Poste, et s'arrêtent à chaque bistrot pour déguster des vins. Publié en 1947, ce texte débonnaire, ensoleillé et gai inaugure joliment le catalogue des éditions Poisson d'Or, installées comme de juste en Bourgogne.** B.Q.

REINER STACH

Kafka, enfant de Prague

Le troisième tome de la magistrale biographie de l'auteur tchèque s'intéresse à l'éclosion de sa vocation, et éclaire le mystère de son inspiration par l'histoire de sa ville natale.

Reiner Stach.


Franz Kafka.

Cette traduction du troisième et dernier tome de la biographie de Franz Kafka par Reiner Stach était d'autant plus attendue qu'elle couvre une période capitale : replaçant d'abord les origines de la famille Kafka dans les remous historiques de la Bohême, elle nous mène des années 1883 à 1911, autrement dit de la naissance de l'écrivain, au sein d'une famille juive de Prague qui tient un magasin à l'enseigne du choucas (*kavka*, en tchèque), à l'éclosion de son génie à travers des projets de roman et la mise en œuvre de son célèbre *Journal*.

Dans la droite ligne des volumes précédents, et diffusant un égal plaisir de lecture, ces *Années de jeunesse* sont une leçon de style et de maîtrise littéraire. Reiner Stach lance ses filets et piège cette vie avec une virtuosité admirable. Ses digressions ne cessent d'approfondir le sujet. Et d'abord, il y a la ville de Prague, dont l'auteur nous dit qu'« *aucune biographie intellectuelle prenant pour scène la capitale de la Bohême ne peut être comprise sans l'histoire de cette ville et de sa région* ». Reiner Stach en soulève chaque strate, et l'on comprend que l'écrivain Kafka est l'émanation des événements constitutifs de cette cité où cohabitent, non sans frottements, Allemands, Tchèques, juifs et chrétiens. Au-delà des rives de la Moldau, la « grande histoire » participe elle aussi à la formation de l'auteur futur du *Procès*. Début du XX^e^ siècle, premiers ennuis de santé, désaccords avec son père, rencontre de Max Brod, lectures intenses et essais littéraires… Les confits sociaux se durcissent, l'antisémitisme, pourtant déjà pressant, se renforce. Septembre 1911, séjour au sanatorium d'Erlenbach, au bord du lac de Zurich. Le monde se fissure et se cherche. Kafka n'est pas un écrivain visionnaire. Comme le démontre Reiner Stach, c'est bien un enfant de son temps. ■

Serge Sanchez

★★★★★

KAFKA* (T. 3). *LES ANNÉES DE JEUNESSE (KAFKA. DIE FRÜHEN JAHRE)
REINER STACH
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR RÉGIS QUATRESOUS, 800 P., LE CHERCHE MIDI, 29,50 €

DR/LE CHERCHE MIDI – KAFKA MUSEUM

Contre la dérive d'un continent

Ce recueil d'inédits de Zweig s'inscrit dans une série comprenant *Seuls les vivants créent le monde* (sur la Première Guerre), *La Chambre aux secrets* (sur les écrivains français), *Vienne, ville de rêves* et les portraits de *L'Âme humaine*, tous édités par Bertrand Dermoncourt. Le titre résume bien la tonalité des dix-sept articles, textes et conférences de ce volume, ruminations mélancoliques sur les troubles et la désunion du continent au XX^e siècle, alors que tout devrait pousser les Européens à s'unir. Quoique affligé par le déchaînement des nationalismes et désespéré face à l'inefficacité de la SDN, Zweig ne désarme pas – « *Je crois que nous ne devons avoir la faiblesse de nous abandonner au pessimisme, car le pessimisme est un élément destructeur* » – et remâche inlassablement l'idée d'unité de l'Europe, avec un mélange de lyrisme, de candeur et d'inquiétude. Morceau de bravoure du recueil, la conférence « L'idée européenne dans son développement historique » retrace l'histoire du continent depuis Rome et appelle les Européens à « *parachever l'œuvre commencée voici deux mille ans sur cette terre* », ce qui, vu d'aujourd'hui, suppose d'abord de ne pas l'effacer. ■

Bernard Quiriny

Référence hongroise

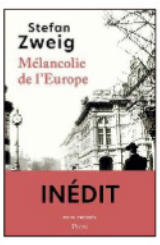
Deux bandes de gosses qui se font la guerre autour d'un terrain vague… Bien sûr, on pense à notre indémodable *Guerre des boutons* : Petit Gibus et ses copains avaient des grands frères hongrois, nés six ans avant eux, en 1906, *Les Garçons de la rue Pál* (« rue Paul » dans les traductions précédentes), œuvre du dramaturge Ferenc Molnár (*Liliom*, adapté par Fritz Lang en 1934) et qui retrouvent leur jeunesse ces jours-ci grâce aux éditions Tristram. Roman parmi les plus célèbres de la littérature hongroise du XX^e siècle, adapté six fois pour le cinéma ou la télévision, *Les Garçons de la rue Pál* plonge dans le Budapest 1900. Au-delà des exploits rigolards des uns et des autres, ce sont les thèmes de l'exploitation, de l'injustice et de la trahison qui se profilent. Le pittoresque « Mitteleuropa » du décor se dissout très vite devant la vérité de certains portraits (le jeune Erno, en particulier, personnage traversé par des conflits moraux qui sont bien au-dessus de son âge) et la dénonciation d'une certaine forme d'esprit guerrier distillée par les adultes et contaminant les plus petits. Les accents mélodramatiques de la fin n'enlèvent rien à cette lucide cruauté. ■

Hubert Prolongeau

Incanter l'espoir

Poète, dramaturge, romancier, essayiste… Jean-Pierre Siméon est rompu à tous les métiers du langage. Une diversité qui souligne la constance et l'habileté d'un auteur dont l'unique besogne consiste à trouver la sagesse, ou la folie, ce qui est la même chose, vous dirait-il, au sein d'un monde chancelant et précocement vieilli. Que faire contre l'usure soudaine, la nuit et le froid ? Quelle posture adopter devant l'abîme ? Deux possibilités s'offrent à nous : renoncer ou trouver ce « *courage de l'impossible* », dont *Avenirs* fait précisément l'éloge. Ne désespérons pas si tout est perdu. « *L'herbe qui pousse dans le bitume* », si chétive soit-elle, est un message d'espoir. Et pour qui ouvre les yeux, la beauté est toujours à portée de main, ou d'âme, cette beauté qui est « *comme sont le baiser les mers et la neige Le vrai corps de la vie* ». On pourrait ajouter à cette liste le mystère de la parole, devenu ici incantation. Dans la droite ligne de l'injonction surréaliste, le poète nous rappelle que rêver, aimer, être aimé sont des actes de rébellion contre le vacarme et les tyrannies qui empoisonnent l'esprit. Deuxième volet du recueil, *Le Peintre au coquelicot*, chant d'amour magnifique dans sa simplicité, en apporte la preuve. Talentueux dénicheur de ces images inédites qui forment le cœur de la création poétique, Jean-Pierre Siméon nous communique une douce folie printanière, libératrice. Un éveil de saison. ■

S.S.



★★★☆☆
MÉLANCOLIE DE L'EUROPE
STEFAN ZWEIG
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR DAVID SANSON ET GUILLAUME OLLENDORF, 270 P., PLON, 20 €

★★★★☆
LES GARÇONS DE LA RUE PÁL (A PÁL UTCAI FIÚK)
FERENC MOLNÁR
TRADUIT DU HONGROIS PAR SOPHIE KÉPÈS, 182 P., TRISTRAM, 19 €

★★★★☆
AVENIRS*, SUIVI DE *LE PEINTRE AU COQUELICOT
JEAN-PIERRE SIMÉON
176 P. GALLIMARD, 18 €

BRAZILIAN NATIONAL ARCHIVES – RUDOLF BALOGH (1916)/ÉDITIONS T – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

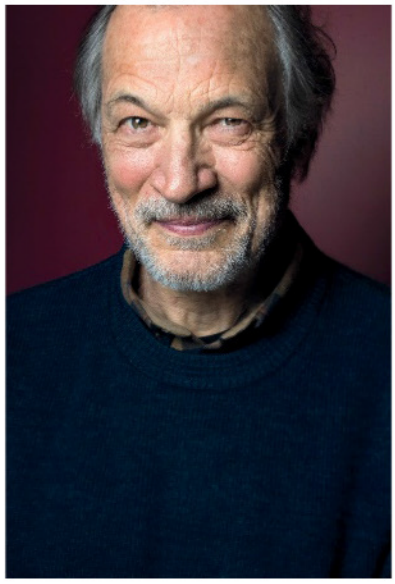
David Le Breton

La Fin de la conversation ?

À la terrasse d'un café, deux personnes en tête-à-tête – elles peuvent être en couple, amies ou collègues. Posé sur la table, un smartphone, vers lequel le regard de celle à qui il appartient se dirige sans arrêt, comme aimanté, de crainte de manquer un appel, un message ou une notification. La conversation en pâtit, abîmée par cette fragmentation de l'attention qu'exige l'hyperconnexion. Cette scène devenue ordinaire aurait étonné il y a trente ans, avant la profonde rupture anthropologique induite par la révolution technologique, par l'omniprésence des écrans dans nos existences, dont nous effleurons la surface lisse à longueur de journée. Parce qu'il concentre une grande partie de nos échanges quotidiens et les moindres détails de la vie pratique, le portable s'est insinué entre le monde et nous, au point de bouleverser notre sociabilité concrète et l'attention que nous portons à l'autre, essentielle dans l'art de la conversation. Dans *La Fin de la conversation ?*, David Le Breton théorise la disparition de la conversation et l'émergence d'une société fantomatique où chaque individu, en quête de reconnaissance, préfère l'insignifiance au silence. *« Il faut parler, parler pour parler »*, quitte à discréditer cette parole au fondement de notre humanité. Le tableau d'une humanité *« précaire, fragmentée, isolée, problématique »* se dessine au fil des pages, questionnant l'avenir de nos manières d'interagir. ■

Laëtitia Favro

LA FIN DE LA CONVERSATION ? LA PAROLE DANS UNE SOCIÉTÉ SPECTRALE
DAVID LE BRETON
112 P., 15 €. COPYRIGHT MÉTAILIÉ.
EN LIBRAIRIES LE 31 MAI.



PH. MATSAS/MÉTAILIÉ

BIO EXPRESS

1953
Naissance au Mans, dans un milieu ouvrier. Marquée par des conduites à risque, son adolescence est le point de départ de nombre de ses sujets de recherche. En 1987, il obtient un doctorat d'État en sociologie, discipline qu'il enseigne à l'université de Strasbourg.

1990
Première édition d'*Anthropologie du corps et modernité* (PUF). Dans cette étude de référence, David Le Breton propose *« une mise en perspective anthropologique et sociologique du monde moderne en prenant le corps comme fil conducteur »*.

2022
Le sociologue et anthropologue prend sa retraite. Ses recherches sur les représentations du corps humain (rire, visage, voix, douleur, silence, transplantations d'organes) et sur l'analyse des comportements à risque l'ont amené à s'impliquer, tout au long de sa carrière, dans des débats de société.

FIN DE LA CONVERSATION ? : UN TOUR D'HORIZON

Depuis une vingtaine d'années dans nos sociétés contemporaines, les usages sociaux des techniques d'information et de communication ont radicalement changé l'organisation du travail, les emplois du temps, la vie quotidienne et les modalités de relations aux autres. Elles ont affecté en profondeur l'intimité et ébranlé particulièrement la conversation qui était depuis toujours la matrice première de la sociabilité. L'apparition des smartphones à partir de 2008 a fait l'effet d'une vague de fond sur le lien social. Il suffit de jeter un coup d'œil sur n'importe quelle rue de n'importe quelle ville du monde et de chercher le nombre de passants qui ne cheminent pas les yeux fixés sur leur portable, en train de le consulter, d'envoyer un message ou de téléphoner.

Le smartphone aurait pu être un simple outil auquel recourir de temps en temps pour passer ou recevoir des appels, chercher une information, lire ses mails, mais il a totalement colonisé la vie de la plupart des contemporains, transformé en profondeur la sociabilité, l'univers professionnel, fait disparaître sous nos yeux les adolescents accaparés en permanence par leurs écrans. Il est désormais non plus un outil, mais une source indispensable de la relation à l'environnement et aux autres, voire la porte d'entrée qui mène à eux, avec en conséquence la contrainte de l'avoir en permanence sous la main, ou même à la main, comme les adolescents d'aujourd'hui. Cet inconfort de le tenir sans cesse, d'être penché pour l'utiliser, n'est en rien un obstacle à son usage. Son apparition a engendré de nouvelles attentes qui se sont répandues dans le monde entier. En ce sens, il réalise déjà la parfaite hybridation homme-machine, même s'il demeure encore, pour l'instant, à l'extérieur du corps, mais il y sera bientôt greffé. Il est devenu pour des milliards de contemporains un compagnon nécessaire de la vie quotidienne, son médiateur obligé. Chaque individu est devenu à temps plein la sentinelle anxieuse de son portable, effrayé du moindre relâchement, dans la crainte de manquer quelque chose.

Pour nombre de contemporains, la connexion constitue une alternative à la vie réelle, une protection contre les turbulences du monde. Elle n'a pas les ambivalences ou les incertitudes de la relation de face-à-face. La suppression du corps de l'autre dans l'échange supprime toute gêne, tout préjugé, toute timidité à son égard, et cela d'autant plus que la communication est simplifiée à la limite du phatique, c'est-à-dire au seul rappel du contact, et que, dans maintes connexions sur les réseaux sociaux, nul ne sait réellement qui est au bout de l'écran.

Le smartphone à la main, accaparé par une communication orale, la rédaction ou la lecture d'un texto, d'un téléchargement ou d'une recherche sur le Web, les yeux braqués sur l'écran, les écouteurs aux oreilles, coupé de son environnement et plongé dans un univers intérieur sous contrôle, l'hyperindividu contemporain ne perçoit que de manière accessoire son environnement physique et humain. Inlassablement interrogé au long du jour, parfois des centaines de fois, le smartphone permet d'être à la fois ici et ailleurs, de profiter des circonstances de la vie sociale et familiale sans y être assujetti. L'environnement social devient facultatif, on y entre ou on en sort à sa guise grâce au recours à l'écran, même entouré de « proches » ou d'« amis » bien concrets autour de soi. La dissociation est désormais une donnée banale du quotidien, surtout pour les adolescents, puisqu'elle se donne techniquement avec aisance et libère un imaginaire de compensation face aux frustrations. Elle est aussi un outil de lutte contre l'ennui, même de quelques minutes d'attente, et une échappée belle hors des contraintes du lien social. La communication à distance, quelle qu'elle soit, offre l'avantage de s'en dégager à sa guise, sans politesse excessive, sans s'attarder. Elle donne le sentiment d'être entouré d'une reconnaissance sans défaut, juste à portée de clic, sans les nécessités d'une interaction dans le réel toujours quelque peu imprévisible.

POUR NOMBRE DE CONTEMPORAINS, LA CONNEXION CONSTITUE UNE ALTERNATIVE À LA VIE RÉELLE, UNE PROTECTION CONTRE LES TURBULENCES DU MONDE

La sociabilité numérique n'est pas dans la même dimension que la sociabilité concrète, avec des hommes ou des femmes en présence mutuelle qui se parlent et s'écoutent, attentifs les uns aux autres. Elle morcelle le lien social, détruit les anciennes solidarités au profit de celles, abstraites, des réseaux sociaux ou de correspondants physiquement absents. Paradoxalement certains la voient comme une source de reliance alors que jamais l'isolement des individus n'a connu une telle ampleur. Jamais le mal de vivre des adolescents et des personnes âgées n'a atteint un tel niveau. La fréquentation assidue de multiples réseaux sociaux ou l'ostentation de la vie privée sur les réseaux ne créent ni intimité ni lien dans la vie concrète, elle occupe le temps et donne le moyen de zapper tout ce qui ennuie dans le quotidien, elle ne donne pas une raison de vivre. Chacun est en permanence derrière son écran, même en marchant en ville, l'expérience individuelle de la conversation ou de l'amitié se raréfie, l'isolement se multiplie en donnant le sentiment paradoxal de la surabondance. Mais il ne reste du lien qu'une simulation. Les cent « amis » des réseaux sociaux ne valent pas un ou deux amis du quotidien. Le smartphone est l'instrument royal de l'hyperindividualisation du lien social de nos sociétés contemporaines, il conforte l'individu dans le sentiment qu'il fait un monde à lui tout seul et que les autres sont à sa disposition, convocables et congédiables à tout moment. Il donne les moyens de ne plus tenir compte des autres. Il contribue à l'émiettement social, et paradoxalement il se propose comme le remède à l'isolement.

Constamment sollicités par leur smartphone, les piétons ne voient plus rien à leur entour, n'entendent plus rien. Leurs perceptions sensorielles sont en partie éliminées au profit •••

d'un seul regard hypertrophié sur l'écran. L'appauvrissement de la sensorialité accompagne celle de la restriction grandissante du lien social. Autrefois, dans les administrations ou les entreprises, lors des pauses ou des repas, tous se retrouvaient pour resserrer les liens, discuter du travail, échanger des nouvelles, accueillir les nouveaux… Désormais chacun s'installe derrière son portable. Même lors des réunions ou des repas, il s'interpose en permanence entre soi et les autres comme une muraille invisible derrière laquelle se retirer à tout instant. En pleine discussion, certains le prennent en main, répondent à un appel ou envoient un texto en même temps qu'ils semblent continuer à écouter, ou parfois laissent en plan leur interlocuteur. Le smartphone est un instrument d'évasion, une facilité à se détacher à tout moment de son environnement social et de ses interlocuteurs. Étant sous la main, exerçant sa puissance d'attraction, son usage s'impose, même de manière machinale, devenu pur réflexe. Il crée des attentes malaisées à repousser.

Une attention fragmentée préside aux rencontres, le *zapping* est au cœur du lien social. Il est même difficile

LA COMMUNICATION À DISTANCE, QUELLE QU'ELLE SOIT, OFFRE L'AVANTAGE DE S'EN DÉGAGER À SA GUISE, SANS POLITESSE EXCESSIVE, SANS S'ATTARDER

aujourd'hui de demander son chemin dans une ville où la plupart des passants sont en grande discussion avec leur portable ou dans l'hypnose de leur écran. Parfois même, l'expérience est commune, on peine à se faire remarquer d'un vendeur ou d'un employé derrière son guichet, mobilisé par sa connexion. De nombreux parents promènent leurs enfants sans les regarder ou les écouter mais en continuant une interminable conversation ou une consultation avec leur smartphone. Des études montrent que des enfants élevés par des parents le portable toujours en main sont frustrés de ne pouvoir attirer leur attention et échouent à lire les émotions qui s'inscrivent sur leur visage. Ils ne sont plus en interaction. Les enfants sont en *stand-by* pendant le temps de la connexion, en attente d'une disponibilité sporadique. D'autres études « *montrent une corrélation entre l'augmentation du nombre des portables et l'augmentation du nombre d'accidents sur les aires de jeu, parce que, lorsqu'ils sont au parc, les parents et les personnes en charge des enfants regardent leurs portables* » (Turkle, 2020, 96). Le smartphone est un outil qui revendique par sa séduction le monopole du rapport au monde et, au-delà de la conversation avec les autres et avec soi, il est jaloux des autres. Un adolescent (16 ans) me disait : « *Mon portable c'est mon meilleur ami, lui, je sais qu'il est toujours là, il ne me lâche jamais.* »

De pur ustensile, le smartphone est devenu un fétiche contemporain, une fin en soi. La conversation elle-même entre dans le domaine du *zapping*. Le moindre moment d'attente, de flânerie, est aussitôt interrompu par une consultation quelconque. Tous les interstices sont comblés comme pour éviter une pensée libre, une rêverie. Le piéton ou l'automobiliste arrêté devant un feu, les clients devant la caisse d'un magasin… ce modeste temps de suspension appelle aussitôt le réflexe anxieux de regarder son portable. Les Britanniques vérifient leur appareil 22 fois dans la journée, comme le note Jacob Weisberg, qui ajoute que ce chiffre est souvent en dessous de la réalité car la banalisation de cet usage en fait un automatisme (Weisberg, 19, 2016). Le magnétisme du smartphone est tel que, lors d'une séance de travail de quinze minutes réunissant des élèves, du collège à l'université, les participants étudient seulement une dizaine de minutes, malgré la présence des expérimentateurs. Ils ne dépassent pas six minutes de concentration avant de s'enquérir de leur portable (Desmurget, 2019, 285). Des étudiantes de l'université Baylor, à Waco (Texas), disent utiliser leur portable en moyenne dix heures par jour (Turkle, 2015). Les Américains sont connectés quotidiennement en moyenne cinq heures et demie. Le smartphone est désormais un prolongement du corps, une prothèse externe bientôt susceptible d'en devenir une composante, avant qu'il ne l'absorbe en son entier. Il donne le sentiment d'accélérer le temps et suscite la tentation permanente de s'en servir. D'où cette impression de course sans fin, cette excitation continue qu'il faut sans cesse apaiser et relancer, cet essoufflement qui alimente la frustration de manquer de temps, de toujours rester sur le qui-vive, d'aller sans cesse d'une tâche à une autre, ou plutôt d'une consultation ou d'un message à un autre.

Dans le monde contemporain de l'hyperconnexion, les conversations qui sollicitent un face-à-face ou plutôt un visage-à-visage, une écoute, une attention à l'autre, à ses expressions, deviennent rares, de même le tact qui les nourrissait. Souvent, en effet, elles sont rompues par des interlocuteurs toujours là physiquement mais qui disparaissent soudain après l'audition d'une sonnerie de leur portable ou dans le geste addictif de le retirer sans cesse de leur poche dans la quête lancinante d'un message ou d'une notification quelconque qui rend secondaire la présence bien réelle de leur vis-à-vis. Ils regardent leur écran, quittent l'interaction, abandonnent leur interlocuteur qui reste les bras ballants, en se demandant que faire de ce temps d'effacement de la présence, ce moment pénible où on les a éteints en appuyant sur la touche « pause » de leur existence, alors ils attendent que leur interlocuteur enfin de retour presse la touche « réinitialisation ». Ils font de la figuration, immédiatement liquidés au moindre soupçon de l'arrivée possible d'un message. L'autre devant soi a ontologiquement moins d'épaisseur que les autres, virtuels, susceptibles d'envoyer un message, une notification ou de téléphoner. Celui que l'on abandonne ainsi se sent bien entendu d'un moindre intérêt que le portable de son interlocuteur. Les Américains ont inventé le terme *phubing*, contraction de *phone* et de *snubing* (« ignorer ») qui traduit le fait d'envoyer des SMS tout en continuant à regarder son interlocuteur dans les yeux. Simulacre de la conversation afin de maintenir la civilité face à certaines

DE PUR USTENSILE, LE SMARTPHONE EST DEVENU UN FÉTICHE CONTEMPORAIN, UNE FIN EN SOI. LA CONVERSATION ELLE-MÊME ENTRE DANS LE DOMAINE DU « ZAPPING »

personnes que l'on ne souhaite pas incommoder frontalement, et qui ignorent la désinvolture de leur interlocuteur.

S'il était discourtois, il y a quelques années, de parler à quelqu'un sans le regarder ou avec une attention portée sur autre chose, le fait est aujourd'hui entré dans la banalité des interactions. Échange de bons procédés, chacun occupant une place ou une autre selon les circonstances. La hantise de manquer une information provoque cette fébrilité des adolescents, mais pas seulement, et cette quête éperdue du smartphone dans la poche, à moins qu'il ne reste en permanence à la main. Le *Fear of Missing Out,* le *fomo* est devenu un stress qui affecte la plupart de nos contemporains. Même lorsqu'il est posé près de soi sur une table, l'expérience montre que le smartphone exerce un magnétisme difficile à contrer, les regards se posent avec régularité sur lui dans une sorte de nostalgie ou d'attente. Je déjeunais un jour avec un collègue brésilien. Son téléphone était près de lui sur la table. Toutes les deux ou trois minutes, son téléphone s'éclairait avec un léger déclic après la réception d'un message. Sans le prendre en main, il ne pouvait s'empêcher d'y jeter un coup d'œil tout en poursuivant nos échanges. Je lui ai demandé si c'était tous les jours comme ça, il m'a regardé un peu dépité sans me répondre, et il a fini par le ranger dans son sac.

L'instauration d'un contact permanent à distance induit l'éloignement de ceux qui sont près de soi. La relation numérique consacre l'absence physique des communicants et, dans le même temps, l'éloignement des proches, tout en procurant le sentiment paradoxal d'avoir les autres en permanence à disposition sans s'encombrer de leur présence réelle. On les fait disparaître ou on les convoque à volonté. À tous égards, nous entrons dans l'univers du « sans contact ». L'effacement ritualisé du corps atteint son point d'aboutissement avec son effacement technique dans le réel, qu'il s'agisse du corps de l'autre ou du sien propre (Le Breton, 2018). L'existence implique en permanence le contact qui donne chair à l'individu. Non seulement le toucher, mais aussi le contact au sens social du terme. Quand on parle d'un orateur qui a un bon contact avec son public, on métaphorise dans un vocabulaire tactile et cutané une relation sociale propice. D'innombrables termes sollicitent le vocabulaire du toucher pour dire les modalités de la rencontre, la qualité du *contact* avec autrui, il déborde la seule référence tactile pour dire le sens de l'interaction. Un inconscient de la langue insiste sur le fait que l'état de la peau est un indice de l'état psychique, un révélateur du rapport au monde, il mesure la qualité de contact (Le Breton, 2006). La communication n'est justement pas de l'ordre du contact, on se souvient à ce propos de la souffrance exprimée par nombre d'individus à l'époque du covid, qui disaient leur manque de contact avec les autres alors que jamais la communication à distance n'avait connu une telle ampleur.

Le recours à l'écran ou au portable est l'esquive d'une interaction en présence de l'autre, devenue une épreuve, une recherche d'asepsie, il facilite la distance et le recours à la touche pause. La connexion devient un état quasi permanent qui transforme l'individu en pure zone de transit de l'information. Elle est devenue une norme sociale. L'utopie de la communication, finement analysée par Philippe Breton (2004), revêt aujourd'hui une dimension politique, elle participe de la marchandisation du monde, elle fait de la conversation une relique en voie de disparition dans une société paradoxalement puritaine qui préfère la distance à l'autre physiquement présent devant soi.

Tel est l'objet de cet ouvrage : suivre les traces d'une conversation mise à mal, en comprendre la valeur anthropologique et les menaces qui pèsent sur elle. Que sera un monde où la communication aura pris le pas sur la conversation, où le lien élémentaire à l'autre se fera à distance sans plus de présence mutuelle sinon à travers une sorte de juxtaposition des individus, sans corps, sans sensorialité, sans sensualité, hormis sous forme de simulation ? ■

GEORGE MILTON/PEXELS

L'INFO EN PLUS

Dans *La Fin de la conversation ?*, David Le Breton distingue communication et conversation, et montre comment l'émergence d'une société de communication détruit peu à peu l'art de la conversation. Utilitariste, la communication assimile le silence au vide ; elle privilégie la vitesse et transforme l'individu en interface. *« À la différence de la conversation, la communication est une fabrique d'amnésie. Elle est aussitôt oubliée tant elle ne cesse de couler sans fin. »*

CHRISTINE VAN GEEN ▪ DOMINIQUE LAGORGETTE

Le désir féminin en mots troubles

La journaliste déconstruit le mythe de l'« allumeuse », tandis que la linguiste retrace l'histoire du mot « pute ». Une plongée dans l'univers fantasmatique des hommes et dans la violence ordinaire contre les femmes qui en découle.

MANON JALIBERT/SEUIL – DR

Notre langue ne charrie pas seulement les clichés de notre société. En dressant les problématiques obligées où ils doivent se poser, elle pèse aussi sur nos comportements, jusqu'à les « déterminer » parfois entièrement. C'est ce que suggèrent pour les rapports hommes-femmes deux essais dont la particularité est d'avoir été écrits par des femmes sur les fantasmes des hommes.

Dans *Allumeuse*, Christine van Geen explore, comme l'indique le sous-titre de son livre, la genèse de ce mythe à la si longue histoire. Car il se trouve dès la Bible, dans le Livre de la Genèse, bien que l'autrice soutienne qu'il n'y apparaît que dans sa seconde version, seule exploitée par les commentateurs. Quoi qu'il en soit, elle passe ensuite en revue les nombreuses déclinaisons de la figure matricielle de cette Ève tentatrice qui nous a fait expulser de l'Éden où Dieu, dans sa bonté, nous avait installés : Salomé, Cassandre, Galatée, Lolita, Marilyn Monroe, etc. Des analyses soignées quoique parfois laborieuses et redondantes. Car tous ces mythes convergent vers le même horizon : ils refusent aux femmes l'expression d'un désir autonome et font porter sur elles les conséquences de celui des hommes. Comme van Geen le résume, *« les allumeuses n'existent que dans le regard allumé des hommes »* qui se déchargent ainsi sur elles des conséquences de leurs actes. S'il y a faute, ce n'est pas la leur, mais celle de ces *« objets »* de leur désir qui les ont *« provoqués »*. D'où une longue discussion sur le viol et la notion de consentement. Le lien est indéniable, mais forcé. Ce fantasme misogyne ne conduit pas nécessairement à la sauvagerie, mais il reflète et consacre une inégalité de pouvoir inscrite dans notre *« culture patriarcale »* et qui conduit à minorer la violence ordinaire faite aux femmes. Et cela va plus loin, puisque ce régime les enferme dans une situation fausse. Elles ne peuvent en effet rééquilibrer cette inégalité que par un plus de séduction, la renforçant ainsi. Bref, elles se trouvent *« piégées »*. Sauf que le jeu semble plus complexe, ce que reconnaît la journaliste, quand elle note en passant le caractère mouvant attribué auxdites allumeuses, le plus souvent dominées mais parfois aussi ultra-dominantes – voir les mythes de la *« fatale »*, croqueuse d'hommes, et de la *« vamp »*, vampire sexuel. Dommage qu'elle ne creuse pas plus ces *« exceptions »*, ne serait-ce que pour savoir si elles en sont vraiment.

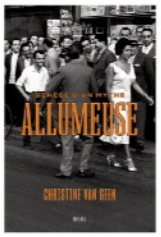
LA PEUR DES HOMMES

S'il traite avant tout des travailleuses du sexe, *Pute,* de Dominique Lagorgette, dresse un constat, sur le fond, identique. L'ouvrage est plus universitaire, tant même parfois qu'il irrite. Mais il apporte énormément d'informations sur les innombrables

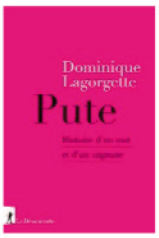
variantes du terme insultant de « pute », l'évolution de leur emploi et les comparaisons animales faites par les hommes à propos de leurs vis-à-vis féminins, chiennes et louves agressives, poules ou morues plus « *cool* », etc. Bien que l'étymologie en reste obscure, le mot « pute » viendrait du latin *putidus*, « sale, puant, fétide », au sens matériel mais, dès le départ, aussi moral. À de très rares contre-exemples près, il ne s'applique qu'aux femmes, comme si, écrit l'autrice, « *tout terme renvoyant aux travailleuses du sexe* [pouvait] *renvoyer à n'importe quelle femme, et inversement* ». Que des p…, y compris ma maman, en quelque sorte ! La raison de cette stigmatisation universelle, Lagorgette la voit elle aussi dans la peur des hommes face au désir féminin et son déni corrélatif ; et elle pointe dans ce processus la même contradiction enfermant les femmes que Christine van Geen.

La question, à partir de là, est comment sortir de cette situation inextricable, d'autant que les femmes en tirent des avantages, avariés et transitoires mais privilèges tout de même. Bien que féministes, nos autrices ne le nient d'ailleurs pas. La seule solution serait donc qu'apparaisse – mais comment l'instaurer ? – une égalité d'expression des désirs sexuels authentiques des hommes et des femmes, lesquels pourraient alors réinstaller entre eux une séduction mais désamorcée, car jouée dans la représentation, ce qui exige beaucoup de chacune des parties. Qu'on s'en désole ou s'en réjouisse, ce que nous, hommes, appelons avec des trémolos dans la voix « l'amou-our », mais qui le plus souvent n'en est pas un au sens vrai de la rencontre entre deux êtres libres, car sans cesse plongé dans des fantasmes et des enjeux de pouvoir et d'argent, a encore de beaux/mauvais jours devant lui… ■

Patrice Bollon



★★★☆☆
ALLUMEUSE. GENÈSE D'UN MYTHE
CHRISTINE VAN GEEN
192 P., SEUIL, 20 €



★★★☆☆
PUTE. HISTOIRE D'UN MOT ET D'UN STIGMATE
DOMINIQUE LAGORGETTE
304 P., LA DÉCOUVERTE, 17 €

Histoire du genre opposé

JEAN PRUVOST a consacré son nouveau dictionnaire au « féminin » à travers les siècles et les écrits, où l'on retrouve toute la portée des mots.

Si quelqu'un pouvait se targuer d'interroger la féminité au gré du temps et des textes, c'était bien Jean Pruvost, l'homme aux dix mille dictionnaires ! L'y prédisposaient son prénom (mâle en deçà du Gris-Nez, femelle au-delà) comme sa propension à traquer le grain des choses sous la paille des mots. C'est que l'« *éternel féminin* », s'il a fière allure quand il sourd de la plume de Goethe, prend vite des allures de cliché dès lors qu'on le confronte aux contingences sociales. Quant à vouloir donner, à l'instar de Mallarmé, « *un sens plus pur aux mots de la tribu* » (ici « femme », « féminin », « féminisme », « féminicide »), la chose ressortit presque toujours à la gageure, tant il entre dans chacun d'eux de préjugés, d'arrière-pensées et d'air du temps ! Heureusement, il reste à l'auteur, comme à chacune des parties en présence d'ailleurs, l'indispensable humour. Nul mieux que ce dernier ne pouvait, sur un terrain aussi mouvant et passionné, nous rappeler qu'il sied, avant de cultiver notre différence, d'approfondir notre communion ! ■

Bruno Dewaele

★★★★☆
LE FÉMININ. AU FIL DES MOTS ET DE L'HISTOIRE
JEAN PRUVOST
352 P., TALLANDIER, 21,90 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Xavier Le Clerc

Une arnaque à soi

« Maria Darcy. Marthe Hanau. Renée Saffroy. Leur nom ne vous dit probablement rien et pourtant, elles ont défrayé la chronique des Années folles : ce sont, selon leur surnom de l'époque, des "escrocs en jupons" », **souligne Marina Bellot dans le fascinant *Les Arnaqueuses des Années folles*, qui relate le parcours de ces icônes de l'escroquerie. Il ne s'agit pas là de recenser ni d'encenser des faits divers, mais véritablement de s'intéresser à l'émancipation par ce biais de femmes extraordinaires et désobéissantes.**

« L'arnaque n'est certes pas un titre de gloire en soi, pas plus que les arnaqueuses ne sont à proprement parler des féministes. Mais par leur liberté de pensée et d'action, elles ont réfuté les assignations genrées. Par leur refus de se plier aux conventions, elles ont vécu en femmes émancipées. Par leur insoumission aux injonctions, elles ont montré d'autres chemins, ouvert la voie à d'autres possibles. Maria, Marthe et Renée n'ont pas mené de combat politique, elles n'ont pas revendiqué les droits qui leur étaient refusés : elles les ont pris, quitte à le payer de leur liberté. » **Une œuvre féministe des plus puissantes, qui met en relief l'inventivité et le courage de ces femmes qui déjouèrent un système patriarcal maintenu par des paravents de respectabilité.** ***« La presse des années 1920 regorge des faits d'armes de ces aventurières de tous les milieux et de tous les âges qui y voient le moyen de s'inviter à la fête de ces Années folles, synonymes d'intense essor économique. Leurs arnaques sont plus ou moins ambitieuses, plus ou moins réussies, mais toutes racontent le même désir : celui de s'acheter une vie libre. »***

★★★★☆
LES ARNAQUEUSES DES ANNÉES FOLLES
MARINA BELLOT
288 P., TALLANDIER, 20,90 €. EN LIBRAIRIES LE 1ER JUIN.

BRUNO KARSENTI

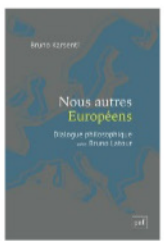
Portrait d'une Europe en jeu

Fruit d'un dialogue sous forme de questions/réponses entre le philosophe et l'éminent sociologue Bruno Latour juste avant sa mort en octobre 2022, *Nous autres Européens* permet de (mieux) comprendre ce qu'a été et ce que devient notre Vieux Continent.

Gageons que c'est avec une certaine expectative, sinon une franche inquiétude, que nous nous rendrons ce mois de juin aux urnes à l'occasion des élections au Parlement européen. Comme chaque fois que nous sommes invités à voter dans ce cadre supranational, la même question se pose: qu'est-ce que l'Europe? Un simple marché intérieur sans réelle identité? Un super État-nation en devenir? Un territoire immense et disparate promis à une rapide déliquescence? *Nous autres Européens* offre l'occasion d'en savoir un peu plus sur cet espace géopolitique aux contours mouvants qui, plus de soixante-dix ans après sa fondation, « *n'arrête pas de se faire sous nos yeux* », comme l'écrit le philosophe Bruno Karsenti, l'un des deux auteurs de l'ouvrage. Le second contributeur, Bruno Latour, décédé il y a près de deux ans, est l'un des penseurs français des sciences sociales les plus lus et commentés au monde.

C'est à l'été 2022 que les deux hommes décidèrent d'entamer, sous la forme d'une correspondance écrite, un dialogue sur cette entité insaisissable qu'est l'Europe. À Bruno Latour, le soin de poser les questions: quelle est la spécificité européenne? Quel rôle a joué la réunification allemande dans la construction de cet ensemble? Quelles sont les menaces qui pèsent sur l'Europe? etc. À Bruno Karsenti, celui de livrer les réponses, ou plutôt des tentatives de réponses, étayées par des analyses socio-historiques aussi pertinentes qu'originales. Elles ont notamment trait à la façon dont s'est bâti le récit européen, le nôtre, depuis la libération de l'Europe, jusqu'aux étapes successives de la construction européenne. Lorsque nous évoquons l'Europe, rappelle Bruno Karsenti, nous faisons spontanément référence à un récit forgé à l'Ouest. Or ce récit oublie – efface – non seulement l'histoire de l'Europe de l'Est, aujourd'hui avalée, sinon digérée, par l'Ouest, mais surtout la manière spécifique dont elle a bâti ses propres États-nations. « *La forme de l'Europe de l'Est n'était pas le chaos qu'on imagine trop souvent, elle n'était pas une forme régressive de la politique* », rappelle Karsenti. D'où ce « *malentendu immense* » qui règne aujourd'hui à l'Est sur la question européenne, et l'éclosion de « *néonationalismes* » dont Bruno Karsenti soutient qu'ils ne sont « *pas identiques aux dérives nationalistes de l'Ouest* ». « *Trente ans après, les Allemands de l'Est sont encore très furieux qu'on n'ait jamais considéré leur existence propre* », abonde de son côté Bruno Latour, avant que les deux hommes n'évoquent le cas complexe de la Hongrie de Viktor Orbán.

D'autres questions sont abordées, tout aussi cruciales pour l'avenir de l'Europe: le concept épineux de souveraineté; les inégalités grandissantes au sein des États autant que dans l'ensemble européen. L'ouvrage s'interroge également sur ce que pourrait être un gouvernement réellement représentatif, sur l'idée de culture commune aux Européens ou sur la manière dont ils « *n'admettent plus les codes comportementaux leur dictant ce qu'ils doivent faire* ». L'arrière-plan de ces réflexions est, bien entendu, le désastre climatique qui affecte la planète: une thématique chère à Bruno Latour, auteur, en 2015, de *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, un désastre qui s'effectue dans un contexte de tensions et de guerre larvée entre les pôles Ouest et Est du continent européen. L'ouvrage, passionnant, s'achève par une postface instructive de Déborah Bucchi, qui retrace le parcours intellectuel des deux hommes. ■ **Jean-François Paillard**



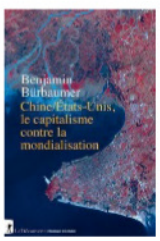
★★★☆☆
NOUS AUTRES EUROPÉENS. DIALOGUE PHILOSOPHIQUE AVEC BRUNO LATOUR
BRUNO KARSENTI
192 P, PUF, 16 €

DUSAN CVETANOVIC/PEXELS

Des comptes à régler

Les tensions entre les États-Unis et la Chine, qui ne se sont pas apaisées avec Biden après Trump, soulèvent une énigme. Les deux pays sont économiquement interdépendants. La doctrine libérale classique voudrait donc qu'ils cherchent une coopération plutôt que l'affrontement pour des raisons « géopolitiques ». Dans *Chine/États-Unis, le capitalisme contre la mondialisation*, l'économiste Benjamin Bürbaumer s'inscrit en faux contre cette explication faible. Pour lui, le débat est de part en part économique : devenue la deuxième puissance mondiale, la Chine entend changer la règle du jeu de cette mondialisation dont elle a profité, mais qui aujourd'hui la bride. Bien que soumis au Parti communiste, son capitalisme la pousse à bouleverser celui-ci, pour conquérir des marges de manœuvre et repartir de l'avant. Cela passe par la création de circuits commerciaux (les nouvelles routes de la soie), monétaires (le renminbi contre le dollar) et financiers, par l'élaboration d'un système alternatif de crédit international. On peut contester certains points néo-marxistes de cette analyse, mais c'en est une vraie, à l'approche économico-politique globale illustrant une inflexion théorique prometteuse. ■

Patrice Bollon



★★★★☆

CHINE/ÉTATS-UNIS, LE CAPITALISME CONTRE LA MONDIALISATION

BENJAMIN BÜRBAUMER

304 P., LA DÉCOUVERTE, 23 €

La Normandie de Winston

Et si la Seconde Guerre mondiale vue par Winston Churchill se résumait à sa décision de suivre le plan américain de débarquer en France ? Telle est l'hypothèse de Richard Dannatt, qui fut chef de l'état-major général britannique il y a une quinzaine d'années, et d'Allen Packwood, responsable du Centre des archives Churchill. À travers ce *D-Day de Churchill,* ils montrent combien le Premier ministre britannique, en 1942, est désespéré par l'absence de stratégie de ses officiers généraux. À ce moment, il reçoit la visite du général George Marshall et de Harry Hopkins, conseiller du président Roosevelt, tout juste arrivés à Londres. Ils lui exposent la stratégie du débarquement prévu, qui serait praticable au mieux à partir du 1er avril 1943, le temps d'accumuler les forces nécessaires. Churchill accepte, à condition que les États-Unis aident auparavant à solder les opérations en Afrique du Nord. Décision cruciale, qui désormais oriente toute son activité. Enfin, le 6 juin 1944 au matin, Churchill peut annoncer aux Britanniques que l'opération Overlord se déroule bien. Sans lui, rien ne serait advenu. Mais il regrettera toute sa vie d'avoir dû céder à la raison et au roi. ■

Fabrice d'Almeida

★★★★☆

LE D-DAY DE CHURCHILL. DANS LES COULISSES DU DÉBARQUEMENT (CHURCHILL'S D-DAY)

RICHARD DANNATT ET ALLEN PACKWOOD

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JOHANN-FRÉDÉRIK HEL GUEDJ, 432 P., TALLANDIER/MINISTÈRE DES ARMÉES, 23,90 €

ET AUSSI...

★★★★☆

SOMMES-NOUS PRÊTS POUR LA GUERRE ?

JEAN-DOMINIQUE MERCHET

224 P., ROBERT LAFFONT, 18 €

À la question du titre, la réponse est « non », car la France pourrait à peine tenir un front de 80 kilomètres, quand celui de la guerre en Ukraine dépasse le millier. Pourtant, notre armée est efficace, bien équipée et capable d'exécuter toutes les missions. Son problème, c'est sa taille, son format « bonsaï », souligne ce livre cardinal. De 1991 à 2013, les forces terrestres sont passées de 160 000 hommes à 15 000. Les solutions, selon Jean-Dominique Merchet, résident dans la mise en place de nouvelles formes de recrutement, dans la relance de l'industrie d'armement et dans une défense européenne, où la France proposerait une forme de partage nucléaire à ses alliés.

Emmanuel Hecht

★★★★☆

LA LÉGENDE DES 24 HEURES DU MANS

GÉRARD DE CORTANZE

320 P., ALBIN MICHEL, 35 €

C'est un grand classique des beaux livres d'automobile que l'on peut redécouvrir, dans une version mise à jour, avec cette *Légende des 24 Heures du Mans*. Passionné de sports mécaniques, l'éditeur et écrivain Gérard de Cortanze a un lien particulier avec cette course, son grand-oncle ayant remporté la compétition en 1938. En une grosse centaine d'entrées – entre pilotes légendaires, écuries fameuses, anecdotes historiques ou culturelles et chapitres plus inattendus –, il nous fait revivre les grands moments de l'événement sarthois. Et, comme le dit justement Jean Todt dans sa préface, cet ouvrage *« en apparence léger »* s'avère aussi *« une réflexion douce-amère sur le temps qui passe »*. Quand Proust rencontre Alfa Romeo...

Baptiste Liger

CAROLE LOZANO/LA DÉCOUVERTE – LIBRARY OF CONGRESS

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU JOURNAL DE MICHEL ONFRAY

Depuis bientôt trente ans, le controversé et très prolifique Michel Onfray – une centaine d'ouvrages au compteur ! – publie à son rythme un *Journal hédoniste*. Le premier volume remonte à l'époque du franc et des cabines téléphoniques. Si le monde a beaucoup changé, le philosophe demeure *« immobile dans le courant du fleuve ». « Je suis toujours du côté des femmes, des homosexuels, des laïcs, des Juifs, des libres-penseurs »,* rappelle-t-il. C'est une bonne nouvelle. Sans relâche, il dénonce la société de consommation, le pouvoir de l'argent, la division du travail, l'université, les journalistes et *« autres barbouilleurs de revues »,* sous le double patronage de George Orwell et d'Albert Camus. Cerné par la fragilité des choses, et d'abord celle des êtres, Michel Onfray semble de plus en plus habité par l'urgence de témoigner. *« J'étais, je suis et je demeure debout sur le bateau qui coule. » La foudre gouverne le monde,* huitième tome de son *Journal*, impose une lecture au long cours, tant les sujets sont divers, et la culture de l'auteur, encyclopédique. Quoi de commun, en effet, entre la très *« romaine »* Charlotte Corday, le poète Christian Bobin, le travail de sape des islamistes, les compromissions des soixante-huitards, les dégâts de l'idéologie *« progressiste »,* la censure et l'intolérance, la *« calomnie virale »* des réseaux sociaux, le *« délinquant sexuel »* Sade ou les renoncements de la gauche *« maastrichtienne »* ? En ces temps de brouillard et de brouhaha, la belle tenue de Michel Onfray, philosophe de combat, athée mû par le même feu intérieur que le catholique Bernanos, est plus que jamais salutaire. **Emmanuel Hecht**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
LA FOUDRE GOUVERNE LE MONDE. JOURNAL HÉDONISTE
MICHEL ONFRAY
320 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

HANNA ASSOULINE

Le pacifisme contre les antagonismes

Écrit après la tragédie du 7 octobre 2023, le témoignage de la militante féministe est un manifeste salutaire en faveur du dialogue et de la solidarité, pour que les peuples enfin se rassemblent.

Documentariste et activiste féministe, Hanna Assouline a fondé, en 2022, le mouvement Les Guerrières de la paix, qui donne son titre à ce livre, rédigé après les massacres du 7 octobre 2023, le plus grand crime de masse commis contre des Juifs depuis la Shoah. Elle revient d'abord sur le choc que cette attaque a constitué, alors qu'elle était sur place, à Jérusalem, pour participer à une grande marche pacifique réunissant des milliers de femmes israéliennes et palestiniennes. Parmi elles, Vivian Silver, *« figure majeure de la paix en Israël »,* qui continuait, à 74 ans, d'envoyer des enfants malades de Gaza dans des hôpitaux israéliens, mourra brûlée dans sa maison, incendiée par les terroristes du Hamas. Dès le retour sur l'horreur de ces crimes, Hanna Assouline donne le ton d'un engagement qui reste aussi pragmatique que fermement animé par l'espoir de rassembler. Forte d'une pratique du terrain qui l'a placée aux côtés des premières figures de la lutte pour la paix, elle n'est pas moins consciente de ce qui a nourri, au fil des bouleversements de l'Histoire et de leur absorption par la machine sociale et médiatique, des sensibilités dramatiquement antagonistes.

D'où l'intérêt, aussi, de revenir sur son propre parcours et sa formation de jeune juive d'origine maghrébine. Née de parents militants de gauche – son père est l'un des organisateurs de la « marche des Beurs », en 1983 –, ayant grandi dans un arrondissement populaire de Paris, elle est percutée par les événements historiques alors qu'elle n'a que 11 ans, lors des attentats du 11-Septembre. À l'adolescence, elle assiste, impuissante, à la montée de l'antisémitisme et de l'islamophobie dans le débat public français. Prise à partie et moquée au moment des propos négationnistes de l'humoriste Dieudonné, tabassée dans une manifestation étudiante parce que juive, elle mesure, au gré des polémiques, l'écart entre la brutalité et l'ignorance des mots proférés en public et sur les réseaux sociaux, et les actes de solidarité véritable qui existent en privé.

C'est à partir de ces évanescentes victoires du quotidien qu'Hanna Assouline cherche aujourd'hui à croire, avec nuance, à un mouvement pacifiste, montrant par l'image et le dialogue *« une réalité totalement invisibilisée aujourd'hui »*. La paix n'est pas pour elle un argument, un mot impuissant sans référence concrète, mais bien plutôt un combat à montrer et à faire entendre : *« un camp en soi »*. ■ **Eugénie Bourlet**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
GUERRIÈRE DE LA PAIX
HANNA ASSOULINE
144 P., SEUIL, 15,50 €

MARIE ROUGE

MICHEL FOUCAULT

Dialogue avec Nietzsche

La lecture du penseur allemand fut décisive dans le cheminement intellectuel du philosophe français. Ce recueil de textes inédits, de statut et d'importance variables, en rend compte avec évidence.

AKG IMAGES/ULLSTEIN BILD – HAD HOMINEM

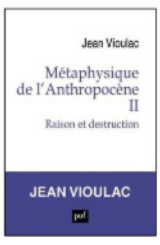
À sa mort, en 1984, Michel Foucault laissait ses livres publiés, ses entretiens et ses articles parus dans la presse. Le regard sur son œuvre s'est quelque peu modifié lorsque le Seuil et Gallimard ont édité les transcriptions de ses cours donnés au Collège de France. Ainsi est apparu un Foucault plus accessible, tant il est vrai que la forme du cours offre un accès différent à sa pensée. Restaient ses cours et ses travaux précédant la période du Collège de France. C'est à cette section qu'appartiennent les textes publiés ici, qui se trouvaient dans une boîte des archives portant l'intitulé « Nietzsche 1955-1973 ». L'importance de la lecture du philosophe allemand, guidée, au départ, par celle qu'en fit Heidegger, est soulignée par Foucault lui-même: « *Nietzsche tout seul ne me disait rien! Tandis que Nietzsche et Heidegger, ça a été le choc philosophique! Mais je n'ai jamais rien écrit sur Heidegger et je n'ai écrit sur Nietzsche qu'un tout petit article; ce sont pourtant les deux auteurs que j'ai le plus lus.* »

Ce *Nietzsche* complète ainsi les articles – en réalité, il y en eut deux – que Foucault consacra au penseur allemand. Le volume, outre un appareil de notes substantiel et des annexes utiles, rassemble pour une bonne part des textes rédigés à l'apogée de sa période « militante » – celle qui vit la création du Groupe d'information sur les prisons. Ainsi les notes des sept leçons sur Nietzsche prononcées à Vincennes en 1969-1970 sur la *Seconde considération intempestive* et sur le « *sens historique* » sont-elles éclairées par la leçon intitulée « La Connaissance et le Désir », donnée à l'université d'État de New York, à Buffalo (1970), et par les trois conférences assurées à l'université MacGill de Montréal, en avril 1971, sur « Nietzsche et le problème de la vérité ». On trouvera aussi des fiches que Foucault avait rédigées pour lui-même, dans les années 1950, et qui le voient interroger les distinctions nietzschéennes. À cela s'ajoute, enfin, la section « Travaux sur Nietzsche », avec des essais plus rédigés, *La Philosophie, La Pensée grecque, La Psychologie* (sur Nietzsche et Freud). Ces analyses sont autant de jalons qui montrent combien la lecture de Nietzsche fut libératrice pour Foucault. L'ensemble de ces textes de statut et d'importance variables montrent comment la pensée propre du second s'est élaborée au contact du premier, de la méthode « *généalogique* », puis « *aléthurgique* », aux thèses sur la volonté de savoir, sur le savoir-pouvoir, sur le dire-vrai *(wharsagen)* et la *parrêsia* (franc-parler). ■ **Jean Montenot**

★★★★★
NIETZSCHE. COURS, CONFÉRENCES ET TRAVAUX
MICHEL FOUCAULT
400 P., GALLIMARD/SEUIL/EHESS, 26 €

Le machinisme, voilà l'ennemi

La *Métaphysique de l'Anthropocène* (2023) montrait comment l'homme, animal désanimalisé, est devenu l'agent de sa propre destruction. Entre « *nihilisme et totalitarisme* », il forge la figure spectrale d'un homme puissance de négation, le « *négan-thrope* ». Un second volet, sous-titré « *Raison et destruction* », complète le diptyque. Il n'est ni moins dense ni moins riche, et toujours opportunément fondé sur des mises en perspective de Marx et de Heidegger. Selon Jean Vioulac, l'humanité est entrée dans une spirale d'autodestruction dont témoignent les diverses catastrophes écologiques qui menacent l'habitabilité de la Terre. L'agent de cette menace est moins l'homme que le déchaînement d'une certaine forme de rationalité propre à l'Occident s'incarnant dans le dispositif industriel du machinisme à l'ère cybernétique, dont la logique culmine dans la spirale d'autovalorisation du Capital. La dernière partie, « Conjuration », indique quelques pistes pour sortir de ces cercles infernaux, le mot-clé étant « révolution ». ■ **J.M.**



★★★☆☆
MÉTAPHYSIQUE DE L'ANTHROPOCÈNE, II. RAISON ET DESTRUCTION
JEAN VIOULAC
472 P., PUF, 25 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
FAÇONS DE DIRE, FAÇONS DE FAIRE
YVONNE VERDIER
496 P., FOLIO ESSAIS, 9,90 €

Nul besoin d'aller loin pour faire de la haute ethnologie. Sur ce principe, Yvonne Verdier, disparue tragiquement en 1989, a mené une longue étude de terrain des femmes paysannes à Minot, un village bourguignon. Dans *Façons de dire, façons de faire* (1979), elle analysait, en un style élégant, sans fioritures, les mythes et les rites de leur quotidien. Le livre ressort en poche, et c'est une merveilleuse leçon de science et d'humanité. **Patrice Bollon**

★★★★☆
L'ART ET LA SCIENCE DE SE SOUVENIR DE TOUT
JOSHUA FOER
292 P., CHAMPS SCIENCES, 10 €

Des partiels de fin de semestre à la liste de courses, notre mémoire est sans cesse sollicitée. Il lui arrive pourtant de nous faire faux bond. Pour l'améliorer, il faut avant tout la comprendre. Ce livre se distingue des nombreux « manuels » existants sur le sujet en intégrant une vraie dimension scientifique. On en apprend beaucoup sur l'histoire, le rôle et le fonctionnement de la mémoire, y compris à travers les neurosciences. L'auteur partage ensuite des techniques éprouvées de mémorisation. **M.D.-B.**

★★★☆☆
RELIRE. ENQUÊTE SUR UNE PASSION LITTÉRAIRE
LAURE MURAT
304 P., CHAMPS FLAMMARION, 9 €

Enquête au sujet atypique et à la forme originale, *Relire* part d'un trouble tout personnel et se termine par des entretiens avec des auteurs (Christine Angot, Jean Echenoz, Annie Ernaux, etc.), à qui l'historienne et professeure de littérature a envoyé un questionnaire – les réponses, libres, s'ouvrent et divaguent. De faux souvenirs en redécouvertes, l'incarnation de cette pratique en temps purement perdu, gratuit, se déroule comme une défense de la littérature en soi. **Eugénie Bourlet**

PAUL HAWKEN

La dystopie future est annulée

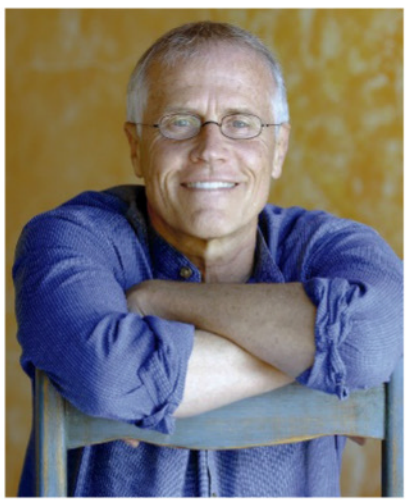
Sa feuille de route pour résoudre la crise climatique en une génération tient en un mot: « régénérer ». Un ouvrage aussi fort que rassurant sur ce que l'on peut faire pour sauver le monde.

Régénérer. Voilà la solution au défi climatique, telle que présentée par Paul Hawken. Un seul mot, pour une pluralité de significations dans ce contexte écologique. Il correspond d'abord à un enjeu lié à nos modes de production: les ressources naturelles s'épuisent plus vite qu'elles ne se renouvellent; un constat qui correspond aussi à notre grignotage progressif de tous les espaces. Mais la régénération relève tout autant d'une nécessité plus profonde, et c'est la préfacière, la primatologue Jane Goodall, qui la proclame: établir une nouvelle relation avec la nature et *« nous assurer que nos enfants ont en main les outils nécessaires pour régler les problèmes que nous avons créés »*.

Paul Hawken poétise même le terme: régénérer consiste à mettre la vie au cœur de chaque geste et de chaque décision. L'auteur y voit une révolution écologique globale, qui touche les prairies et les forêts comme les exploitations agricoles, les littoraux, les océans; les êtres humains comme les poissons. De même, elle doit se diluer à l'échelle des familles, des populations, des villes, des écoles, des religions, des cultures, des échanges commerciaux et des gouvernements.

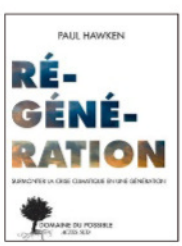
MANUEL DE COMBAT SCIENTIFIQUE

Le plan présenté par Paul Hawken est aussi vaste que le suggère sa vision de la régénération. Cet ouvrage se présente comme un manuel de combat scientifique pour la vie, avec des définitions, une feuille de route, des pistes de solutions. Colossal? Pas tant que cela. La démarche déploie surtout notre enthousiasme en nous libérant peu à peu d'une angoisse: l'impasse. Contre la paralysie face à une dystopie future *« fantasmée »*, Paul Hawken rassure en



affirmant qu'*« aucun de nous n'a la charge de trouver la solution qui réglera tous les problèmes »*.

Si concret que soit ce livre, il n'en est pas moins émouvant. Dès l'introduction, une phrase bouleverse: *« Notre planète et nos jeunes nous livrent le même récit. »* Un récit dans lequel quelque chose a été perdu, et toute la quête qui nous attend consiste à créer un monde que l'on a envie de sauver. Ainsi, *Régénération* s'attaque surtout aux causes profondes de la crise climatique. Le remède à la fin du monde commence peut-être dans un nouveau récit collectif à établir. ■ **Marcus Dupont-Besnard**



★★★★☆
RÉGÉNÉRATION (REGENERATION)
PAUL HAWKEN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR AMANDA PRAT-GIRAL, 560 P., ACTES SUD, 36 €

RAYMOND BALTAR/ACTES SUD

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Classe »

Connaissez-vous la Révolution de 1975 ? L'inventeur des « Trente Glorieuses », Jean Fourastié, avait fixé aux alentours de cette année-là la fin d'un cycle caractérisé par une hausse remarquable des indices économiques, donc sociaux. Une lecture plus générale, étendue à l'ensemble de l'Occident, permit ensuite de donner à ce cycle une signification politique – ce fut la grande époque de l'État-providence – et culturelle – ce fut la grande époque progressiste, où triompha, dans tous les domaines, la formule magique de l'avant-garde. Par un paradoxe surprenant – comme le sont tous les paradoxes –, l'épuisement de cette dynamique – à quoi on peut résumer la décennie 1970 – se cristallisa dans le grand retour en grâce des deux idéologies vaincues de 1945 : le libéralisme classique (de Margaret Thatcher à Ronald Reagan) et la religion non moins classique (de Jean-Paul II à Khomeyni). La victime de cette nouvelle conjoncture eut un nom et un visage : le marxisme et son demi-frère, le léninisme. Politiquement, le triomphe du socialisme autoritaire retourna le stigmate, entre *boat people* et Khmers rouges, et Simon Leys déshabilla le président Mao. Intellectuellement, ce fut au tour des deux mythes de la « classe ouvrière » et de la « lutte des classes » de se retrouver dans les poubelles de l'Histoire.

Rappelons ici qu'un mythe n'est pas une mystification : un mythe est un récit – pas de mythe sans narration – qui aide une société à tenir debout. À chaque société son mythe, pas d'action politique sans lui. À cet égard, l'état de la classe au XXIe siècle fait peine à voir. Mais c'est qu'on a oublié d'où elle vient. Le mythe de la lutte des classes ne vient pas de Karl Marx, mais de l'historien libéral François Guizot, qui, oui, croit que les classes luttent entre elles, mais qui en conclut que le vainqueur en sera ce qu'il appelle la « classe moyenne » : sur ce plan-là, à l'échelle de deux siècles, il se révèle meilleur prophète que Marx. Quant à la classe elle-même, il est curieux de constater que tous les protagonistes qui continuent, à l'ancienne, à s'écharper autour d'elle oublient de remonter à ses origines, qui ne sont pas dans le capitalisme – au reste il faudrait pouvoir aller jusqu'à la Préhistoire –, mais dans la langue : la classe n'est jamais qu'un principe de classement. C'est déjà beaucoup. Mais ça n'aide aucunement à faire la Révolution – concept dont la majuscule suffit à comprendre qu'on parle ici non de politique, mais de religion.

> À CHAQUE SOCIÉTÉ SON MYTHE, PAS D'ACTION POLITIQUE SANS LUI

On connaît la formule, spectaculaire, du géographe Yves Lacoste : « *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre.* » Ici on voit bien que la classe, ça sert d'abord à faire de la politique. Sa force – devenue avec le temps sa faiblesse –, c'est l'indéfinissable des frontières qu'elle suppose : y a-t-il une classe paysanne ? y a-t-il une ou plusieurs classes ouvrières ? une ou plusieurs bourgeoisies ?… Et c'est là que l'on découvre qu'en effet ce n'est pas ici affaire de pertinence mais d'efficience. Entre 1900 et 1989, le mythe de classe a servi à structurer la gauche radicale et à faire du collectif. Depuis lors, il a été rétrogradé : ce n'est plus qu'une des options mythologiques de la gauche radicale et, aussi bizarre que cela puisse paraître, la classe sert de plus en plus à faire de l'individuel. Ce principe de classement, la radicalité est obligée aujourd'hui de le partager avec d'autres mythes : l'ethnie, le genre, la race, etc. Et, au final, rien n'est plus individuel que cette autodéfinition au croisement non pas de plusieurs « identités » mais de plusieurs principes de classement.

Une formule d'aujourd'hui dit tout : « transfuge de classe ». Contrairement à ce qu'on croit, c'est une vieille histoire – en France, elle remonte à l'entre-deux-guerres, et le premier à en parler fut un social-démocrate trop oublié, Jean Guéhenno, qui en tira des conclusions apaisées, lui qui préférait parler, en termes shakespeariens, de « Caliban » en face de « Prospero ». Et, conformément à ce que l'on voit, c'est une vieille histoire d'individu. L'individualisme, dernier refuge de la classe… ■

AUDREY SOVIGNET

Élisabeth Borne officiellement remplacée par le nouveau Premier ministre, Gabriel Attal, le 9 janvier 2024, à l'hôtel de Matignon, à Paris.

La grande substitution

S'il est un verbe que l'on comprend mieux qu'on ne le construit, c'est bien *substituer*. Chacun en fait – et avec raison, il va sans dire – le digne synonyme de *remplacer*. Pour ce qui est de s'en servir à bon escient, c'est une autre paire de manches, ce que nous confirme un coup d'œil sur la Toile. N'y découvre-t-on pas en effet ce genre de contrevérité : « On a tendance à substituer *meilleur* à *plus bon*, mais cette substitution est incorrecte » ? Voilà qui nous semble pourtant dans le droit fil de ce que l'on nous apprenait naguère sur les bancs de l'école, non ? Le peu dont on se souvienne aujourd'hui serait-il promis à la casse, lui aussi ? Que nenni, rassurez-vous ! Ce *meilleur*-là est toujours d'actualité, quand l'horrible « plus bon » reste, jusqu'à nouvel ordre du moins, voué aux gémonies. C'est seulement que l'auteur de cette énormité s'est emmêlé les crayons au point d'énoncer l'exact contraire de ce qu'il pensait en réalité. Du moins, on l'espère de tout cœur !

Faut-il rappeler en effet que, si l'on remplace bien du vieux par du neuf (ou, en principe, du fautif par du correct), on substitue le neuf au vieux (et le correct au fautif). Autrement dit, quand le sens resterait évidemment le même, l'ordre des éléments se trouve inversé quand on passe d'un verbe à l'autre : on remplace *remplacer* par *substituer*, mais on substitue *substituer* à *remplacer* ! Avec *remplacer*, la chronologie est respectée, l'ancien précédant le nouveau. Avec *substituer*, la prime va à la nouveauté, laquelle arrive la première, au détriment d'un passé relégué en fin de phrase. Pour être tout à fait clair, le chef de l'État a *remplacé* Élisabeth Borne *par* Gabriel Attal, mais il a *substitué* Gabriel Attal *à* Élisabeth Borne. Ne pas y prendre garde, c'est aller droit au contresens, lequel ne saute aux yeux que quand on maîtrise le contexte. C'est loin d'être toujours le cas, hélas ! en matière d'information. Que dire maintenant de la phrase suivante, toujours extraite de l'article que nous évoquions ci-dessus : « *Plus bon*, *plus bonne*, *plus bons* ou *plus bonnes* ne peuvent substituer *meilleur*, *meilleure*, *meilleurs* ou *meilleures* » ? que, cette fois, elle est grammaticalement incorrecte. Pour qu'elle remplît son office – et qu'elle eût un sens déjà ! –, il aurait fallu opter soit pour *remplacer*, soit pour *se substituer à*.

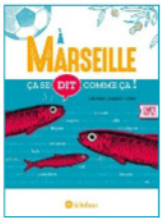
Avec de tels amis pour nous remettre sur le chemin de l'orthodoxie syntaxique, on aura compris que l'on n'a plus besoin d'ennemis ! En la matière, on ne saurait trop enjoindre la prudence au lecteur (et non le lecteur à la prudence). Autre impair, on l'a vu récemment, que l'on ne rencontre que trop souvent dans les colonnes de notre presse écrite, et qui repose sur le même malentendu originel : signifier la même chose, ce n'est pas nécessairement se construire de la même façon ! ■

Bruno Dewaele

À LIRE

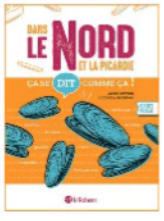
FAÇONS DE PARLER

Moins jacobin qu'elles, tu meurs ! Dans le sillage du *Comme on dit chez nous* d'Aurore Vincenti et Mathieu Avanzi, les éditions Le Robert poursuivent leur croisade régionaliste pour mettre à l'honneur les particularismes linguistiques locaux. Par le biais, cette fois, de trois petits livres richement illustrés et hauts en couleur, dans tous les sens du terme. À vous les secrets, bien gardés jusqu'ici, de la *jaille*, des *estrasses* et des *camanettes* ! Vous n'avez pas fini de faire des yeux de *gòbi* devant la *tchatche* du Vieux-Port, de *baragouiner* comme un *Breizhou*, voire de vous *étoquer* à l'écoute des *carabistouilles* de là-haut. *Vindiousse*, *Nonndédié* et *Mon vié*, si jamais livres ont mérité d'exister, ce sont bien ces trois-là ! À glisser impérativement dans le sac à dos pour profiter plus encore des vacances qui s'annoncent… La France est *tarpin* belle quand on la regarde, mais en l'écoutant parler par-dessus le marché, ça va *faire du reuz* : ne reste plus qu'à *saquer d'dans* ! ■ **B.D.**



À MARSEILLE, ÇA SE DIT COMME ÇA !
MÉDÉRIC GASQUET-CYRUS
144 P., LE ROBERT, 12,90 €

EN BRETAGNE, ÇA SE DIT COMME ÇA !
JEAN LECOULANT, RONAN CALVEZ
144 P., LE ROBERT, 12,90 €



DANS LE NORD ET LA PICARDIE, ÇA SE DIT COMME ÇA !
ALAIN DAWSON, LIUDMILA SMIRNOVA
144 P., LE ROBERT, 12,90 €

NURPHOTO VIA AFP

➔ QUAND DIRE ?

« En même temps »

Emmanuel Macron.

Chaque fois, et en toute impunité bien sûr, que l'on veut exprimer la simultanéité de deux actions. Faire deux choses en même temps est réputé nuire à l'efficacité, mais aucunement à la grammaire ! L'habitude s'est pourtant répandue, et un premier de cordée célèbre n'y a pas peu contribué, d'user de ce tour pour exprimer la concession, ou à tout le moins nuancer ce qui vient tout juste d'être dit : *« Je n'ai pas tout réussi. En même temps, j'aurai essayé… »* Le Petit Larousse n'entérine pas cette évolution, que le Petit Robert signale tout en la jugeant familière. On guette avec une certaine impatience le verdict de l'Académie, occupée à boucler la neuvième édition de son propre *Dictionnaire*. Dans l'attente, on se bornera à constater que, sur ce terrain, le français n'était pourtant pas démuni : *cela étant, malgré tout, quoi qu'il en soit* faisaient, jusque-là, fort bien l'affaire. En même temps (!), force est de reconnaître que, sémantiquement parlant, la simultanéité a toujours fricoté avec l'opposition. *Cependant* a longtemps signifié « pendant ce temps », avant de devenir un synonyme de *pourtant*. Quant à *alors que* et *tandis que,* ils mangent encore, et de toute évidence, aux deux râteliers susdits. La preuve que le chef de l'État n'a rien inventé ! ■ **B.D.**

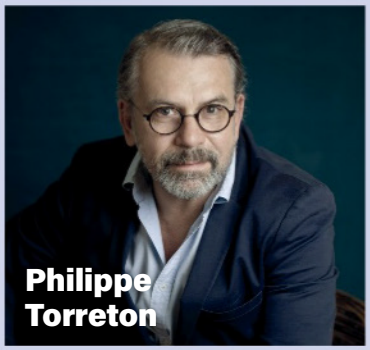
➔ LE VOCABLE DU MOIS

« Dinguerie »

Camille Combal.

Cette fois, le mot est faible. Il s'agirait bien plutôt du vocable de l'année, et peut-être de la décennie qui vient. On savait déjà, pour écouter Camille Combal au micro de *Danse avec les stars,* que tout était *dingue* aujourd'hui : l'émission qu'il présente, l'ambiance sur le plateau, le niveau des concurrents de l'année. On a compté jusqu'à une dizaine d'occurrences par émission ! Yoann Riou, le commentateur échevelé (?) du football, fait, lui, dans la *dinguerie* dès lors qu'une rencontre donne lieu à quelques rebondissements imprévus. Mais ce ne sont là que parties émergées d'une tendance de fond, qui fait dudit mot, des plus péjoratifs hier, le superlatif qui va bien. Plus grand-chose à voir, déjà, avec le sens que lui donnait, récemment encore, le ministre de la Transition écologique sur France Inter, en qualifiant ainsi l'autorisation du glyphosate sans limites pendant dix ans. Bien au-delà de la folie originelle, le mot tend aujourd'hui à s'appliquer à tout ce qui sort un tant soit peu de l'ordinaire : une température au-dessus (ou au-dessous) des normales saisonnières, une comédie déjantée (ou, à l'inverse, conventionnelle au possible), une coiffure un poil excentrique. Bientôt, on en usera pour évoquer l'arrivée à l'heure d'un Ouigo. Bien sûr, on exagère un peu. Une dinguerie aussi, cet article, non ? ■ **B.D.**

LE MOT PRÉFÉRÉ DE


Philippe Torreton

« Fil »

« C'est cornélien de n'en choisir qu'un seul ! Je suis acteur, j'ai consacré ma vie à tous les mots. Je suis toutefois certainement influencé par *Le Funambule* de Jean Genet, texte sur lequel je travaille actuellement, car le mot "fil" me vient presque naturellement à l'esprit. Il est minuscule, presque ridicule. Pourtant, il signifie énormément de choses. Le fil, c'est celui de cet acrobate qui dépose sa vie, sa sécurité et sa magnificence entre les filins d'acier qui le soutiennent. Ce mot raconte aussi le lien qui nous rattache aux autres, aux êtres qui nous sont chers. Il exprime la fragilité, mais aussi la force de toute chose, comme dans l'expression bien connue "la vie ne tient qu'à un fil". Ce mot m'occupe et me préoccupe. Il évoque par ailleurs les grandes questions sociétales du moment : qu'est-ce qui fait que l'on est ensemble, reliés par un même fil, celui de la République ou de nos valeurs ? Le fil est délicat et discret, ce n'est pas une corde épaisse qui pourrait servir à pendre. En littérature et sur les planches d'un théâtre, c'est exactement pareil : j'essaie de tisser et de tendre ce fil entre le spectateur, le lecteur et moi-même. Il permet parfois de retrouver son chemin, comme Thésée dans son labyrinthe. »

Propos recueillis par Marie Jouvin

➔ Dernier roman paru : *Un cœur outragé* (Calmann-Lévy)

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

SOAZIG DE LA MOISSONNIÈRE / DILA-LA DOCUMENTATION FRANÇAISE – LAURENT VU/TF1 – BRUNO KLEIN/CALMANN-LÉVY

Une bonne correction

Vous avez sans doute lu, dans notre numéro de mai, cet extrait de *L'Or des rivières,* de Françoise Chandernagor. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. Les repérerez-vous toutes ?

« Je reste dans la ligne des romanciers réalistes du XIX^{ème} : *Eugénie Grandet, Madame Bovary, Salammbô, César Birotteau* ou *Nana,* voilà des titres qui ne trompaient pas le challand sur la marchandise. Les écrivains sérieux fuyaient alors la fausse poésie et la préciosité des auteurs pour dames ; et puis, ils croyaient au "personnage"...
Pour ma part, je ne refuse pas de faire rêver le lecteur ; je ne reste pas non plus insensible à l'élégance de l'envellope : le titre de même que l'illustration choisie pour la jacquette est au roman ce que le papier glacé et les voluttes dorées du bolduc sont au cadeau de Noël. Bien plus qu'un simple emballage : une délicate attention, un présent en soi, à tout le moins une promesse. Mais si promesse il y a, encore faut-il qu'elle soit tenue. *Voyage au bout de la nuit* me semble bien choisi, et je m'incline devant *Illusions perdues.* Aurai-je osé, pourtant, attribué le plus éclatant des titres récents, *Parle-leurs de batailles, de rois et d'éléphants,* à un roman où il n'y a ni rois ni batailles et qu'un seul éléphant ? »

Avec ou sans accent ?

L'été et le soleil revenant, le chapeau s'impose. Pour lequel des trois mots en italique, dans chacune de ces phrases ?

A. Dans le *chalet* traînaient un *chale* et un *chalut*.
B. Un *benet* vendait des *chenets* et une lampe de *chevet*.
C. Ce *gnome* était brouillé avec les *axiomes* et les *polynomes.*

Le mot mystère

Qui a taxé Albion de perfidie ? Elle a fait du défaut que je représentais une qualité ! D'une girouette, un couteau suisse ! Voilà qui devrait suffire à vous faire deviner quel adjectif je suis.

Mettez-vous en quatre...

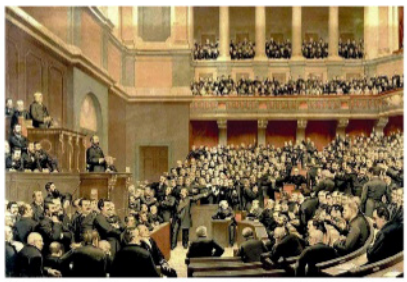
... pour trouver un sens à ces mots, pas plus longs que le nom du mois en cours !

A. bora ;	**1.** antilope ;
B. clam ;	**2.** arbre ;
C. eyra ;	**3.** bateau ;
D. féra ;	**4.** chant ;
E. grau ;	**5.** chenal ;
F. nabi ;	**6.** peintre ;
G. oryx ;	**7.** mollusque ;
H. prao ;	**8.** poisson ;
I. ranz ;	**9.** puma ;
J. sipo.	**10.** vent.

• LE COUP DU LATIN par Ève Guerra

« Un député réputé imputait à son rival putatif tous les méfaits »

Puto (putas, putare, putavi, putatum), verbe de la première conjugaison latine, n'a pas donné en français moderne, contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'adjectif « putassier », mais bien tous les mots gravitant autour du sens de « penser », « laisser penser », « faire penser à ».
Originellement, le verbe *puto* signifie en latin « rendre propre », « élaguer ». Plus tard, dans la langue classique, ce même verbe prendra le sens large d'« estimer ».
Mais quels mots français sont issus de cette racine ? Du plus évident au moins probable, il y a d'abord « imputer », « supputer », « disputer », « réputé » : facile. Plus rare, puisque relatif au droit, on trouve l'adjectif « putatif », qui désigne ce qui est supposé avoir une existence légale ou légitime. Enfin, peut-être une racine que vous n'auriez pas imaginée : « député ». « Député » vient du verbe *deputo*, qui signifie « tailler » au sens premier, et « estimer » au sens second.
Mais quelle différence avec *puto* ?
Peu de chose – ou tout, justement : un préfixe *de-* attribuant une dimension temporelle. Ainsi, le « député » serait celui que l'on estime taillé pour la fonction à partir du moment où il a été élu.
Et, puisque la langue est un organe vivant qu'il est amusant de manipuler, je vous invite à créer un néologisme sur la racine de *puto*, et me plie moi-même à l'exercice.
Oniriputer : « penser en rêve ».
J'oniripute tes yeux amande et risibles. ■



MUSÉE DE L'HISTOIRE DE FRANCE (VERSAILLES)

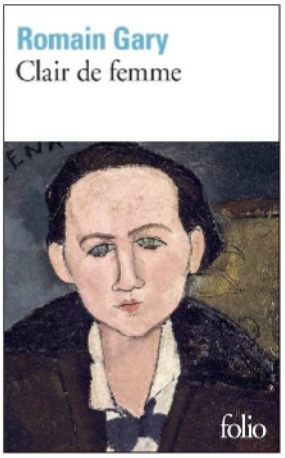
ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

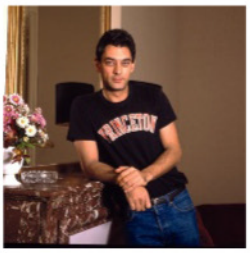
« Je vais disparaître, mais je veux rester femme. »

Clair de femme

Flamme de cire

Romain Gary, Folio, 1982





Paul Auster
est mort,
pas l'auteur.

« Aucune voix ne ressemble à celle du père ou de la mère. C'est un bruit perpétuellement cousu au cœur. »

Rapatriement

Amen et partir

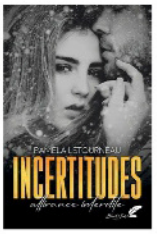
Ève Guerra, Grasset, 2024

Le soliloque tragique d'une femme piégée par les oscillations de l'âme

Mademoiselle Else

La déesse méli-mélo

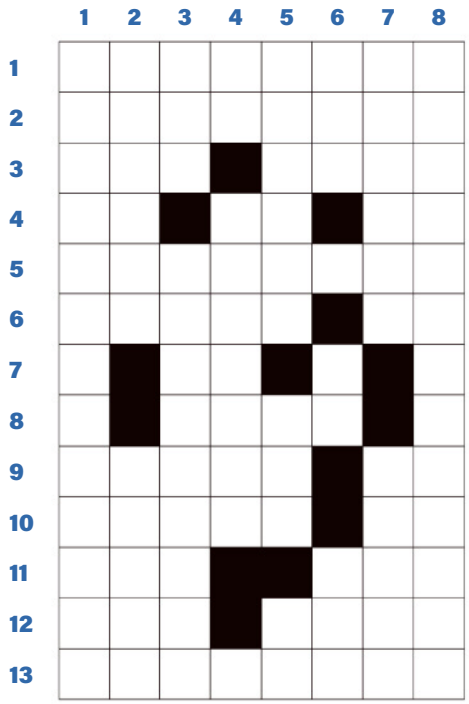
Arthur Schnitzler, traduction de Henri Christophe, Le Livre de poche, 1993



Incertitudes

Récits de nuit

Pamela Letourneau, Black Ink, 2024



LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Se porte comme un charme. **2.** Loin d'être seuls. **3.** Le plus haut niveau. Espèce. **4.** Phonétiquement : cité dans les Yvelines. Cours européen. Fin d'infinitif. **5.** Renouvellera ses propos. **6.** Un peu de vert dans beaucoup de jaune. Quartiers de Nevers. **7.** Balai. **8.** Ont donné leur nom à un des États américains. **9.** Parfois appelé « kil ». Symbole d'un métal rare. **10.** Figure parmi les cartes. Dans le coup. **11.** Passage au travers du lit. Accident neurologique. **12.** Colère déformée par l'emportement. Terre pour teindre. **13.** Passées par le tambour.

Verticalement

1. Est pratiquée par ceux qui se mêlent de la vie d'autrefois. **2.** Sœur de Tahiti. Trous naturels. **3.** En un certain sens, très proche de paris. Rassemblent des chants sacrés. **4.** La moitié d'Albi. Homme de couleurs. **5.** Font saillie chez les coqs. Vu d'en bas, crie dans la forêt. Le prix du silence. **6.** Base de lancement. Marteau ou étrier. Un engagement qui vaut quinze. **7.** Éléments de chaînes. Marque de froideur. **8.** S'opposent nettement à la convention.

LOUIS MONIER. ALL RIGHTS RESERVED 2024/BRIDGEMAN IMAGES

La litote

« *Va, je ne te hais point !* » dit Chimène à Rodrigue à la fin du *Cid*. Il faut comprendre, au-delà du sens strict de sa déclaration, qu'elle lui avoue son amour. Cet exemple est la plus célèbre illustration de la figure de style appelée litote (du grec *litotès*, « apparence simple », « frugalité »), qui consiste à laisser entendre plus qu'il n'en est formulé. Sur le plan littéraire, la litote a trois vertus. La première est d'exprimer l'âpre, le désagréable ou le brutal avec élégance : *« Ils vendront leurs livres aux bouquinistes, leurs frusques aux fripiers.* […] *Ce ne sera pas vraiment la fortune »* (Perec, *Les Choses*). En d'autres termes, le couple n'en tirera qu'une misère. Sa deuxième qualité est un pouvoir d'amplification paradoxal, puisque ce qui est suggéré – plutôt que montré – n'en vibre que plus intensément. Écrire *« Il ne se refusait plus aux imaginations nocturnes »*, comme le fait Marguerite Yourcenar dans *Anna, soror…*, c'est sous-entendre que Miguel, déchiré par l'amour incestueux qu'il éprouve pour sa sœur, s'abandonne au fantasme de leur union charnelle. Le troisième ressort de la litote, enfin, est comique, quand elle installe ironiquement une distance avec l'excès, le paroxysme. Ainsi, lorsque Jean Rolin évoque des mouvements féministes ou homosexuels que le maoïsme *« flétrissait avec des grâces de langage toutes staliniennes »* (*L'Organisation*, 1996), on devine à quelles imprécations terribles devaient faire face les infortuné.e.s. En résumé, la litote minimise l'explicite pour maximaliser l'implicite. Et, en cela, elle n'est pas la moins subtile des figures de style. ■

***Le Cid*, le grand duo du 4e acte.**

• QUESTION D'ÉCRITURE par Frédérique Anne

Je suis écrivain, moi ?

Le premier obstacle, lorsque vous vient l'idée d'écrire un roman, c'est la question de la légitimité. D'ailleurs, votre entourage vous le dira : « Mais tu n'es pas écrivain ! » Eh bien, si ! Bousculons cette croyance bien française qui n'imagine « l'Écrivain » qu'élu des dieux, en lien direct avec la Muse… Si vous avez en tête une intrigue, des personnages, la ferme intention de les faire avancer, de leur consacrer tous vos loisirs, de vous plonger dans leurs vies imaginaires, alors vous devenez écrivain. Un écrivain pas encore publié, certes, mais un écrivain qui privilégiera son projet d'écriture, qui osera dire « je n'ai pas le temps, je travaille à mon roman », qui vivra avec en tête ses personnages et leurs aventures… Cette confiance en votre légitimité, c'est l'acte fondateur de votre parcours d'écrivain, la première garantie que votre projet d'écriture aboutira. Patricia Highsmith le dit d'une autre façon dans ses *Écrits intimes* : *« La première personne à laquelle vous devriez penser à plaire, en écrivant un livre, c'est vous-même. Si vous pouvez vous amuser pendant le temps qu'il faut pour écrire un livre, l'éditeur et les lecteurs arriveront. »* ■

*Retrouvez chaque mois ses ateliers d'écriture (voir page 127).

SOLUTIONS

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	A	M	U	L	E	T	T	E
2	N	O	M	B	R	E	U	X
3	T	O	P	■	G	E	N	T
4	H	R	■	P	O	■	E	R
5	R	E	P	E	T	E	R	A
6	O	A	S	I	S	■	S	V
7	P	A	N	■	O	■	■	A
8	O	■	U	T	E	S	■	G
9	L	I	T	R	E	G	■	A
10	O	G	I	E	R	■	I	N
11	G	U	E	■	■	A	V	C
12	I	E	R	■	O	C	R	E
13	E	S	S	O	R	E	E	S

Une bonne correction

XIXe (quand cela serait des plus fréquent, c'est une faute de typographie que de mettre en exposant *ème*) – **chaland** (rien à voir avec une marque de jus de raisin !) – **envelopper** – **jaquette** – **sont** au roman (il faut tenir compte des deux sujets quand la proposition introduite par *de même que* n'est pas encadrée de virgules) – **voultes** – **Aurais**-je osé (conditionnel passé et non futur antérieur) – **attribuer** (quand deux verbes se suivent, le second se met à l'infinitif) – Parle-**leur** (au contraire de l'adjectif possessif, le pronom personnel *leur* est invariable).

Le mot mystère

Il s'agissait de l'adjectif *versatile* : s'il a toujours signifié « inconstant, lunatique » en français, on l'utilise de plus en plus, sous l'influence de l'anglais, au sens de « polyvalent ». Inutile de préciser ici que la chose ne s'impose pas !

Mettez-vous en quatre…

A10, B7, C9, D8, E5, F6, G1, H3, I4, J2.

Avec ou sans accent ?

Devaient se couvrir **châle**, **benêt** et **polynômes**.

DR

« Notre catalogue célèbre ces voix et cultures que l'on n'entend pas toujours »

Basée entre Mayotte et la Haute-Vienne, la maison Project'îles, spécialisée dans les littératures de l'océan Indien, lance une nouvelle collection poche. Entretien avec l'éditeur Nassuf Djailani.

Fondées il y a trois ans à Mayotte par l'écrivain et journaliste franco-comorien Nassuf Djailani et l'écrivain malgache Jean-Luc Raharimanana, les éditions Project'îles publient une littérature écrite en français, ou traduite du swahili, du portugais, du malgache, du kibushi, de l'arabe ou de l'anglais. La maison, diffusée également depuis Le Palais-sur-Vienne, dans le Limousin, reflète la richesse des cultures de l'océan Indien, de Mayotte au Mozambique, de Zanzibar à Madagascar. Au sein de collections illustrées avec soin – « Roman/Tantara », « Poésie/Shayinr », « Essai/Fikra » et « Jeunesse/Angano » –, Project'îles entend proposer une vision décentrée du monde. On y trouve des textes inédits ou épuisés d'auteurs renommés (Ananda Devi, Mia Couto, Lyonel Trouillot) et de jeunes plumes à suivre, telle la Mauricienne Davina Ittoo.

FONDS ÉDITIONS PROJECT'ÎLES

En octobre prochain, Project'îles lance la collection « Poche/Sira ». Elle sera inaugurée avec *Rue la Poudrière,* le premier roman, épuisé, de la grande écrivaine mauricienne Ananda Devi. Retour sur la genèse de cette nouvelle collection avec l'éditeur Nassuf Djailani.

Pourquoi lancer une collection poche aujourd'hui ?

Nassuf Djailani. Après trois années d'existence, nous avons engrangé un capital sympathie et suscité un appétit avec un catalogue qui fait la part belle à une littérature offrant ce pas de côté, pour partager et célébrer ces voix et cultures que l'on n'entend pas toujours et dont le discours est parfois marginalisé, infantilisé. Sensibles à l'attention particulière des lecteurs, lectrices et libraires de nos pays et archipels, nous devions cependant prendre en compte une remarque légitime souvent exprimée : le prix du livre.

En plus de coûter cher, les livres des auteurs de l'océan Indien ne sont pas tous disponibles dans leurs propres territoires…

N.D. Les livres ont un coût de fabrication, mais ce n'est pas aux lecteurs et aux lectrices de supporter seuls toute la somme déboursée pour que le livre vienne jusqu'à eux. Il y a heureusement le prix unique du livre en France, mais imaginez l'incongruité d'un roman vendu 17 euros dans un pays comme les Comores, par exemple, où le salaire moyen est de 134 euros par mois ! Cela nous oblige à repenser le modèle, en proposant des formats poche qui faciliteront l'accès à cette littérature dite « de la marge », parce que marginalisée par les grands circuits éditoriaux, de diffusion et de promotion. Beaucoup de romans ou de recueils de poésie qui proviennent de nos espaces et que les éditeurs, dont certains ont déposé le bilan, ne rééditent plus restent indisponibles. Il est capital que ces textes, souvent devenus des classiques, puissent réintégrer les librairies et les bibliothèques. Je viens d'un espace où j'ai dû attendre la médiation de la métropole pour découvrir les auteurs incontournables du continent. J'ai grandi avec le rêve que ces grands textes circulent et soient accessibles, aussi et d'abord là où ils sont nés.

Cette collection vous permettra-t-elle d'accueillir de nouveaux auteurs ?

N.D. Absolument. Et cela passera notamment par le biais de la traduction. Le travail commencera par la publication du premier roman de la Mozambicaine Paulina Chiziane, intitulé *Ballade d'amour au vent* (dans une traduction d'Émilie Audigier) et distingué par le prestigieux prix Camões. Les auteurs mahorais, comme Nassur Attoumani ou Abdou Salam Baco, seront également mis à l'honneur. ■

Propos recueillis par Gladys Marivat

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

L'« adjectivite »

Quoi de plus savoureux qu'un adjectif bien choisi ? La maîtrise d'un écrivain se révèle souvent par la réussite de cette opération délicate. Cependant toute technique tend ses pièges et les adjectifs endommagent des textes, soit parce qu'ils sont banals, soit parce qu'ils sont inutiles, soit parce qu'ils sont maladroits, soit parce qu'ils sont trop nombreux. « *La crainte de l'adjectif est le commencement du style* », rappelait Paul Claudel.

À l'évidence, quelques adjectifs tels que « merveilleux », « formidable » ou « magnifique » demeurent si plats qu'ils ne manifestent rien, sinon la paresse de l'écrivain qui néglige de donner de la substance à ce qu'il narre. Certains s'avèrent superflus car ils relèvent du pléonasme – « une canicule torride » – ou de la redondance – « la nuit était obscure, sombre, impénétrable » –, même si la redondance peut occasionnellement être considérée comme un effet de style – « *le Corbeau, honteux et confus* », La Fontaine, *Le Corbeau et le Renard*. D'autres trahissent la hâte d'un écrivain qui ne s'est pas attardé à chercher le terme exact : une « voiture décapotable » pour un cabriolet, une « petite pluie fine » pour une bruine.

Mais l'abus d'adjectifs surtout abîme la phrase. « *L'adjectif, c'est la graisse du style* », se lamentait Victor Hugo. L'adjectivité excessive aboutit à ce que j'appelle l'« adjectivite », une maladie littéraire. Prenons un exemple : « Bien qu'il ne fût pas encore dix heures, les employés pressés arrivaient comme un flot continu sous la grande porte impressionnante du ministère de la Marine, venus de divers coins de Paris, car on approchait du fameux jour de l'an, brève époque de zèle outré et d'avancements fulgurants. » La prolifération des adjectifs, outre la monotonie syntaxique et sonore qu'elle produit, empêche de voir la scène en l'éparpillant. Maupassant, dans sa nouvelle *L'Héritage*, a préféré écrire : « *Bien qu'il ne fût pas encore dix heures, les employés arrivaient comme un flot sous la grande porte du ministère de la Marine, venus en hâte de tous les coins de Paris, car on approchait du jour de l'an, époque de zèle et d'avancements.* » Cette formulation permet à la phrase de déployer de la vigueur et de tracer un net dessin.

> LE « REFROIDI » RACONTE AUTRE CHOSE QUE « FROID »

Lorsque la description importe, il y a un moyen de rester précis, ancré dans la réalité, sans recourir uniquement aux adjectifs : utiliser des adjectifs participes comme « vidé » au lieu de « vide », « libéré » au lieu de « libre », « rempli » au lieu de « plein ». Quel avantage ? Ces termes évoquent un processus, une action, plutôt qu'un état. Ils insufflent une dynamique à la description, car ils représentent un monde en mouvement, non figé. Ainsi Colette : « *Elle lisait avec un air dur, à côté d'une tasse de chocolat refroidi.* » Le « refroidi » raconte autre chose que « froid », il ajoute que cette femme est absorbée dans sa lecture au point d'oublier de boire. Ainsi Jean Genet : « *C'est le chant d'un pendu raidi comme une trique.* » « Raide comme une trique » aurait été le cliché ; « raidi » figure l'atroce agonie.

Émile Zola, soucieux de rendre compte de la réalité dans sa profusion, savait habilement mélanger les adjectifs d'état et les adjectifs participes. Dans *Le Ventre de Paris*, il nous décrit les étals de la criée avec vivacité : « *Les bars* arrondis, *ouvrant une bouche énorme, faisant songer à quelque âme trop grosse,* rendue *à pleine gorge, dans la stupéfaction de l'agonie. Et de toutes parts, les soles, par paires, grises ou blondes, pullulaient ; les équilles minces,* raidies, *ressemblaient à des rognures d'étain.* » Évidemment, le procédé conduit à des excès, à ce que l'on nomme l'« écriture artiste », laquelle cultive l'insolite et le contourné. Ainsi les Goncourt osent-ils « *ce charme, dérideur de fronts* » peu heureux. Toutefois, rendons-leur justice, ils obtiennent parfois des effets subtils en déplaçant les adjectifs : « *Riche à plusieurs millions, l'énergique et bizarre femme* […] ».

Mon conseil : veillez à la pertinence et à la quantité de vos adjectifs.

Néanmoins, aucune autre règle que votre goût propre ne préside à l'écriture. Si vous souhaitez une phrase mince, enlevez le plus possible d'adjectifs. Si vous visez une prose opulente, multipliez-les. Tout dépend du fond. Agissez comme un costumier de théâtre : un personnage ostentatoire doit être couvert de bijoux, tandis qu'un personnage élégant se contente d'un simple chandail. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE JUIN

Créer les personnages de votre roman
avec Frédérique Anne
● Lundi 3 juin à 18 heures

Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur
● Vendredi 7 juin à 18 heures

Écrire une nouvelle
avec Lola Sorrenti
● Vendredi 7 juin à 18 heures

Écrire pour se faire du bien
avec Clara Le Corre
● Dimanche 9 juin à 18 heures

Écrire le conte
avec Sonia Pavlik
● Lundi 17 juin à 18 heures

Comment débloquer son écriture ?
avec Clara Le Corre
● Dimanche 23 juin à 15 heures

L'écriture poétique
avec Sonia Pavlik
● Lundi 24 juin à 18 heures

Astuces de grands écrivains pour ficeler son récit
avec Lola Sorrenti
● Mardi 25 juin à 18 heures

Lancez-vous dans l'écriture de votre roman
avec Frédérique Anne
● Mardi 25 juin à 18 heures

Pour vous inscrire :
lire.fr/collections/les-ateliers-programmes

BALADES LITTÉRAIRES

Ne manquez pas non plus nos balades littéraires : des déambulations dans les rues de Paris menées par des guides professionnels pour marcher sur les pas des plus grands écrivains !
Nos prochaines balades :
➔ Les belles et rebelles de Saint-Germain-des-Prés
➔ Verlaine et Rimbaud, les poètes maudits
➔ Le Paris des écrivains

Pour vous inscrire :
lire.fr/collections/les-visites-litteraires

GILBERT BADAF

« Les rapports mère-enfant sont une entrée dans la littérature »

Constatant la relation problématique de nombre d'écrivains avec leur mère, mal aimantes ou trop aimantes, le psychiatre Robert Neuburger consacre un essai éclairant à la façon dont ces génitrices s'invitent dans leur processus créatif.

Un auteur ayant subi les maltraitances de sa mère finit-il toujours par écrire sur elle ?
Robert Neuburger. Ils n'écrivent pas seulement sur leur mère, mais on devine des éléments autobiographiques dans leur fiction. Le cœur de l'affaire est de savoir comment ils sont arrivés, dans des romans, à sublimer ces souvenirs. Les auteurs ont eu à partir d'un vécu difficile, avec des éléments très similaires de l'un à l'autre. Par exemple, le livre est leur confident, l'imaginaire leur refuge, ils le disent tous à leur façon. Pas seulement les mal-aimés, les trop aimés aussi, comme Sartre. Ces rapports mère-enfant sont une entrée dans la littérature. Ils insistent beaucoup pour dire que c'est un art, et un besoin.

Qu'en est-il des trop aimés ?
R.N. Eux ne se sont pas rendu compte du piège dans lequel leur mère les a enfermés. Ce n'est pas que de l'amour, c'est une possessivité. Sartre était fier d'être le « petit mari » de sa mère. Seul Romain Gary a repéré que c'était un piège. Il a compris que ce qui se passait avec sa mère allait le handicaper pour pouvoir créer : tout l'amour a été capté par la mère.

En quoi l'écriture peut-elle libérer de cette emprise ?
R.N. Il y a deux niveaux : l'acte même, qui est libérateur, et le contenu. La plupart témoignent d'un besoin d'écrire. Albert Cohen l'a très bien décrit dans *Le Livre de ma mère*. La démarche qui était dans le journal intime existe tout du long : se faire exister par un tiers qu'on a construit. Et ainsi aboutir à une émergence, un appétit de vivre, un sentiment d'exister trouvé ou retrouvé. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

ÉCRIRE SA MÈRE
ROBERT NEUBURGER
144 P., PAYOT, 17 €

Deux destins mêlés

Passée par les ateliers d'écriture de *Lire Magazine*, la Franco-Suédoise Kristina Ifwarson signe son premier roman.

Après avoir vécu en France, Selma retourne vivre dans sa Suède natale. Mais, au lieu de s'y retrouver, la jeune femme s'engouffre dans une crise de sens, jusqu'à sa rencontre avec l'intrigant Erik. Participant, pendant la Seconde Guerre mondiale, à un réseau de résistance, Olle cache un autre secret qui le tiraille… A priori éloignées, les histoires de ces deux personnages complexes finissent par se rejoindre. Passée par les ateliers d'écriture de *Lire Magazine*, la Franco-Suédoise Kristina Ifwarson signe *Les Choses muettes,* un premier roman prometteur sur le thème de l'identité, entre récit d'apprentissage et intrigue à suspense. ■

Jean Hurtin

LES CHOSES MUETTES
KRISTINA IFWARSON
330 P., GINKGO ÉDITEUR, 19 €

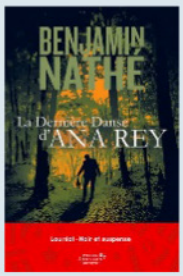
INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire Magazine a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Olivier Adam	*Il ne se passe jamais rien ici*	Flammarion	87	★★★☆☆
Maylis Adhémar	*La Grande Ourse*	Folio	86	★★★☆☆
Selva Almada	*Les Jeunes Mortes*	Métaillé	95	★★★★★
Hanna Assouline	*Guerrière de la paix*	Seuil	116	★★★☆☆
Hannah Assouline	*Des visages et des mains. 150 portraits d'écrivains*	Herscher	31	★★★★☆
Marina Bellot	*Les Arnaqueuses des Années folles*	Tallandier	113	★★★★☆
Sophie Benard	*Faire corps*	Équateurs	85	★★★☆☆
Benjamin Bürbaumer	*Chine/États-Unis, le capitalisme contre la mondialisation*	La Découverte	115	★★★★☆
James Lee Burke	*Un autre Eden*	Rivages	97	★★★★☆
Marie Charvet	*Carat*	Grasset	80	★★★☆☆
Anne-James Chaton	*Sur la terre*	P.O.L	83	★★★★☆
Tracy Chevalier	*La Fileuse de verre*	La Table ronde	94	★★★☆☆
Robert Coover	*Huck Finn et Tom Sawyer à la conquête de l'Ouest*	Chambon	96	★★★★☆
Gérard de Cortanze	*La Légende des 24 Heures du Mans*	Albin Michel	115	★★★★☆
Jeanine Cummins	*La Branche tordue*	Philippe Rey	93	★★★☆☆
Sora Daichi	*Stunts. The 9th Ghost* (t. 1)	Glénat	105	★★★☆☆
Richard Dannatt, Allen Packwood	*Le D-Day de Churchill*	Tallandier/Ministère des Armées	115	★★★★☆
Mario Desiati	*Les Irrésolus*	Grasset	96	★★★☆☆
Robert Desnos	*Voyage en Bourgogne*	Poisson d'Or	106	★★★☆☆
François Dominique	*Kietu ?*	Mercure de France	85	★★★☆☆
Geoff Dyer	*Les Derniers Jours de Roger Federer*	Sous-sol	93	★★★★☆
Joshua Foer	*L'Art et la science de se souvenir de tout*	Champs Sciences	118	★★★★☆
Timothée de Fombelle	*Alma* (t. 3). *La liberté*	Gallimard Jeunesse	99	★★★★★
Michel Foucault	*Nietzsche. Cours, conférences et travaux*	Gallimard/Seuil/EHESS	117	★★★★★
Paul Fournel	*Imagine Claudine*	P.O.L	85	★★★☆☆
Philippe Garnier	*Neuf mois*	L'Olivier	85	★★★☆☆
Laurent Gaudé	*Terrasses ou Notre long baiser si longtemps retardé*	Actes Sud	82	★★★★☆
Gauz	*Les Portes*	Le Nouvel Attila	83	★★★☆☆
Valentine Goby	*L'Île haute*	Babel	86	★★★★☆
Pauline Guéna	*Reine*	Denoël	87	★★★★☆
Paul Hawken	*Régénération*	Actes Sud	118	★★★★☆
Gaël Henry	*Terrible. L'enfant, la jeune fille et la sorcière*	Dupuis	104	★★★★☆
Caroline Hinault	*Traverser les forêts*	Le Rouergue	84	★★★★☆
Ana Huang	*Twisted Lies*	Hugo Roman	87	★★★☆☆
Bruno Karsenti	*Nous autres Européens. Dialogue philosophique avec Bruno Latour*	PUF	114	★★★☆☆
Antoon Krings	*Drôles de petites bêtes. Lily Pissenlit*	Gallimard Jeunesse	99	★★★☆☆
Naomi Krupitsky	*La Famille*	Folio	95	★★★☆☆
Dany Laferrière	*Fête chez Hoki*	Zulma Poche	86	★★★☆☆
Dominique Lagorgette	*Pute. Histoire d'un mot et d'un stigmate*	La Découverte	112	★★★☆☆
Nicolas Laquerrière	*Kichta*	Harper Collins	97	★★★★☆
António Lobo Antunes	*L'Autre Rive de la mer*	Christian Bourgois	94	★★★★★
Lylian, Lesdeuxpareilles	*Balle au pied* (t. 1)	Glénat Jeunesse	99	★★★★☆
Zineb Mekouar	*Souviens-toi des abeilles*	Gallimard	86	★★★☆☆
Melchior	*Les Fleurs d'orage*	Au diable Vauvert	83	★★★☆☆
Jean-Dominique Merchet	*Sommes-nous prêts pour la guerre ?*	Robert Laffont	115	★★★★☆
Madeleine Meteyer	*Les Obsessions bourgeoises*	JC Lattès	86	★★★☆☆
Sam J. Miller	*Kid Wolf et Kraken Boy*	Le Bélial'	98	★★★☆☆
Ferenc Molnár	*Les Garçons de la rue Pál*	Tristram	107	★★★★☆
Marion Mousse	*Pastorius Grant*	Dargaud	104	★★★★☆
Laure Murat	*Relire. Enquête sur une passion littéraire*	Champs	118	★★★☆☆
Éric Naulleau	*La République, c'était lui !*	Léo Scheer	38	★★★☆☆
Charles Nodier	*Infernaliana*	L'Arbre vengeur	106	★★★☆☆
Aslak Nore	*Les Héritiers de l'Arctique*	Le Bruit du monde	97	★★★☆☆
Michel Onfray	*La foudre gouverne le monde*	Albin Michel	116	★★★☆☆
Alessandro Piperno	*La Faute*	Piccolo	95	★★★☆☆
Jean Pruvost	*Le Féminin. Au fil des mots et de l'histoire*	Tallandier	113	★★★★☆
Undine Radzeviciute	*La Bibliothèque du beau et du mal*	Viviane Hamy	96	★★★★★
Sue Rainsford	*Jours de sang*	Aux forges de Vulcain	98	★★★☆☆
Tarn Richardson	*Les Ressuscités*	Sonatine	98	★★★☆☆
Montserrat Roig	*Le Temps des cerises*	La Croisée	95	★★★★☆
Julien Sandrel	*Beaucoup d'amour et quelques cendres*	Calmann-Lévy	84	★★☆☆☆
Samanta Schweblin	*Sept Maisons vides*	Grasset	93	★★★★★
Jean-Pierre Siméon	*Avenirs*, suivi de *Le Peintre au coquelicot*	Gallimard	107	★★★★☆
Nynke Smits	*Mémoires de Sabine, épouse d'Hadrien*	Gallimard	80	★★★★☆
Gradimir Smudja	*Jessie Owens. Des miles et des miles*	Futuropolis	104	★★★☆☆
Reiner Stach	*Kafka* (t. 3). *Les années de jeunesse*	Le Cherche Midi	106	★★★★★
Tony Valente, Naokuren	*Cyfandir chronicles* (t. 1)	Ankama	105	★★★★☆
Christine van Geen	*Allumeuse. Genèse d'un mythe*	Seuil	112	★★★☆☆
Yvonne Verdier	*Façons de dire, façons de faire*	Folio Essais	118	★★★★☆
Vendela Vida	*Dompter les vagues*	Albin Michel	95	★★★★★
Jean Vioulac	*Métaphysique de l'Anthropocène, II. Raison et destruction*	PUF	117	★★★☆☆
Barbara Yelin	*Emmie Arbel*	Actes Sud/L'An 2	104	★★★☆☆
Stefan Zweig	*Mélancolie de l'Europe*	Plon	107	★★★☆☆

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.



LA DERNIÈRE DANSE D'ANA REY

BENJAMIN NATHÉ

LIBRINOVA

La disparition d'un enfant mène Jésus Cortès, capitaine de police, et Ana Rey, une nouvelle recrue hyper connectée, en Provence. Malgré leurs méthodes que tout oppose, et face à une brigade démotivée par une enquête au point mort, les deux agents apprendront à faire équipe. Un roman policier qui sent bon le Sud et les vacances, lauréat « Noir & Suspense » du Prix des étoiles Librinova 2023 ! Format numérique à prix réduit tout le mois de juin.

→ ISBN : 9791040531814
273 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

VESTIGES

ROMAIN PLANCHER

LIBRINOVA

Un siècle après l'Apocalypse biblique, Londres règne en maître sur les dernières cités-bastions, enclavées dans une Brume impénétrable où cohabitent humains et créatures mythologiques. Mais l'Empire des Brumes, pris dans un complot, risque l'effondrement… Sybil parviendra-t-elle à mener l'enquête malgré ses pouvoirs qui la mettent en danger ? Qui est ce chevalier noir qui hante ses rêves et sème la désolation dans le bastion britannique ?

→ ISBN : 9791040548263 - 581 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

ROMAIN GARY OU LA PROMESSE DU CRÉPUSCULE

MONA AZZAM

AVALLON & CO

1978. Deux ans avant qu'il ne mette fin à ses jours, Romain Gary entreprend un voyage vers les lieux de son enfance. Six décennies plus tard, il n'aspire qu'à une chose : revenir sur cette terre des débuts. Après une vie passée à tenter de réaliser les rêves maternels, à jongler entre les multiples facettes de sa personnalité, redevenir, une dernière fois, Roman Kacew, s'impose. Ce retour sur les lieux de son enfance lui permettra-t-il de retrouver son véritable JE ? Retrouvera-t-il ses premières amours ?

→ ISBN : 9782385331115 - 142 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

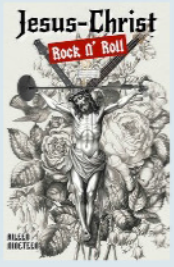
LE SANG DU TORII

PAULE DICKINSON

LIBRINOVA

Entre 1935 et 1945, plongez dans un clair-obscur japonais et dans l'histoire d'une femme déchirée entre choix et destinée : « La mélodie d'un pays, elle changeait au fil des notes de notre vie, de l'amour et de la guerre aussi, d'un éclat qui brille encore aujourd'hui malgré le sang du Torii. Dix ans loin de chez soi font d'un pays étranger, un foyer. Mais moi, c'est cette mélodie qui m'a liée à cette terre éloignée ».

→ ISBN : 9791040550396 - 205 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



JESUS-CHRIST ROCK N' ROLL

AILEEN NINETEEN

LIBRINOVA

Rock et Christianisme, deux composantes de la culture occidentale, ont su asseoir leur statut sacré sur le plan mondial. D'Elvis à Axl Rose, le personnage d'orateur adulé de la jeunesse a revêtu un caractère christique. Dans cet ouvrage, découvrez les liens parfois implicites entre ces deux courants majeurs de l'Histoire de l'humanité : « Être rock star à l'époque, c'était être prophète, et être prophète de nos jours, c'est être rock star ! ».

→ ISBN : 9791040546573 - 290 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

RIVIÈRE

ÉLISE MARTINEZ

BOOKS ON DEMAND

Vingt-cinq ans après un été mémorable, Clémentine revient sur les traces de sa jeunesse. La même maison de famille, la même Espagne en fête. À nouveau Sergi … De sa plume poétique, l'autrice sublime un thème universel : la nostalgie du premier amour.

→ ISBN : 9782322502479 - 200 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

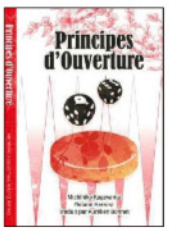
UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 03 23

BRUNO PODALYDÈS

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« *Oui-Oui chauffeur de taxi,* d'Enid Blyton. J'ai senti la joie d'aller jusqu'au bout d'un livre tout seul. D'ailleurs, il y a quelque temps, j'ai lu publiquement quelques pages de *Oui-Oui* à la Maison de la poésie. Et, franchement, ça tient la route. Par ailleurs, je n'ai jamais vraiment aimé étudier un livre. Un livre est une boîte de Pandore qui s'ouvre sur l'imagination. L'approche analytique tue la création d'images, comme pour un poème.
J'ai vraiment découvert Maupassant, Victor Hugo ou Gaston Leroux bien après l'école. »

Célébré entre autres pour ses adaptations de Gaston Leroux (*Le Mystère de la chambre jaune* et *Le Parfum de la dame en noir*), l'acteur et cinéaste nous propose une balade sur les canaux nivernais avec son nouveau film, l'exquis *La Petite Vadrouille*. Voici une liste de livres qui lui sont chers, pour une virée sur les flots littéraires.



VOTRE PLAISIR COUPABLE?

« Je dirais *Principes d'ouverture,* de Michihiko Kageyama. Un ouvrage essentiel pour tout savoir sur les tactiques du backgammon – une activité au programme de *La Petite Vadrouille*… »

LA PIÈCE DE THÉÂTRE ET L'ESSAI SUR LE CINÉMA QUE VOUS PRÉFÉREZ?

« *Cyrano de Bergerac* ! Une pièce qui roule comme une chanson populaire. La mise en scène de mon frère a été l'une des plus belles émotions théâtrales de ma vie. En ce qui concerne les bouquins sur le septième art, j'ai une passion pour les récits de cinéastes : Capra, Wilder, Howard Hawks, Luc Moullet, Agnès Varda, mais aussi Francis Veber… »

VOTRE BD FAVORITE?

« Avant-hier, *Tintin au Tibet*. Hier, *Carnet du Pérou* de Fabcaro. Aujourd'hui, *Une éducation orientale* de Charles Berbérian et *Des fourmis dans les jambes* d'André Derainne. Ah ! il y a aussi le tome 1 de *Mauvaise réputation, La Véritable Histoire d'Emmett Dalton,* par Ozanam et Bazin. »

ENFIN, VOS DERNIÈRES LECTURES?

« Dernièrement, j'ai lu *Les Misérables* de Victor Hugo – en version intégrale, ce qui n'est pas une mince affaire. Espérer à chaque page le retour de Jean Valjean est à la fois déchirant et délicieux. J'ai été impressionné par *Triste tigre,* de Neige Sinno, et la mise en frontalité de son sujet. *Comment ça va pas ?* de Delphine Horvilleur montre l'antisémitisme comme pris dans les phares de la voiture. Drôle et écartelé, en colère et pas découragé. Enfin, encore et toujours, revenir à Simenon et à Annie Ernaux pour les bienfaits de la simplicité. »

Propos recueillis par Baptiste Liger

LA PETITE VADROUILLE
de Bruno Podalydès avec Daniel Auteuil, Sandrine Kiberlain, Denis Podalydès… En salles le 5 juin.

GEORGE BIARD

MAISON DE LA PRESSE

CAMILLE DE PERETTI

L'INCONNUE DU PORTRAIT

PRIX MAISON DE LA PRESSE 2024

Retrouvez tous nos livres, romans, BD, polars, mangas sur
maisondelapresse.com

DS AUTOMOBILES
Voyager est un Art

DS 4

COLLECTION *Antoine de Saint Exupéry*

FAIRE DE CHAQUE VOYAGE UN RÊVE

DS 4 E-TENSE

DSautomobiles.fr

DS *préfère* TotalEnergies – CONSOMMATIONS MIXTES ET ÉMISSIONS DE CO_2 DE DS 4 : DE 1,4 À 6,2 L/100 KM ET DE 32 À 140 G/KM. DS Automobiles RCS Paris 642 050 199.
Antoine de Saint Exupéry® © Succession Saint Exupéry – d'Agay [2024]

Pensez à covoiturer. **#SeDéplacerMoinsPolluer**